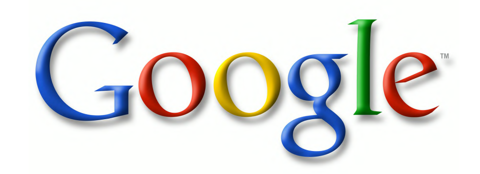
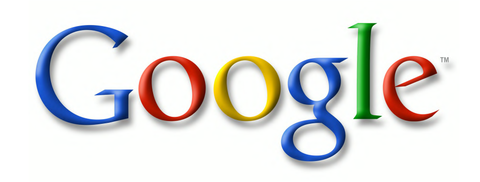
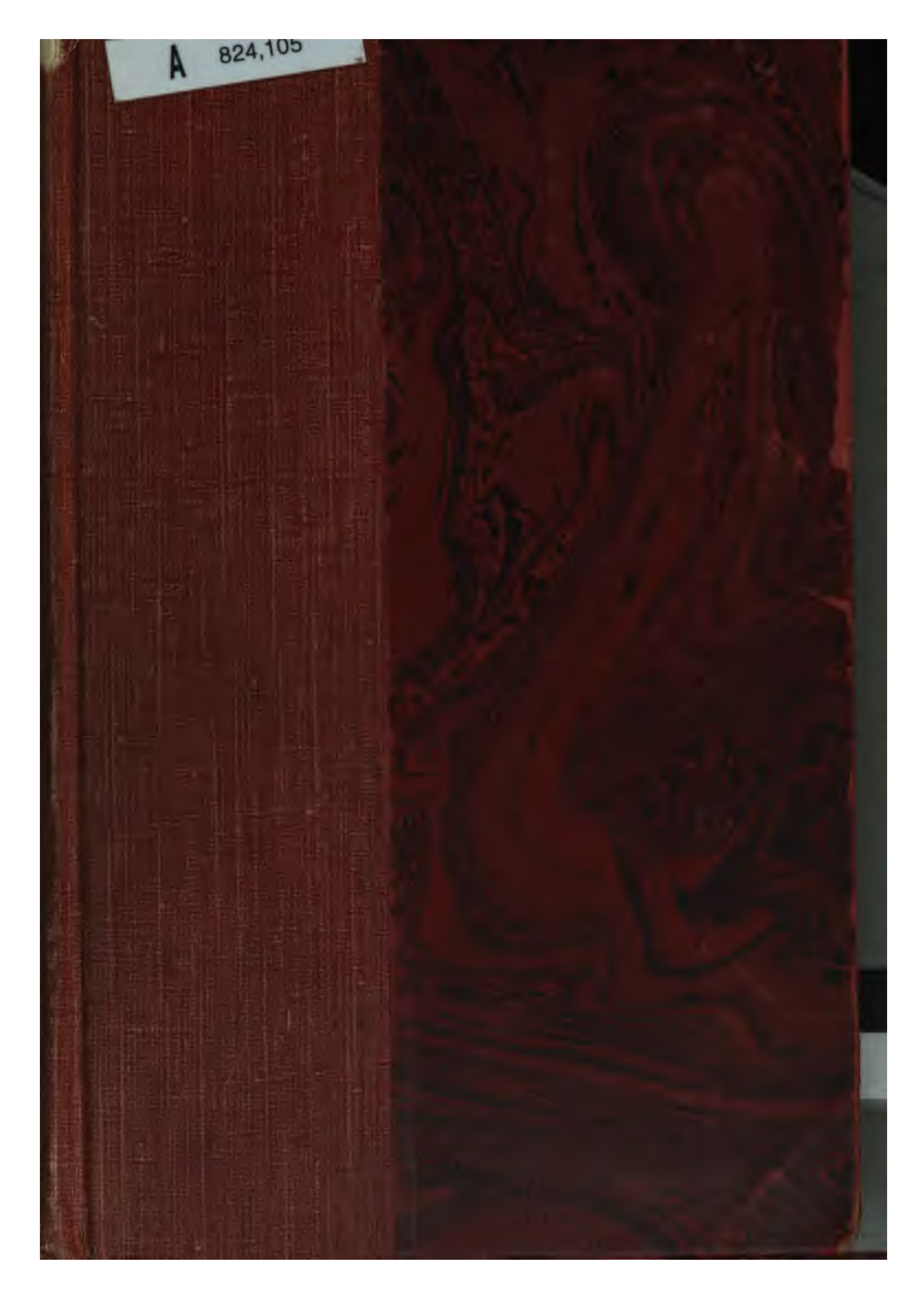






FRANTZ JOURDAIN

Les Décorés

Ceux qui ne le sont pas



PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
21, RUE DES PETITS-CHAMPS, 21

1895

Les Décorés

DU MÊME AUTEUR

BEAUMIGNON	1 vol.
JEAN-JEAN (en collaboration avec Albert Brasseur)............................	1 vol.
A LA CÔTE	1 vol.
HISTOIRE DE L'HABITATION HUMAINE.......	1 vol.
L'ATELIER CHANTOREL..................	1 vol.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

FRANTZ JOURDAIN

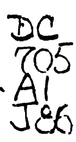
Les Décorés

Ceux qui ne le sont pas



PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR
21, RUE DES PETITS-CHAMPS, 21

1895



Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande

À ROGER MARX

Au critique d'avant-garde,
à mon chef de file et à mon ami

AU LECTEUR

En France, on compte deux chancelleries de la Légion d'honneur, une officielle et une officieuse.

La première est installée dans le coquet hôtel Louis XVI de la rue de Lille; la seconde ne possède aucun domicile légal, elle vagabonde du boulevard au faubourg, du salon SELECT *à la brasserie bohèmarde, du cénacle artistique à la reunion populacière, du Soudan à l'Opéra, de nulle part à n'importe où. La*

première a pour grand-chancelier le général Février ; la seconde prend ses dignitaires au petit bonheur : elle s'adresse à tout le monde, à la nullité, à l'homme de valeur, au camelot, au penseur, à l'imbécile, au précurseur, au mouton de Panurge, au sceptique, à l'explorateur, au rond-de-cuir, au passant, à l'inconnu, au porte-lauriers, à l'anonyme, au Tout-Paris, au loqueteux, au clubman, premiers rôles ou comparses de cette troupe si peu homogène et si puissante qu'on appelle le public. La première commet parfois des gaffes énormes; la seconde se trompe rarement et, presque toujours, la postérité ratifie ses jugements.

Naturellement les deux sœurs ne restent pas d'accord, elles se chamaillent de temps en temps, et vertement. Par exemple, quand l'officielle gratifie Cornélius Herz du grand cordon, l'officieuse proteste et — pour se venger — enregistre la nomination de Guy de Mau-

passant que l'autre — la vraie, celle qui est au coin du quai d'Orsay — a laissé partir là-bas sans le moindre bout de ruban.

C'est de la chancellerie officieuse que j'ai tenté de devenir l'interprète (s. g. d. g.). Tenant à me montrer impartial et à suivre les impulsions, parfois fort diverses, qui poussent la foule vers un nom, j'ai cherché — et non sans chagrin — à rester sourd à mes sympathies, à mes admirations purement personnelles.

En passant, avec moi, une revue rapide des boutonnières talenteuses, vierges de moire rouge, le lecteur ressentira vraisemblablement de violents ahurissements : — « Comment ! Pas possible ! Un tel ? Je le croyais commandeur ! »

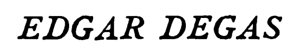
Il ne faut pas trop s'étonner : hier Edmond de Goncourt n'était que chevalier, et il le serait encore sans l'intervention personnelle de ce Ministre merle blanc qui a nom Poincaré;

Victor Hugo, mort simple officier de la Légion d'honneur, n'eût obtenu aucun grade s'il n'avait possédé, au moment des promotions, la toute-puissante amitié d'un politicien. — Le veinard !

Mes décorés verront-ils leur nomination ratifiée par le suffrage universel? J'en doute. D'abord, mes promotions, passablement batailleuses, un tantinet frondeuses, ne plairont pas à tout le monde; ensuite — comme le Molière d'Hervé entrant à la cour de Henri II — j'arriverai parfois trop tôt, et on n'aime guère les gens dont la montre avance. Je réclame, en tout cas, quelques semaines, quelques mois de crédit; la popularité va vite en cette fin de siècle, et l'on n'attendra peut-être pas longtemps pour que nous tombions d'accord, le public et moi. D'ailleurs — me souffle M. de La Palice — un quart d'heure avant d'être acclamé par la foule, un génie brille par son manque radical de notoriété.

C'est même dans le but de prouver, d'une éclatante façon, la vérité de cet aphorisme génial que j'ai laissé, pendus aux murs de ma petite galerie, certains portraits dont la place n'était plus dans ce livre, car depuis la publication de mes articles dans le FIGARO *et dans le* COURRIER FRANÇAIS, *quatre ou cinq des* DÉCORÉS QUI NE LE SONT PAS *ont été transformés en* DÉCORÉS QUI LE SONT. *Mais — à parler franc — le fol orgueil de prouver à mes contemporains la déférence — intermittente — du gouvernement envers mes jugements, ne m'a pas seul poussé à maintenir ma liste dans son intégralité première. Je le confesse, il m'a été impossible de résister au délicat plaisir de respecter les croquis d'admirables artistes dont l'État s'est longtemps soucié comme un poisson d'une pomme ; je goûte, par exemple, une joie sans mélange à constater, devant Dieu et devant les hommes, qu'un écrivain comme Huysmans*

a été décoré en qualité d'employé au Ministère de l'intérieur! Il y a là, pour l'honneur des lettres françaises, un document exquis, un enseignement stupéfiant dont il serait fâcheux de se priver. Généreusement, je lègue l'un et l'autre à la méditation des philosophes et au lyrisme des poètes.



EDGAR DEGAS

EDGAR DEGAS

Un maître peintre, un chef d'école, un artiste hors pair. A prouvé la possibilité de créer des chefs-d'œuvre en reproduisant les êtres les plus ineptes : des filles, des danseuses, des chanteuses de café-concert, des gommeux et des jockeys. A appris la manière de s'en servir à de bons jeunes gens roublards qui se sont acquis des rentes en plaçant son procédé à la portée des philistins et en mettant de l'eau dans *son* vin : plus commode que d'élever des lapins. Ses hôtes ont déménagé de chez lui

en emportant son argenterie et ses draps dont ils se servent — aux Salons annuels — après un démarquage soigneux.

Méprisant et hautain, agressif et mordant, féroce pour les naïfs qui cherchent à lui rendre service ou à chanter ses louanges, recherché des raffinés, très craint de ses intimes qui se raréfient de jour en jour et filent à l'anglaise, afin d'éviter ses mots terribles faisant mouche à tout coup. S'il existait un armorial en art, Degas porterait le même blason qu'Henri Becque, mais avec plus de fiel en *gueule.*

Très vert, malgré ses soixante ans qui semblent avoir été conservés dans le vinaigre de sa... misanthropie; fuit les cohues, les expositions, les promiscuités, les halles à l'huile, les concours, les jurys, les associations et les écoles. Prétend s'être arrêté, dans ses lectures, à Alexandre Dumas père, mais a illustré les *Petites Cardinal*, de Ludovic Halévy, dont il a peint le portrait — une vraie merveille.

N'aime personne, et déteste tout le monde;

fait durement expier à ses amis, par ses sarcasmes empoisonnés, les niaises attaques de ses ennemis et les blessures d'un amour-propre éternellement à vif.

Presqu'autant d'esprit que de talent, c'est-à-dire énormément.

Adore Poussin, Ingres et... Degas — histoire d'embêter l'Institut qui préfère Paul Flandrin, Cabanel et Benjamin Constant.

Dans cinquante ans, la direction des Beaux-Arts paiera cent mille francs une de ses toiles pour le Louvre, et une souscription nationale lui érigera une statue dans le foyer de la danse, à l'Opéra.

Qui va piano, va sano.

Et le jour de l'inauguration, le bronze ou le marbre sera capable de tomber sur un assistant enthousiaste — un peintre, de préférence — afin de formuler une suprême *rosserie* parachevant la ressemblance du modèle.

STÉPHANE MALLARMÉ

STÉPHANE MALLARMÉ

Perdus au milieu de la frondaison du parc de Versailles, des jardins privés cachent leur grâce intime et la splendeur un peu compliquée de leurs parterres. La foule les ignore. Quand, par hasard, quelque badaud égaré jette un regard sur ces bosquets tarabiscotés, sur ces arbres sculptés comme des statues, sur ces plantes serties ainsi que des bijoux, sur ces buis ciselés, ces futaies cloisonnées, ces quinconces damasquinés, ces massifs d'orfèvrerie odorante, ces madrigaux en fleurs, sur ce coin

de nature conventionnel et exquis qui s'harmonise adorablement avec les déesses de marbre et les portiques graciles dont les blancheurs fantomales argentent l'ombre des bois, le badaud — interdit et hostile — s'enfuit; à la hâte, il regagne l'allée poussièreuse bordée de marronniers aux silhouettes déjà vues, l'allée grouillante où sévit l'écho d'une tonitruante musique militaire.

L'œuvre très particulière et très précieuse de Stéphane Mallarmé rappelle les jardins privés de Versailles : même impression de songe, mêmes parfums troublants, mêmes magnificences inconnues, mêmes élégances aristocratiques, même ambiance de mélancolie silencieuse embrumant les lendemains de fête et les palais morts.

La crapuleuse ironie dont on soufflette volontiers les talents personnels semble, depuis quelque temps, désarmer devant l'impassibilité sereine de l'artiste; le rire, qui sert à assassiner les plus pures gloires, s'est tû, et, pour-

tant, l'auteur de *l'Après-midi d'un Faune* n'arrivera jamais à la popularité, pas plus que Botticelli, Bach ou Baudelaire.

Sa pensée altière effare, sa forme — mosaïque étincelante d'une caractéristique si intense — exaspère le lecteur dont le goût s'est habitué aux arlequins gâtés servis dans le livre et au théâtre, et qui nie ce qu'il ne comprend pas, afin d'éviter la fatigue d'une étude et d'une réflexion.

Cet isolé, méconnu et verveusement raillé pendant de longues années, exerce aujourd'hui une influence considérable, presque tyrannique sur la jeune génération artistique qui l'acclame et respecte en lui le dieu créateur de l'école nouvelle. Très spécial, son idéal s'est dressé contre le naturalisme triomphant; se dégageant de la domination rationaliste, scientifique et matérialiste, imposant d'autres dogmes au culte du beau, exigeant du style des impressions vierges, jetant la sonde dans un abîme inexploré de l'âme humaine,

Mallarmé a donné le premier coup de barre vers le symbolisme et l'Au-delà. Dans son sillage se sont engagés des enthousiastes, des sincères et aussi des adroits, quelques esprits supérieurs et beaucoup de camelots de lettres, qui crient plus qu'ils ne produisent et qui se montrent plus avides de réclame que de gloire.

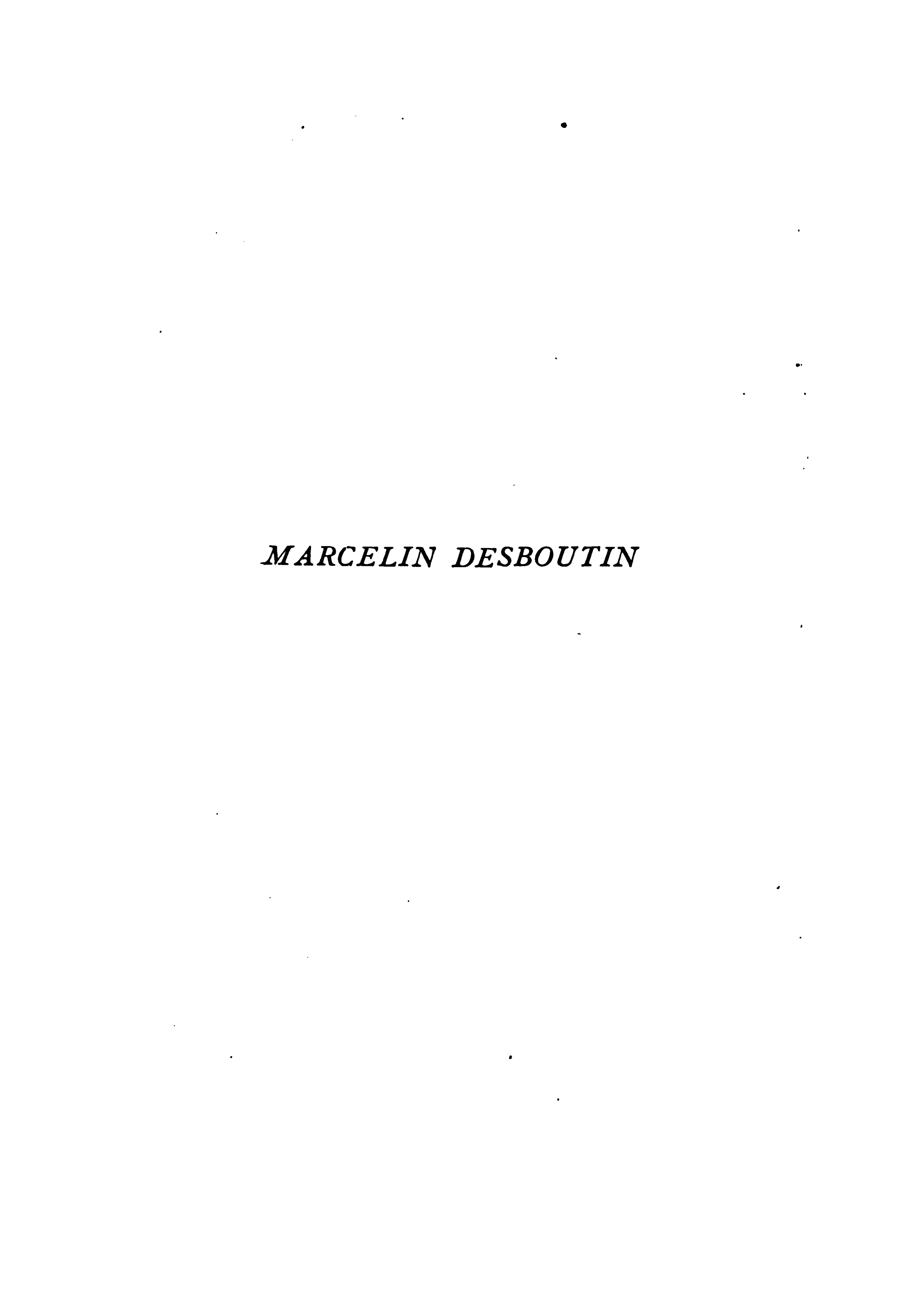
Et pourtant, Dieu sait l'existence retirée et digne menée par le maître de ces trop bruyants disciples!

L'incomparable traducteur d'Edgar Poë — que la littérature n'a pas précisément enrichi — a longtemps vécu de ses appointements de petit professeur d'anglais au collège Rollin.

Entouré d'amis de choix qui jouissent du charme ensorceleur de sa conversation et de la douceur musicale de sa voix, il fuit le puffisme et l'interview; tout à son rêve de poète, dans une sorte d'hypnose, colorant de fulgurances éphémères les réalités de l'existence, il marche au milieu de nous en dormeur

éveillé, bon, indulgent et tendre. Malgré l'intransigeance de ses théories, malgré la subtilité de sa vision cérébrale, sa bienveillante admiration salue le talent partout où il le rencontre. Il fréquente de Goncourt, aime Alphonse Daudet, apprécie Zola, jette sur la tombe de Villiers de l'Isle-Adam une fastueuse oraison funèbre et écrit une lettre attendrie au sujet de la mort de Maupassant. Son infaillible prescience a défendu le génie de Wagner éclaboussé d'ordures, a admiré Manet, Renoir, Rodin et Degas, a deviné Chéret, a consacré Maëterlinck.

Fort lié avec le directeur actuel des Beaux-Arts, Mallarmé a profité de son amicale influence pour pousser l'État à doter le Luxembourg d'un chef-d'œuvre de son ami Whistler. Mais lui ne demande ni n'accepte rien, car son désir plane trop haut : il ne sera jamais atteint par un décret ministériel.



MARCELIN DESBOUTIN

MARCELIN DESBOUTIN

> Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
> Drapant sa gueuserie avec son arrogance,

Desboutin ne rappelle en aucune façon une gravure de mode; mais, tudieu! messeigneurs, quelle allure! Quand ce superbe vieillard, coiffé d'un feutre cabossé, vêtu d'un veston et d'un pantalon découragés, chaussé de bottes épuisées, le ventre barré d'une ceinture de flanelle, passe — la pipe de terre aux dents — sur les boulevards et coudoie les rachitiques spécimens de la mondanité parisienne, eh bien,

je vous le jure, l'avantage ne reste pas aux gélatineux palefreniers qui donnent le *la* de l'élégance suprême à l'Europe attentive.

Oh ! évidemment, il est mal nippé, ce traînard de la bohème disparue; mais regardez cette tête puissante, pensive et altière, dont l'expression dédaigneuse rappelle celle de Barbey d'Aurevilly, et, ma foi ! vous oublierez tailleur, chemisier, bottier, coiffeur et chapelier, et vous remercierez la nature de vous avoir laissé des mâles de cette trempe pour vous consoler des nombreux Aztèques qui, à Trouville, à Dieppe, et... ailleurs, se promènent sous des casquettes d'invalides.

Il a été riche Desboutin. Longtemps il a mené grand train ; palais à Florence, hôtel à Paris, chevaux, voitures, table toujours dressée, hospitalité fastueuse, bourse ouverte, amis, obligés, parasites, pique-assiettes. Par malheur, il y a des gens qui méprisent si profondément l'argent, qu'ils tentent l'impossible afin de le forcer à déguerpir. Vexé de cette façon inat-

tendue et désagréable d'être traité, l'argent un beau soir est parti, mais le talent, lui, est resté.

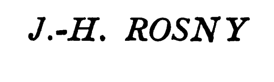
Et quel talent!

Voilà un quart de siècle que les planches du graveur excitent l'admiration des artistes, des amateurs, des gens de goût, des passants, des indifférents et même de ses adversaires. Avec Bracquemond, cet audacieux a révolutionné, galvanisé la gravure française qui s'enlizait dans une correction impersonnelle et morne. Il manie le burin comme un pinceau, et certaines de ses eaux-fortes — aux noirs veloutés et transparents, — évoquent le souvenir, cependant si écrasant, du dieu Rembrandt. Dans la pointe sèche, où il a presque créé un genre, tellement il a bouleversé les vieux moules, sa taille reste incisive, vivante, primesautière, colorée, grasse, et la collection de ses portraits, si fâcheusement dispersée — entre autres ceux de Manet, de Goncourt, de Puvis de Chavannes, de lui-même — présentera à nos des-

cendants un superbe morceau de l'art moderne. Impossible de saisir avec plus d'intensité la caractéristique, la silhouette morale d'un être.

Il y a vingt-cinq ans, Desboutin, qui est un lettré délicat, fit représenter à la Comédie-Française un drame en vers — *Maurice de Saxe* — dont le succès, arrêté par le canon de Reichshoffen, aurait rapporté à tout autre qu'à lui le ruban rouge. Seulement l'auteur est un irrégulier, un indépendant, un original ne fréquentant aucun salon officiel, un monsieur insupportable dont l'épine dorsale reste ankylosée et dont le chapeau semble collé sur sa chevelure hirsute. En outre, ce Montmartrois ignore le chemin des ministères; il préfère ergoter sur l'art dans une brasserie de jeunes ou copier quelque Fragonard inconnu, plutôt que de passer fructueusement son temps dans des antichambres dont la teinte des tentures et la dorure des lambris flanqueraient, d'horreur, le tétanos à l'obélisque.

Le talent! le talent!... c'est quelque chose pour un artiste, à la rigueur, ça ne peut pas nuire... Evidemment on le lui pardonnerait encore, car il faut parfois se montrer indulgent avec ces gens-là. Mais... mais pourquoi diable ne s'adresse-t-il pas à un bon tailleur?



J.-H. ROSNY

J.-H ROSNY

Si le passé de Rosny paraît léger d'années, il est par contre lourdement chargé de labeur et de talent. La situation prépondérante, quasi unique, occupée par lui dans la littérature contemporaine — situation d'un chef d'école — il l'a conquise d'un coup et sans discussions. La remarque a son importance, car Dieu sait si la caste Gens-de-lettres se montre, pour les nouveaux venus, jalouse, malveillante, dédaigneuse et hostile! Mais le premier roman paru — *Nell' Horn* — dépassait d'une telle

2

hauteur la production courante qu'il fallut, tout en grognant, s'incliner devant le jeune maître.

Pourtant, la presse et le public passèrent indifférents devant cet admirable livre. *Le Bilatéral*, qui vint ensuite, n'excita guère plus d'enthousiasme, et l'artiste avait déjà été largement pillé par quelques écrivains pratiques, quand il restait encore ignoré de la foule..

Pas tout le monde le débutant, un peu déconcertant même, et par sa tournure d'esprit, et par ses jugements, et par son extérieur, et par le besoin de combativité qui devait, plus tard, le pousser à signer le puéril et maladroit manifeste contre Emile Zola. D'où venait-il, l'orgueilleux conquérant? Que faisait-il? Comment vivait-il?

Très digne, très fermé, supportant la gêne avec une fierté silencieuse, n'ouvrant à personne son intimité, n'acceptant ni pitié, ni protection, ni service, Rosny tenait à creuser seul

son sillon. Et les légendes bêtasses grandissaient autour de lui : un ancien ouvrier mécanicien ne sachant pas lire à seize ans et s'instruisant lui-même; un exilé politique dissimulé sous un faux nom; un révolutionnaire socialiste réfugié dans la littérature; et patati et patata. L'auteur de *Marc-Fane* — indifférence ou mépris? — ne démentait rien et semblait se complaire dans ce mystère.

En réalité, tout se résumait à l'histoire assez vulgaire d'un jeune homme, presqu'un enfant, qui, à la mort de son père, avait dû énergiquement lutter contre les âpretés de la vie; d'interminables jours gris passés à aligner des chiffres chez un commerçant; puis, grâce à un petit héritage, la délivrance et l'envolée vers le travail, un travail incessant et enragé, activé par une facilité d'assimilation prodigieuse et la soif de tout connaître, de tout apprendre, de tout approfondir; un long séjour en Angleterre; le modeste pécule épuisé, le retour à

Paris, avec une malle bourrée de manuscrits ; de nouveau, la lutte pour la conquête du pain, et, cette fois, du pain de la femme et des enfants, lutte atroce quand on ne sait se plier à aucune vilenie, quand on n'accepte pas de besogne malpropre, quand on fuit les compromissions louches, quand on se refuse à la moindre concession pour *lever* l'acheteur, quand on est affligé de la conscience puritaine et droite de ce naïf.

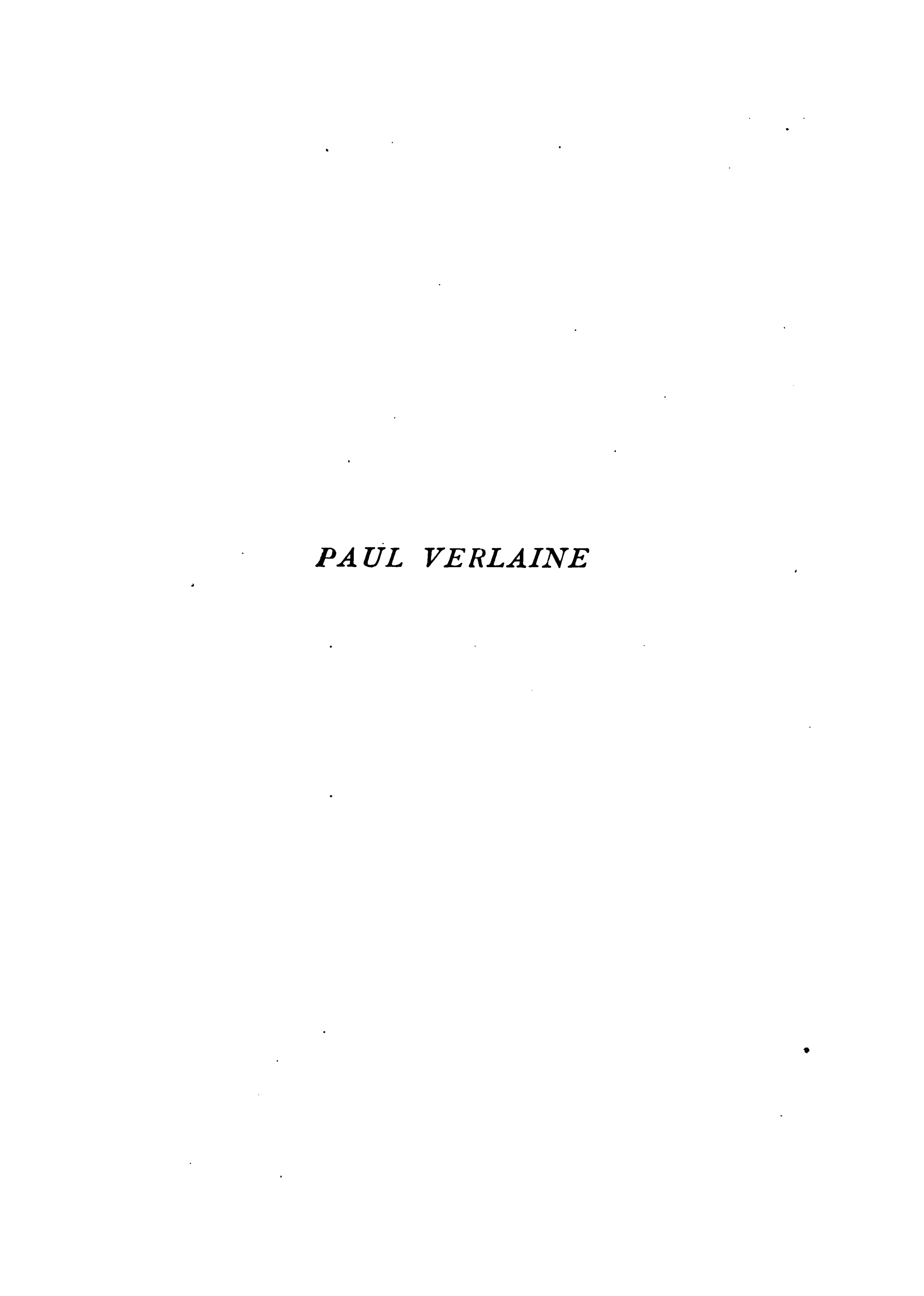
Enfin — presque malgré lui — le succès, les salamalecs des gros bonnets, les félicitations aigres-douces des camarades, les commandes de romans dans le *Figaro*, le *Gil-Blas*, l'*Écho de Paris*, les cauteleuses rosseries des confrères, les articles respectueusement sollicités et grassement payés, les premiers bruissements de la gloire et, tout dernièrement, un chef-d'œuvre : l'*Indomptée*.

Avec son teint mat, sa barbe et ses cheveux d'encre, ses yeux profonds, ses gestes secs, sa diction monocorde, la correction sévère de sa

mise, Rosny ressemble à un Persan qui se serait fait clergyman. Il ne discute pas, il conférencie; il ne cause pas, il monologue, suivant son raisonnement sans se préoccuper des arguments de son interlocuteur qui ne le convainc jamais, car il se montre autoritaire et passionné aussi bien dans ses inimitiés que dans ses admirations, admirations dont le nombre est restreint. Mais quel encyclopédique et puissant cerveau! Il a embrassé toutes les manifestations de l'intelligence humaine, et son bagage scientifique est aussi considérable que son acquêt littéraire. Il voit d'ailleurs la rénovation des lettres par l'alliance de la Science et de l'Art; dans le fond comme dans la forme, ses livres, auxquels a collaboré son frère — lui aussi un esprit de premier ordre — sont imprégnés de cette conviction, et des œuvres telles que *Les Xipéhuz*, *les Tornades*, *Daniel Valgrève*, *Vamireh*, non seulement proclament la valeur d'un penseur profond et d'un styliste exceptionnel, mais ils prouvent

des études philosophiques, géologiques, physiologiques, astronomiques, physiques et chimiques, dont se contenteraient bien des professeurs de faculté.

Comme Huysmans, faudra-t-il donc que Rosny devienne sous-chef de bureau pour recevoir un bout de ruban rouge?



PAUL VERLAINE

PAUL VERLAINE

Suis-je né trop tôt ou trop tard?
Qu'est-ce que je fais en ce monde?
O vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard!

Pauvre Gaspard!... la dernière fois que je l'ai vu c'est à la vitrine d'un marchand de photographies — en effigie : flanqué d'un ministre quelconque et d'une danseuse du Moulin Rouge, son portrait se carrait dans la *Galerie de nos Contemporains chez eux*. Les hommes de lettres avaient tous répondu à l'appel, les

grands, et surtout les petits. Chacun avait été pris par l'objectif dans l'intimité d'une existence ouatée de bonheur, dans la douce atmosphère du chez-soi, dans le décor d'un riche intérieur d'artiste, dans le recueillement du travail et la respectabilité d'une fortune glorieusement acquise.

Parmi ces heureux, un intrus détonnait lamentablement et suggérait la crainte d'une choquante erreur. Cet *individu* au front énorme et dénudé, aux traits sabrés, à l'air pensif et triste, ce *marque-mal* d'une laideur brutale rappelant le masque de Socrate, c'était Verlaine, Verlaine assis sur une banquette crasseuse, le regard perdu dans une rêverie douloureuse. Devant lui — sur une table de marbre — une carafe, un verre d'absinthe, un encrier de deux sous, des allumettes, des feuillets épars. Une salle de café bête à pleurer, une salle de café qu'éclaboussent de ridicule un aquarium en zinc et un rocher en carton, voilà le *chez-lui* — quand ce n'est

pas l'hôpital — du plus admirable poète contemporain.

Comment! Verlaine décoré! Vous n'y pensez pas ou vous débarquez du Congo! — Mais si, mais si, je sais... parbleu, je n'ignore rien.

Evidemment l'artiste impeccable qui a posé un jour sa candidature à l'Académie n'a aucune prétention au prix Montyon, mais il a écrit *Sagesse*; son existence irrégulière révolte nos convictions de bourgeois repus, mais il a chanté *la Bonne chanson*; son accoutrement de commissionnaire dans la dèche manque d'élégance, mais il a composé les *Fêtes galantes*; comme Villon, il est plus riche de rimes que de billets de banque, mais sans compter, il a jeté à tous les vents l'or de son génie et le sang de son cœur.

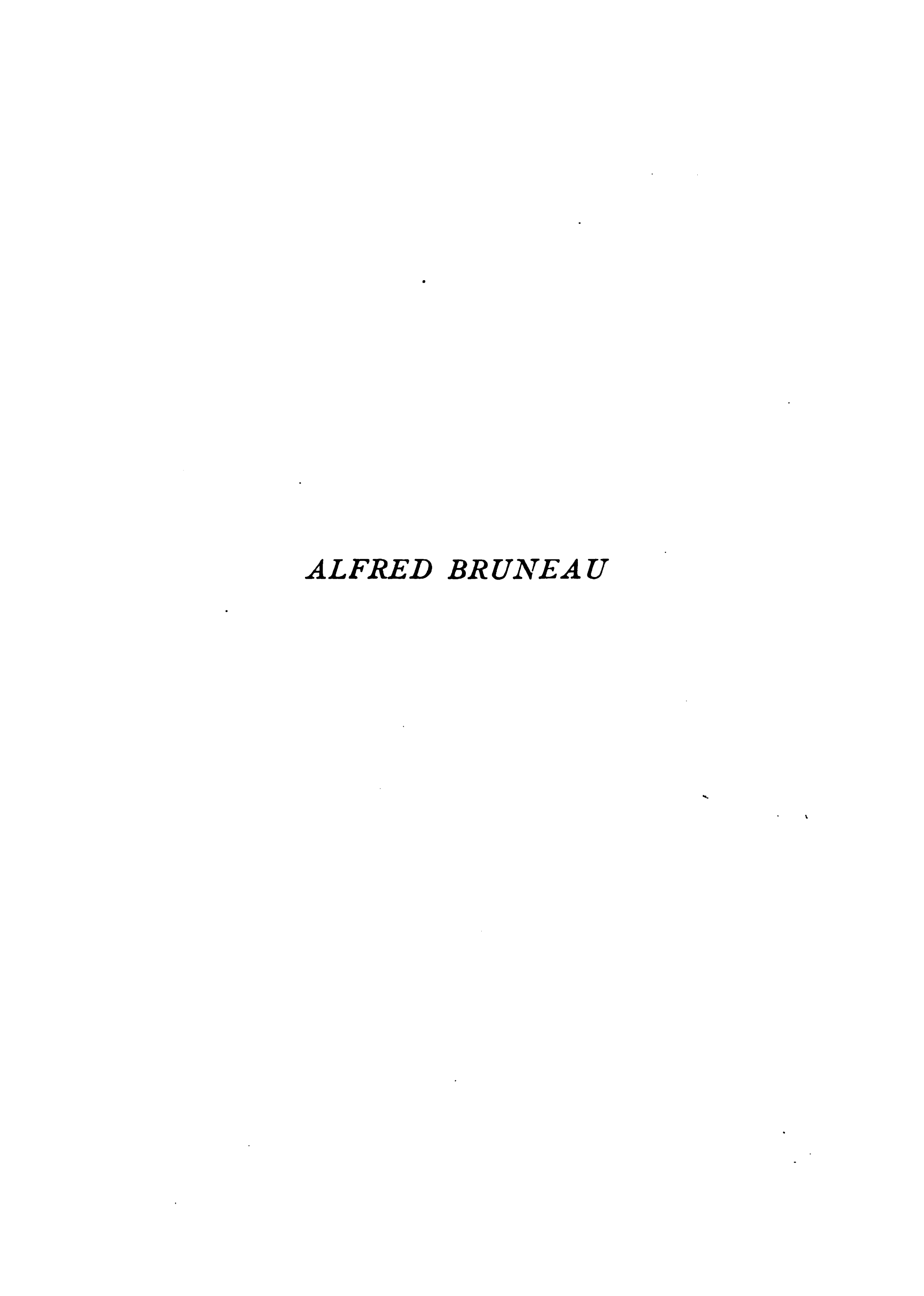
Plus tard, quand ses vers d'une humanité si vibrante, d'un art si élevé, d'une forme si puissante, ses vers où sanglotent d'infinies tristesses et où se magnifient de sublimes beautés, auront paré d'une immortelle et lumi-

neuse blancheur l'ange déchu, plus tard nos petits-fils nous reprocheront notre rigorisme imbécile et notre lâche indifférence qui auront laissé pourrir en pleine misère le plus pur de nos poètes, dans ce Paris où l'on saoûle de millions un Eiffel et une Liane de Pougy.

Peu importe qu'on triche au jeu, ce qu'il exige, le monde bien élevé, c'est qu'on gagne. Or Verlaine a toujours perdu, et pas une fois la déveine ne s'est lassée. Alors l'artiste blessé s'est aigri; ses coups de boutoir, parfois injustes, ont éloigné ses admirateurs et découragé ses amis; la maladie s'est abattue sur ses maigres épaules, le vide s'est aggravé, la désespérance s'est infiltrée dans cette âme éternellement inquiète, et le vaincu regarde avec effarement la cohue des vainqueurs qui passe sans le comprendre, sans le connaître, hurlant de joie aux triomphes abjects, traînant le talent dans la boue, et n'écoutant même pas l'amer et suprême sanglot de l'homme qui se grandit par l'aveu même de sa faiblesse :

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

Hélas!... pauvre Gaspard!



ALFRED BRUNEAU

ALFRED BRUNEAU (*)

Un Parisien qui a émis la prétention inusitée de naître à Paris, un artiste qui pousse l'excentricité jusqu'à se priver du délicat plaisir de déchiqueter ses confrères et ses amis, un homme à part dont la silhouette émaciée et dégingandée évoque le vague souvenir de Don Quichotte, d'un Don Quichotte menu, nerveux, hoffmannesque, un Don Quichotte en

(*) Décoré depuis la publication de cet article dans le *Figaro*.

pince-nez, vêtu, par un domestique distrait, des habits de Sancho Pança.

Pas fin de siècle pour deux sous, Bruneau, serviable, accueillant, délicat, indulgent et enthousiaste, mais féroce dès que les questions d'art sont en jeu. Par exemple, ne vous risquez pas à regretter, devant lui, les beaux jours de la musique « éminemment française », le règne de la *Reine Topaze* et de *Si j'étais Roi*, le temps où le ténor — la main sur le cœur — y allait de trois couplets devant le trou du souffleur, où la chanteuse égrenait une romance à trilles, et où un dialogue court, mais auvergnat, servait d'entr'actes aux duos, trios, quatuors et chœurs réglementaires. Et, surtout, ne lui parlez pas de concessions au public. Non, croyez-moi, dans votre intérêt, choisissez un autre sujet de conversation. Brr!... Et pourtant l'auteur de *Kérim* n'est ni combatif, ni sectaire, et sa critique au *Gil Blas* reste généralement aussi bienveillante dans le fond que modérée dans la forme; mais s'il

se montre conciliant en parlant des autres, il est intraitable pour lui-même, et jamais il ne châtrera son tempérament, jamais il ne reniera ses convictions, dans le but d'acheter les éloges ou de fuir les attaques.

En sortant du Conservatoire, où il obtint un second prix de Rome, le jeune homme évita adroitement la villa Médicis, et manifesta de suite les tendances indépendantes, les idées révolutionnaires qui devaient, plus tard, amener sa collaboration avec Emile Zola.

Guidé par une merveilleuse intuition, le maître romancier devina la valeur du commençant à peine connu qui lui demandait timidement l'autorisation de mettre en musique l'œuvre à succès. Parmi les personnalités les plus célèbres, les plus illustres, sollicitant la faveur de transformer le *Rêve* en opéra, Bruneau fut choisi et se mit au travail. Après bien des efforts, bien des déceptions, bien des démarches, bien des sollicitations, le compositeur toucha enfin au

port: crânement — et fort emballé — Carvalho accepta sa partition. Plus heureux que le pauvre Lalo qui, pour être joué, dut attendre pendant près de vingt ans l'arrivée providentielle au pouvoir de Roger Marx, dont la première préoccupation fut d'imposer le *Roi d'Ys* à M. Paravey, l'auteur n'avait pas encore de cheveux blancs, quand un soir — soir solennel ! — le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique attaqua les premières mesures du *Rêve.*

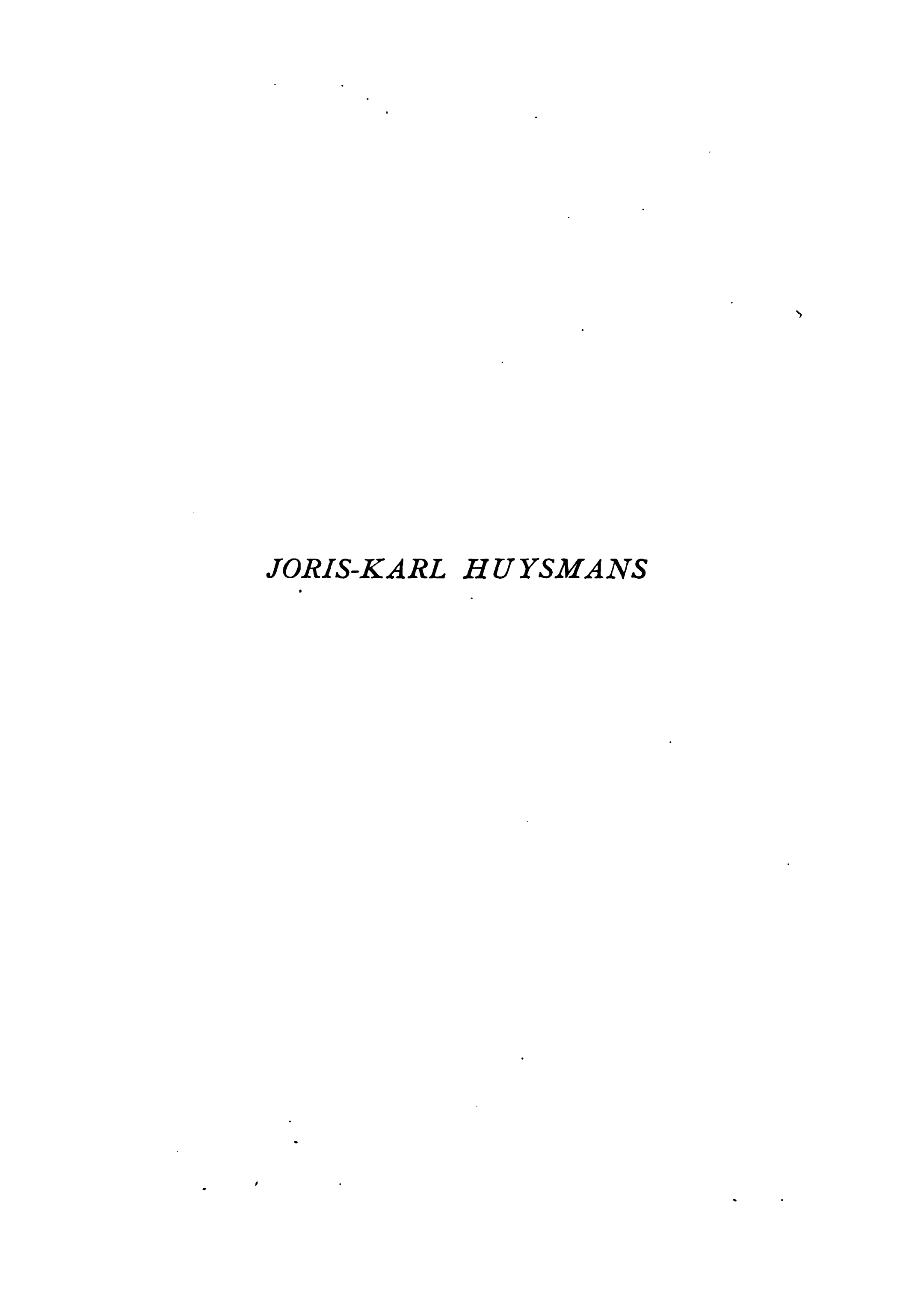
Ah ! le coup fut rude pour les vieux habitués de Favart ! Le veston et le pantalon modernes sur la scène où triomphaient le maillot et le pourpoint ! Un livret dont la coupe bouleversait les traditions de la maison ! Une musique d'iconoclaste renversant les autels séculaires élevés dans le saint des saints ! C'était la fin du monde — d'un monde plutôt.

La clarté des idées, la facilité de l'inspiration, la franchise de l'orchestration, la simplicité des moyens employés — en dehors même des qualités techniques de la composi-

tion — désarmèrent les malveillances et décidèrent un succès qui alla grandissant en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. La victoire était d'autant plus importante qu'elle précisait la justesse de l'esthétique de Bruneau en démontrant qu'on peut garder les qualités si spéciales, si caractéristiques de notre génie national et appliquer les théories de Wagner.

Le duel engagé entre la vieille et la nouvelle école a recommencé avec la première de l'*Attaque du Moulin*, première qui prit les proportions d'un gros événement artistique. De quel côté penchera la balance? Ma somnambule habituelle m'ayant obstinément refusé le moindre tuyau à ce sujet, je ne risque aucune prophétie, mais, en tout cas, je l'affirme — vainqueur ou vaincu — l'artiste marchera toujours au combat en déployant loyalement son drapeau, et les bons petits camarades s'abuseraient lourdement en espérant une reculade, une palinodie ou une lâcheté. Bruneau est un de ces hommes qui ne trahissent pas. L'œuvre importante qui sera

montée l'année prochaine à l'Opéra prouvera, une fois encore, la vaillance et l'intransigeance de convictions dont les admirateurs attardés du *Caïd* regretteront seuls l'avènement.



JORIS-KARL HUYSMANS

JORIS-KARL HUYSMANS (*)

Petit, maigre, anguleux, réservé, blême, froid, silencieux, le nez en bec de chouette, la poignée de main pas facile, Huysmans ne mérite évidemment pas l'épithète de « sympathique » dont on a l'habitude de maquiller la silhouette du Parisien en vue.

D'ailleurs, l'est-il Parisien ? La rue de

(*) A été décoré en 1894 — un mois après la publication de cet article dans le *Figaro*. — « Sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, vingt-sept ans de service », a doucement soupiré l'*Officiel* — et rien de plus.

Sèvres où il habite — avec son chat — se trouve si loin du Boulevard, du Bois, de feu Tortoni, du Moulin-Rouge, des courses, des vernissages, des premières, des cercles à la mode, que ce taciturne a fini par oublier l'existence de lieux et de plaisirs aussi enchanteurs. Et pourtant, il le possède à fond ce Paris que croient connaître nos fêtards, seulement il l'a étudié d'une autre façon que ces messieurs. Son œil perçant et fixe, comme celui d'un oiseau de nuit, a tout regardé, tout fouillé, tout compris, tout deviné — et dame, il en a vu de raides ! Ses fouilles ne lui ayant pas exhibé une humanité très ragoutante, il se montre généralement peu optimiste, médiocrement enthousiaste et beaucoup moins gai que M. Armand Silvestre. Différence de tempérament.

En 1871, Huysmans monta dans le bateau d'Emile Zola, à Médan, en compagnie de Maupassant, d'Alexis, d'Hennique et de Céard ; mais il professe une telle horreur pour la foule — même quand elle se compose de cinq per-

sonnes — qu'il se sentit gêné et, après l'escale des *Sœurs Vatard*, il débarqua afin de marcher seul, à l'aventure.

A une époque où souvent le talent — panaché de pastiche et de pillage — s'habille au *décrochez-moi ça*, et où il suffit de posséder l'érudition d'un bibliothécaire malin pour exciter l'admiration des passants, l'auteur d'*A Vau-l'eau* a créé un style, un genre, un génie à lui. C'est un des écrivains les plus puissamment originaux de l'époque, et sa tournure d'esprit, son éloquence corrosive, sa cravachante ironie, son écriture picturale magnifient tout ce qu'il touche.

Il produit rarement, comme à regret, presque douloureusement, avec cette indéfinissable pudeur offensée dont souffrent certains artistes d'élite quand ils déshabillent leur âme en public, mais chacun de ses livres porte et, à lui seul, un chef-d'œuvre tel qu'*A Rebours* suffirait à auréoler la gloire de vingt braves gens coiffés de lauriers jusqu'aux oreilles.

A la fois mystique et sceptique, visionnaire et méthodique, poète et réaliste, croyant et pervers, Huysmans — nature fort compliquée — rappelle un inquisiteur du Moyen-Age qui chercherait des supplices d'une cruauté très artistique et très raffinée à l'intention des parpaillots ne partageant pas ses croyances.

Son tort : être né au dix-neuvième siècle.

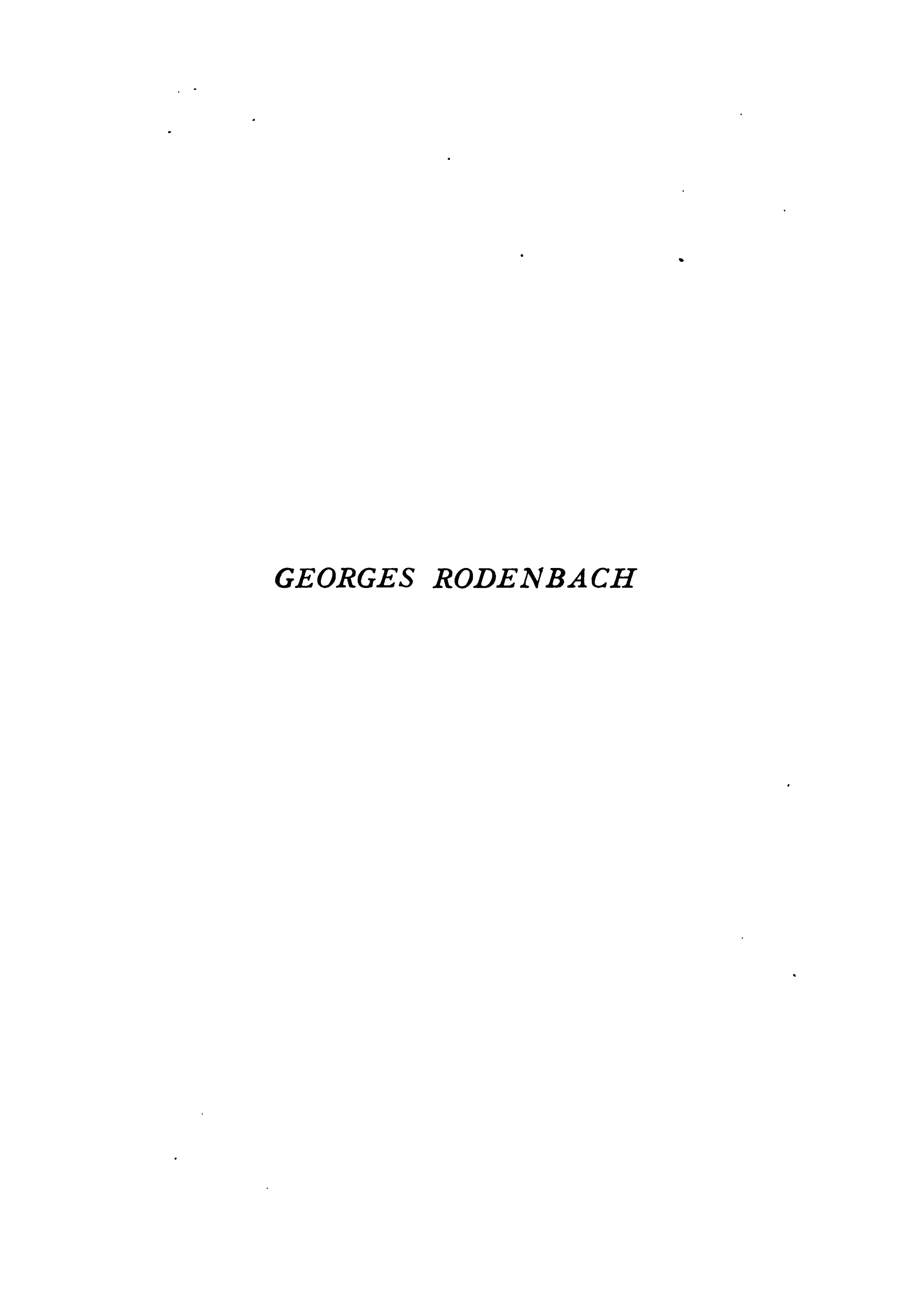
Son regret : ne pouvoir infliger à MM. Bouguereau et Ohnet des tortures longues et particulièrement effroyables.

Son idéal : trouver à Paris du beurre composé de lait et du vin fait avec du raisin.

Sa terreur : la vogue.

Ressent un tel mépris pour le gros succès qu'il se brouillera avec lui-même le jour — peu probable — où ses livres arrivés à cent éditions seront publiés par le *Petit Journal*.

Vers la soixantaine sera décoré, à l'ancienneté, par le ministre de l'Intérieur dont il reste un des employés modèles.



GEORGES RODENBACH

GEORGES RODENBACH (*)

Ah ! ces peintres ! Jamais je n'ai tant regretté d'être dépourvu du talent dont jouissent les accapareurs de tous les bonheurs terrestres. Je regarde le portrait de Rodenbach, par Raffaëlli : la planche est burinée avec une telle précision de vérité et de vie, une telle intelligence d'observation, que je comprends — non sans humiliation — la gaucherie impuissante de ma plume à rendre la caractéristique

(*) Décoré depuis la publication de cet article dans le *Figaro*.

silhouette du poète. Et c'est dommage, car un charme particulier émane de cette figure svelte et élégante comme un de Rubempré, à la chevelure modelée de boucles brèves et dorées, aux yeux transparents et songeurs, à la fine moustache, au teint pâle, au cou élancé, aux épaules tombantes, aux mains d'une menuité féminine, aux gestes sobres, à la correction parée d'une pointe de dandysme, de ce joli dandysme romantique qui ressemble à un art, à un culte de la beauté, et qui ne présente aucun cousinage avec le respect imbécile de la mode ou la tyrannie des hideurs anglomanes.

Pour savoir où est né Rodenbach, inutile de consulter le Larousse ; au premier coup d'œil, on reconnaît en lui le type du Nord, l'être dont l'âme reste embrumée dans la morosité des interminables hivers et des ciels sombres, l'être dont le regard conserve le reflet des fleuves glauques, des mers grises, des plaines neigeuses, des soleils anémiés, l'être dont la tristesse inconsciente

regrette la splendeur des paradis entrevus, pendant la rêverie des longues veillées, à travers la féerique architecture des braises incandescentes du foyer.

L'enfance de l'artiste s'est passée dans les villes mortes des Flandres, au milieu de l'atmosphère mystique de la maison paternelle, la maison ouatée de religiosité, saturée de l'odeur de l'encens et des cierges brûlant sur des autels improvisés dont se parait le grave intérieur, au mois de Marie et à la Fête-Dieu. A vingt ans, le jeune homme qui, depuis quelques années, avait terminé ses études dans un collège dirigé par des prêtres, voulut rompre le charme envoûteur dont il se sentait envahi. Il débarqua à Paris, se lança dans le mouvement intellectuel, publia ses premiers volumes, et fit partie des Hydropathes dont les habitudes contrastaient brutalement avec l'existence muette menée jusque-là par le nouveau venu.

Cette tentative d'émancipation échoua.

Exilé, inquiet, assoiffé de solitude, de si-

lence, de recueillement et de songe, désireux de revoir, avec ses yeux définitivement ouverts, ces flèches, ces pignons, ces cloîtres, ces quais, ces béguinages, ces eaux endormies, ces rues abandonnées, tout ce qui devait constituer son œuvre et donner l'éclosion à une flore inconnue d'une distinction précieuse et hautaine, Rodenbach retourna dans sa ville natale.

Plus tard, quand il se fixa définitivement en France, heureux cette fois d'échapper à un étouffant cauchemar, de secouer la mélancolie affreuse suintant de l'ombre des clochers et de l'humidité des murs, il était imprégné jusqu'aux moelles de ces Flandres auxquelles il avait voué ses virginales tendresses. Malgré ses cravates claires, ses hauts-de-forme gris, ses gilets blancs, ses boutonnières fleuries, malgré sa causticité mordante, son sourire railleur, son ironie boulevardière, malgré son parisianisme affiné qui le pousse à fréquenter quelques salons artistiques, le Théâtre-Libre, l'Œuvre, l'Opéra quand on joue du Wagner,

les expositions de peinture intéressantes, le rêveur garde au fond de lui la souvenance des modulations de l'harmonium, du parfum grisant des encensoirs, des chuchotements bruissant dans les ténèbres des églises, des songeries solitaires au bord des canaux déserts, des terreurs vagues de l'inconnu, des préoccupations obsédantes de l'Au-delà.

Fervent admirateur des de Goncourt, — un nom qui revient machinalement à l'esprit dès qu'on parle d'art, — Rodenbach a cherché, lui aussi, à se servir de la plume comme d'un pinceau; sa forme colorée enserre et moule sa pensée ainsi qu'un tissu précieux recouvre le corps. Sa fierté rejette le mot quelconque, l'à peu près courant, l'épithète aveulie, et n'accepte que l'expression rare, la phrase personnelle, la ciselure délicate et artiste. Dans la prose et dans les vers, même horreur du convenu, même aristocratie cérébrale. Qu'il écrive *Bruges-la-Morte* ou le *Règne du silence*, l'auteur analyse les impressions jusqu'à

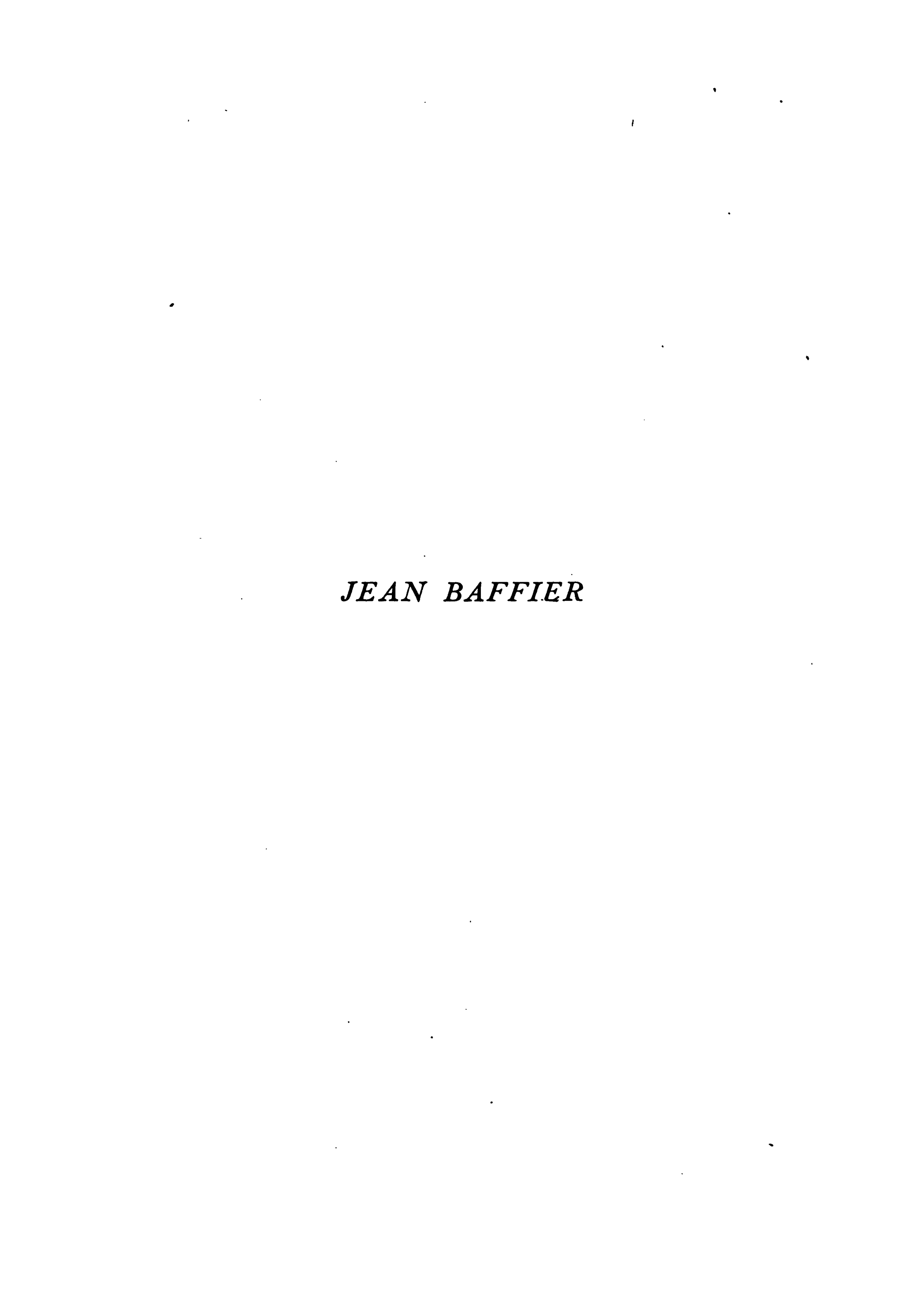
la quintessence la plus subtile et pousse l'émotion jusqu'à l'exacerbation en forçant les choses à parler, en arrachant leurs secrets aux pierres silencieuses, en dotant d'une âme une ville, un quartier, une maison, témoins ou complices d'un drame passionnel.

Certaines strophes du *Voyage dans les yeux* taraudent l'esprit d'une telle acuité psychologique qu'elles donnent la sensation d'une coupe vibrant sous un choc avec une violence suraiguë, faisant craindre le brisement du cristal dans un déchirement suprême.

C'est cette intime et mystérieuse harmonie qui résonna délicieusement dans la salle de la Comédie-Française quand on joua *le Voile*. Le bazar à treize de la critique s'effara devant cette manifestation d'un talent qui ne procède ni du moule vermoulu de Scribe, ni de l'observation brutale du naturalisme, ni du pessimisme corrosif de Becque, ni de la joyeuse gaudriole chère à M. Sarcey; d'un talent original et subtil qui s'insurgeait contre

les rengaines rances de l'industrie littéraire courante.

Les habitués de la maison où l'on acclame les paillasseries de M. Pailleron ne comprirent rien à ce chant d'art imprégné d'une berçante tristesse, mais Rodenbach aura sa revanche. Les grands, les vrais grands, méprisent les foules et le suffrage universel n'a rien de commun avec l'amour de l'éternelle beauté.



JEAN BAFFIER

JEAN BAFFIER

Il est grand, grand, grand, — grand, à donner, de jalousie, la jaunisse à la tour Eiffel — et si fort, que d'un revers de sa main, qui doit ganter douze et demi, il assommerait un éléphant. Mais que les éléphants se rassurent : si jamais l'un d'eux se trouve nez à trompe avec Baffier, il ne courra aucun risque, car ce géant est le plus doux et le meilleur des hommes. Un jour, exaspéré par la duplicité d'un député quelconque qui, une fois élu, avait allumé son londrès avec les promesses ultra-radicales faites à son comité, notre mouton — devenu enragé

— résolut de supprimer le clown afin d'apprendre à vivre aux autres sujets de la troupe. — V'lan, et allez donc! Seulement, au dernier moment, le cœur du justicier chavira, sa main trembla, et — si mes souvenirs ne me trompent pas — c'est le colosse qui se blessa.

Faut-il débarquer du fin fond du Berry pour croire aux engagements d'un politicien? O naïveté! O candeur! *O rus quando te aspiciam!*

Et, en effet, il arrivait tout *dret* de sa campagne, l'innocent, avec de gros sabots, un large chapeau de feutre, de longs cheveux, une veste trop courte, une vielle en sautoir, un morceau de lard, deux paires de bas de laine, des ébauchoirs et des crayons empaquetés dans un mouchoir de coton, beaucoup de vaillance au cœur, et une belle flamme d'intelligence dans les yeux où stagnait encore le reflet des ciels berrichons.

Inutile d'insister sur l'accueil réservé par notre société démocratique à ce paysan mal peigné qui se permettait d'être artiste et d'avoir

du talent. Il rappelait le malade de Molière se laissant mourir sans l'ordonnance du médecin. En voilà des manières! Quel sauvage! Eh bien, et la formule? Et les professeurs, et les cours, et les examens, et les certificats, et les diplômes, et les médailles, et l'Ecole des Beaux-Arts, et le Salon, et la routine scolaire, qu'en faisait-il, ce rustre?

Tout en gardant les vaches, le petit Jean s'était mis à dessiner, avec un clou, sur les arbres, à sculpter des branches de coudrier, à copier les êtres et les choses qui l'entouraient. Le père et la mère — braves laboureurs qui ne raffinaient guère — ne comprenaient rien à la vocation de leur gas, mais puisque le travail n'en souffrait pas, puisque le *bestial* était toujours « ben soigné », ma foi ils le laissèrent continuer ses « bêtises ».

Des têtes de canne, des manches de couteau, des fourchettes à salade, le *patour*, en prenant de l'âge, passa aux pierres tombales, aux chapiteaux de chapelle, aux statuettes, aux bustes,

puis il fila vers Paris où... il faillit crever de faim — naturellement.

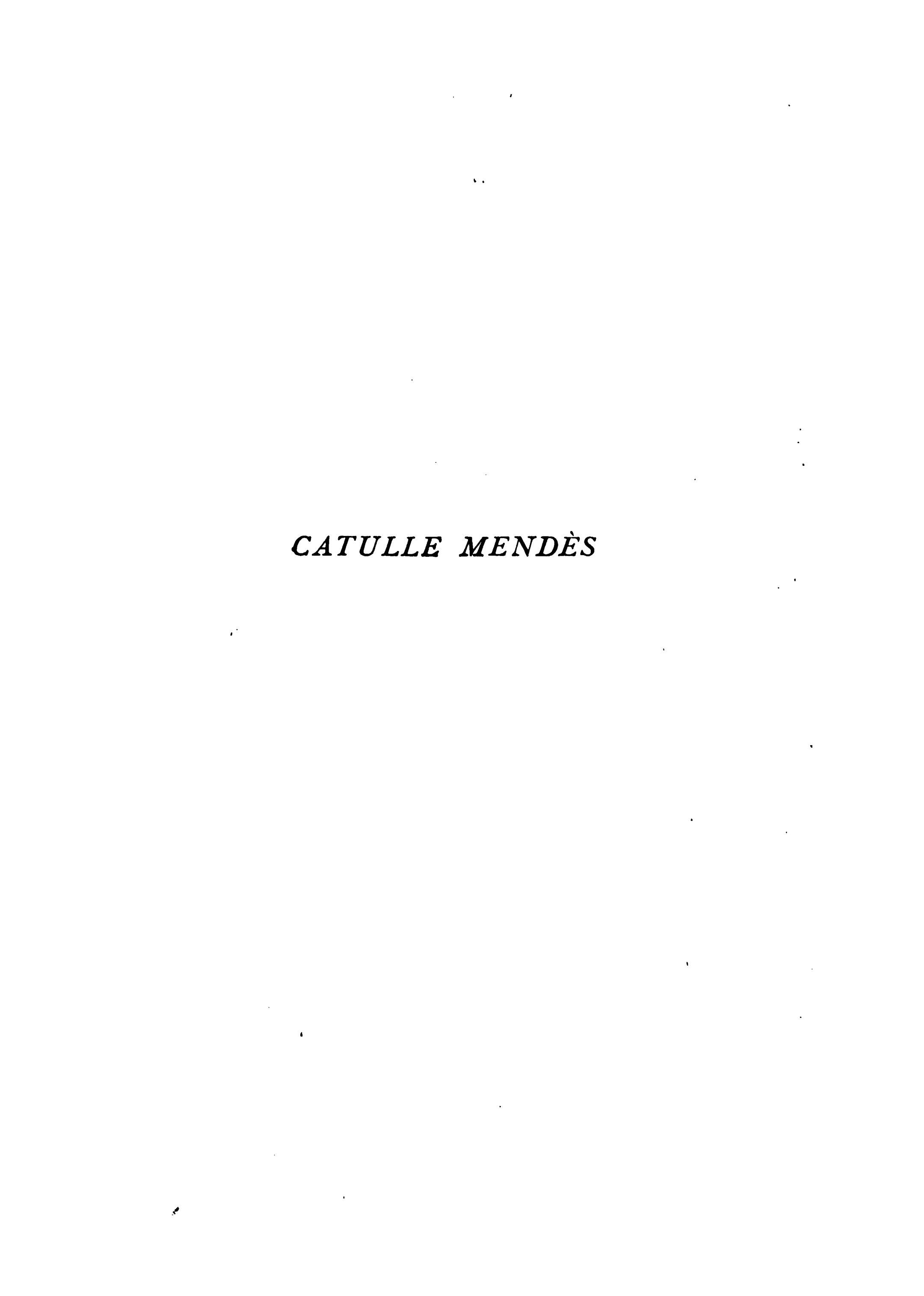
Glissons: la chanson est connue.

Aujourd'hui, sans lâches concessions, sans faillite de conscience, sans traîtrises pratiques, sans malpropres aguicheries au public, Baffier a vaincu les partis pris et les malveillances : l'art qu'il aime triomphe avec lui. Il a renoué la saine tradition des artisans du Moyen-Age, de cette rayonnante pléiade de sculpteurs qui ont fastueusement doté de chefs-d'œuvre le sol national; son robuste tempérament que n'a pas vicié l'enseignement académique rappelle les tendances de maîtres dont l'unique tort est d'être Français. N'ayant pas eu le temps d'apprendre la mythologie, il néglige l'Olympe — qui est un peu loin — et reproduit les physionomies si variées, si curieuses, si typiques de notre époque, de ceux qui partagent nos joies et nos souffrances.

Aussi bien dans les œuvres monumentales que dans les moindres compositions d'inti-

mité, l'artiste accuse virilement ses convictions : la fontaine, qui ornera bientôt un de nos squares, représente un jardinier arrosant des fleurs ; dans la cheminée destinée à l'Hôtel-de-Ville, l'ornementation se compose de paysans occupés aux travaux de la terre ; ses figurines s'appellent : le *Vigneron*, le *Faucheur*, le *Bûcheron*, le *Joueur de vielle;* ses étains, si admirés depuis trois ans au Champ-de-Mars, ont coopéré vigoureusement à la révolution qui s'opère enfin dans notre art industriel, en montrant tout le parti à tirer d'éléments décoratifs rationnels et vivants.

Comment, une fontaine sans une nymphe portant une urne ? Des campagnards en sabots et en bourgerons dans une cheminée de gala ? Des loqueteux en bronze et en marbre? Des feuilles de chou, de carotte, de vigne, de laitue, de persil, ciselées sur un surtout de table ? — Oh mais, c'est l'Antechrist que ce Monsieur-là ! — Hélas ! entre nous, je le crains.



CATULLE MENDÈS

CATULLE MENDÈS

Une silhouette de Christ, mais d'un Christ qui n'aurait pas les yeux dans sa poche, et qui semblerait médiocrement désireux de ramener dans le chemin de la vertu les Madeleines égarées — au contraire. Avec Alphonse Daudet, une des plus jolies têtes de la littérature contemporaine, dans laquelle il détonne un tantinet, car il ne mène nullement l'existence correcte, rangée, bourgeoise, placide et hygiénique de ses confrères. Mais si ses habitudes quasi-bohémardes, son mépris du qu'en-

dira-t-on, son enragé noctambulisme, ses longs cheveux et ses cravates de soie blanche retardent, en revanche, son cerveau marche toujours à l'avant-garde.

L'acte de l'état civil, copié à la mairie de Bordeaux, prétend que Mendès a doublé le cap aride de la cinquantaine. Quelle calomnie! L'auteur de *La Maison de la Vieille* paraît à peine quarante ans et, logiquement, n'en a pas vingt-cinq. Oui, il est prodigieusement jeune, beaucoup plus jeune, à coup sûr, que les pauvres petits crevards usés, fanés, fripés, vidés, mâchurés, ratatinés, déjà chauves sur les bancs du collège, avortons rachitiques qui, au café, hument du lait coupé d'eau de Vichy, qui se vantent de passions inavouables afin de dissimuler leur aphasie auprès des femmes, qui manquent de respiration quand ils ont publié une plaquette de dix pages — sur Chine, Japon et Hollande — ou composé un morne et brumeux article de critique dans une de ces multicolores revues destinées à

envelopper le fromage de gruyère chez l'épicier.

Sa verdeur juvénile, elle se révèle surtout dans son amour du mouvement, qui le pousse à ne jamais s'inféoder à une école, à ne jamais planter sa tente sans idée de départ, à ne jamais décréter l'arrêt de l'humanité. Sa vaste intelligence s'est constamment passionnée pour la beauté, quelle que soit la façon dont les manifestations s'en sont produites, et, librement, elle a été vers elle, d'instinct, sans se tromper. Le prêtre d'Hugo, le séide de Gautier, l'émule de de Banville a offert l'hospitalité de *La République des Lettres* à *L'Assommoir*, chassé, honni, barbouillé d'injures ; le courageux admirateur de Zola a glorifié, dans d'éloquentes pages, la poésie symbolique de Mallarmé et apothéosé Villiers de l'Isle-Adam ; le romantique militant qui a écrit *Zo'har*, n'a rougi ni de s'incliner devant de Goncourt, ni de saluer, à son aurore, le talent de Rosny. Elles sont rares les consciences d'une telle indépen-

dance! Mendès a été un des premiers, en France, à comprendre le génie de Wagner et à lutter contre la bêtise des foules, en déifiant le maître allemand; aucune attaque, aucun outrage n'a su le troubler dans sa tâche de réhabilitation, et, dans la lutte, il s'est affirmé comme un précurseur infaillible, comme un critique hors ligne.

Amoureux de la forme, friand de beaux vers, le promoteur du *Parnasse Contemporain* où se groupèrent Sully-Prud'homme, Verlaine, Dierx, de Hérédia, a exercé une influence indéniable sur toute une génération de poètes. Malheureusement, une production hâtive galvauda des dons remarquables. Entraîné par une facilité prodigieuse, Mendès s'aveulit; sa copie, parfois bâclée sur une table de brasserie, entre une choucroûte et un verre de Kümmel, manque trop souvent de tenue, et son faisandage affiné, sa perversité suggestive, sa dépravation savante — rappelant la très caractéristique lubricité de Rops — finissent par émousser

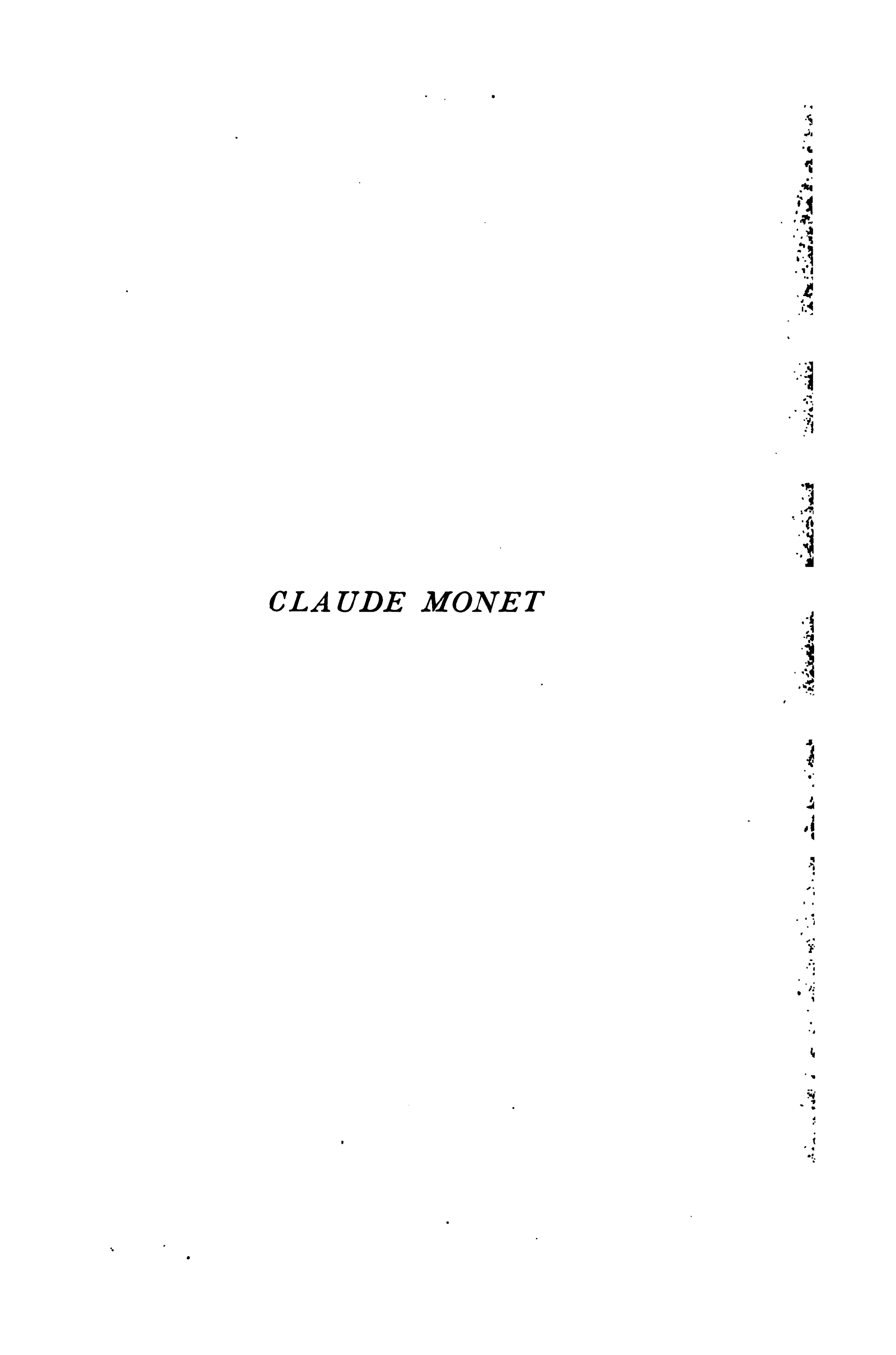
la sensation et chavirer dans la monotonie.

Et pourtant, que de pierreries, que de paillons d'or roule ce ruisseau tantôt fangeux, tantôt limpide, qui garde sa couleur et son parfum propres, et dans lequel, par intervalle, se reflète quand même l'infini du ciel !

En résumé, quelle épithète la postérité accolera-t-elle au nom de Mendès ? L'appellera-t-elle chef d'école? Non, puisqu'il n'a été ni le créateur ni le pontife d'aucune des trois sectes écloses en ce siècle : le Romantisme, le Naturalisme et le Symbolisme. Lui réservera-t-elle le nom de maître? C'est douteux, quoique Lucifer, chassé du paradis, ait le droit de revendiquer son titre d'archange. Comment l'appellera-t-elle donc? — Un artiste. Dans sa laconique simplicité, l'appellation est fière et suprêmement enviable, à l'époque de panmuflisme que nous subissons, et la plupart des pitres qui s'en sont cyniquement affublés ne la garderont pas longtemps après leur mort.

Il sera beaucoup pardonné au poète un peu

mièvre dont l'imagination n'enfanta guère que des âmes de rêve, charmeresses, vicieuses, légères, imprécises et menteuses; oui, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a passionnément aimé... les lettres.



CLAUDE MONET

CLAUDE MONET

Comme Delacroix, Corot, Millet, Courbet, Manet et autres seigneurs d'importance, il a eu l'honneur d'être refusé aux Salons annuels et de chatouiller agréablement la rate des bourgeois.

Cette façon d'exciter l'enthousiasme de ses contemporains paraît flatteuse, mais insuffisamment pratique ; elle laisse même tellement à désirer, qu'avant la guerre, Claude Monet n'arrivait pas à vendre ses toiles 25 francs dans les prix forts. D'un autre côté, la fortune

aveugle ayant négligé de le gratifier des plus modestes rentes, l'artiste dut, pendant deux ans, renoncer à la peinture parce qu'il ne pouvait s'acheter ni brosses ni couleurs.

Et le combat cessa faute de combattants.

Le public et les critiques compétents, tout en regrettant un tantinet le fantoche qui excitait leur hilarité, triomphèrent avec éclat.

Malheureusement pour le public et les critiques compétents, ce vaincu était doué d'une volonté et d'une énergie auprès desquelles la colonne Vendôme aurait l'air d'un parfait glacé. Il n'y a qu'à regarder ces yeux de braise, cette barbe noire, cette bouche ferme, cette tête solide fichée sur un corps d'athlète pour comprendre la difficulté d'éliminer un pareil homme.

Avec quelques billets de cent francs, racolés de droite et de gauche, le gaillard en effet recommença la lutte et, cette fois, il décrocha la timbale.

Les critiques compétents — déjà nommés — qui suivent l'évolution artistique de notre époque avec l'intellectualité et la célérité d'un cloporte, continuent à badiner agréablement, mais la foule, elle, effarée et indécise, ne rit plus ; elle reste, bouche bée, à attendre le mot d'ordre officiel.

Or le mot d'ordre officiel est celui-ci : Claude Monet est le premier paysagiste moderne. Il faut remonter jusqu'à Claude Lorrain pour trouver un maître qui ait su, comme lui, ravir le soleil et l'obliger à figurer dans un tableau.

L'auteur des *Meules* est, avant tout, un puissant et un consciencieux. Il compose une œuvre de la même manière qu'on construit un monument, par masses et par plans, et ne comprend rien aux blaireautages, aux lissotages, aux escamotages et autres ficelles apprises dans les ateliers, par où du reste il n'a pas passé, ayant été son propre professeur.

Quand je dis qu'il « compose » une œuvre,

je donne un croc-en-jambe à la vérité, car il copie ce qu'il voit, naïvement, simplement et si scrupuleusement qu'il a toujours en train plusieurs tableaux auxquels il travaille pendant les mêmes heures et par les mêmes effets de lumière.

Habitué à la vie solitaire des paysagistes constamment en conversation criminelle avec la campagne, Claude Monet parle peu et se contente de ponctuer ses admirations par des *nom de Dieu* lancés en voix de basse-taille, qui roulent dans sa barbe comme les grondements du tonnerre dans une forêt. Il vit retiré à Giverny où vont le relancer les marchands américains et les amateurs français, se venge royalement de l'incompréhension de l'Etat à son égard, en dotant le Luxembourg de l'admirable *Olympia* de Manet; a oublié l'amertume de ses débuts, n'en veut à personne et ne se montre chatouilleux que sur un point. Oh celui-là!... Si vous ne ressentez pas une passion enragée pour la nature, n'avouez pas de-

vant lui votre faiblesse, car il vous enverrait ses deux fidèles, Octave Mirbeau et Gustave Geffroy, pour vous demander des excuses ou une réparation par les armes.

LUCIEN DESCAVES

LUCIEN DESCAVES

Cave canem.

Ah ! dame, quand il n'est pas content, il mord, et il mord ferme, et ceux qu'il a déchirés de ses crocs pointus et bien plantés conserveront longtemps le souvenir de ses féroces accolades. Il ne se nourrit ni de pâte de guimauve, ni de nénuphar, et il ignore que la parole a été donnée au chien — et à l'homme — pour dissimuler sa pensée. L'armée porte encore les cicatrices du molosse ; le coup de dent a

été violent, il a arraché le morceau, et le pantalon garance est resté maculé de sang.

Les respectueux — ils sont légion en France — ont poussé des cris d'oies égorgées parce qu'on se permettait de toucher à l'arche sainte, et ont vomi le catéchisme poissard contre le courageux écrivain qui osait dévoiler les turpitudes de nos casernes. Il y a des malades qui s'entêtent à ne pas appeler un médecin dans la crainte d'être éclairés sur l'état de leur santé, et qui préfèrent crever plutôt que de se soigner. Tous les goûts sont dans la nature. Seulement le Ministre de la Guerre d'alors, le trop fameux académicien Freycinet, aurait dû gratifier *illico* du ruban rouge l'ex-sous-officier bravant les haines officielles et les fureurs de la foule par amour de la vérité, par conscience d'artiste, quand les empanachés, payés pour veiller au grain, roupillent, béatement enfouis dans le bien-être, et gardent le plus lâche silence. Cela aurait mieux valu que d'octroyer le grand-cordon à Cornélius Herz

et de s'offrir une magistrale veste d'ordonnance en envoyant l'auteur de *Sous-Offs* se faire acquitter aux Assises. Il y a évidemment des manières très différentes de comprendre le patriotisme.

Les Misères du Sabre, un fort beau livre, d'une tonalité plus sourde, plus enveloppée que celle de *Sous-Offs*, mais d'une tenue littéraire peut-être supérieure, un livre comparable aux plus nobles pages de Vigny, était passé presqu'inaperçu du gros public. Avec son flair habituel de gaffeuse, il fallut que la Magistrature s'en mêlât, pour multiplier les éditions du roman incriminé et assurer à Descaves une notoriété méritée. On agirait d'ailleurs avec équité en pardonnant cette bonne action à ladite Magistrature, car elle lui a échappé des mains.

Placé en vedette sur l'affiche parisienne — vedette chèrement acquise ! — le jeune triomphateur n'avait qu'à conserver le rôle auquel il devait son succès, imiter Paulin Ménier qui

s'est incrusté dans le *Courrier de Lyon*, et s'amasser des rentes en restant à jamais « le tombeur de l'armée ».

Les nigauds qui attendaient pareille attitude de Compère Guillery — comme il signe dans *Le Journal* — se trompaient lourdement ; ils confondaient un fabricant de bouquins avec un homme de lettres et ne connaissaient guère le caractère loyal de cet artiste. Il suffit de voir cette moustache hérissée, cet œil perçant, ce rire en grincement de serrure rouillée, cette allure rude, cet aspect décidé, pour deviner qu'un type pareil se montrera réfractaire aux combinaisons pratiques et se moquera de l'opinion publique autant que de celle de M. Saint-Genest. Il vivrait délicieusement heureux dans une mansarde, entre sa femme et son enfant, avec cent francs par mois, pourvu qu'il lui fût loisible d'écrire ce qu'il pense et de faire de l'art à sa guise. La fortune ne tente guère ce solitaire mal apprivoisé, pour qui la cravate blanche est un supplice, qui fuit le rastaquoué-

risme du boulevard et les malpropres compromissions du monde.

Descaves avait dépeint, non en pamphlétaire venimeux, mais en penseur impartial, une de nos institutions sociales; sa tâche étant remplie, il a lâché la capote, sans même se préoccuper des accrocs dont les déchirures zébraient l'étoffe.

Son observation, qui procède de Balzac, de Flaubert, de Goncourt, est d'ailleurs trop puissante pour se cantonner dans une spécialité, s'hypnotiser sur un sujet unique : l'humanité entière l'attire. Dans la *Pelote* — en collaboration avec Bonnetain — et dans les *Chapons* — en collaboration avec Darien — deux des meilleures pièces de ce Théâtre-Libre à qui nous devons tant, il a montré la souplesse d'un talent original et audacieux, jointe à une sûreté d'analyse dont l'amertume, la cruauté même n'altèrent en rien la justesse.

Depuis trois ans, il dépense en prodigue, dans le journalisme, sa verve corrosive, son

agressive ironie de pince-sans-rire, son alerte esprit dont la tournure très particulière, très à lui, frappe d'un poinçon typique ses moindres appréciations, ses plus courtes boutades. C'est un des rares critiques littéraires qui sache juger un livre et une pièce.

Sa dernière œuvre — les *Emmurés* — une œuvre à laquelle un littérateur de sa valeur et de son tempérament pouvait seul s'attaquer, une œuvre qui a exigé sept années d'un labeur aride et opiniâtre, une œuvre admirable, débordante de pitié et de tendresse pour les aveugles, prouvera mieux que les plus chaleureux panégyriques la supériorité intellectuelle et l'élévation de sentiments du psychologue qu'est Descaves ; prêt à risquer sa peau à la frontière, quand sonnera la charge, plus vaillamment peut-être que ses insulteurs d'hier.



EUGÈNE GRASSET

EUGÈNE GRASSET

Peintre, architecte, graveur, sculpteur, verrier, archéologue, décorateur et modeste : un cumulard. Il a tout vu, tout lu, tout regardé, tout étudié ; il sait comment un chevalier banneret attachait son heaume au quatorzième siècle, et de quelle manière Rembrandt préparait ses toiles ; n'ignore aucun des détails de construction du temple de Pœstum ou du Mont-Saint-Michel, et possède à fond les procédés de gravure employés par Albert Dürer ou Seymour Aden ; modèle un ornement avec

autant de facilité qu'il brosse une figure, enlève un croquis et compose un ensemble décoratif, mais — lacune fâcheuse dans une instruction aussi soignée — a négligé d'apprendre à battre la grosse caisse.

Ce cumulard n'est pas « dans le train ».

Ayant beaucoup voyagé et énormément travaillé pour gagner le droit à l'existence, tantôt à Lausanne, en maniant le tire-ligne chez un constructeur, tantôt à Marseille, en taillant des oves et des gaudrons, tantôt en Egypte, en sculptant force ornements sur les façades des maisons, tantôt à Paris, en dessinant des modèles d'étoffes et de papiers peints, Grasset n'avait pas de temps à perdre. Il n'entra donc pas à l'école des Beaux-Arts qu'il connaît peu — de nom seulement — et il poussa de l'avant au petit bonheur, produisant avec fièvre, avec passion, avec l'âpre jouissance de ces artistes — rares, oh combien ! — dont la conviction est qu'on doit créer uniquement pour sa propre satisfaction, sans se préoccuper ni de

l'opinion publique, ni du jugement de la critique, ni des avantages variés attachés à certains marchandages.

Ecœuré du rabâchage de la décoration contemporaine qui s'annihile dans un automatique recommencement et croit avoir rempli sa tâche en recopiant, — fort mal du reste — les styles à jamais morts, Grasset a lutté contre l'apathie ambiante et a poussé la jeunesse à regarder en avant, au lieu de fouiller inutilement dans des cendres éteintes. A ses yeux, tous les arts sont égaux — quelles que soient les formes de leur manifestation — et un netzké de Masanao, une buire de Benvenuto, un émail de Pierre Raymond, valent — au moins — les tableaux d'un Picot et les statues d'un Jouffroy. Constatant, en outre, qu'un peuple est toujours doté d'un nombre suffisant d'amateurs intelligents pour collectionner les œuvres d'art coûteuses, mais que ces dilettantes n'élèvent guère le niveau intellectuel d'une nation; comprenant que l'important consiste

à former le goût des masses, et que le sens extraordinairement affiné des basses classes a contribué à la splendeur artistique de la Grèce et du Japon, le maître décorateur s'est attaché à jeter la poudre d'or de son imagination sur les plus humbles et les plus vulgaires productions de l'industrie : des catalogues, des almanachs, des affiches, des étoffes communes, des couvertures de livres et de cahiers ont été traités par lui avec autant de conscience que s'il s'agissait de fresques pour Notre-Dame, et sont marqués d'une griffe caractéristique et volontaire.

Ah! pourquoi l'artiste qui a fondé, il y a quelques années, un cours de décoration dont les résultats sont considérables, n'est-il pas chargé de cartons pour notre ridicule manufacture des Gobelins, si anémiée et si vieillotte! « Plutôt que de s'attarder à la stérile évocation du passé, s'est écrié un de nos plus brillants critiques, dans une conférence célèbre, c'est aux Puvis de Chavannes, aux Gustave Moreau, aux

Cazin, aux Besnard, aux Carrière, aux Chéret, aux Quost, aux Willette, aux Grasset, qu'il faut s'adresser pour soustraire la tapisserie du dix-neuvième siècle à la domination franche ou inavouée des âges disparus. »

Hélas! *Vox clamans in deserto!*

Oui, Grasset plus qu'aucun autre est outillé pour diriger la révolution artistique nécessaire dans nos abominables manufactures nationales.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, cet érudit est surtout un personnel et un novateur.

Si les illustrations des *Quatre fils Aymon* ressuscitent le Moyen-Age avec une impeccable précision, si l'affiche du *Romantisme* rappelle le crayon de Célestin Nanteuil, la conception, l'arrangement, les moyens, la technicité procèdent d'une vision entièrement nouvelle, radicalement moderne.

Dans son atelier du boulevard Arago, au milieu d'un amusant fouillis dépourvu de snobisme, Grasset cache des études du plus significatif, du plus sincère impressionnisme : des

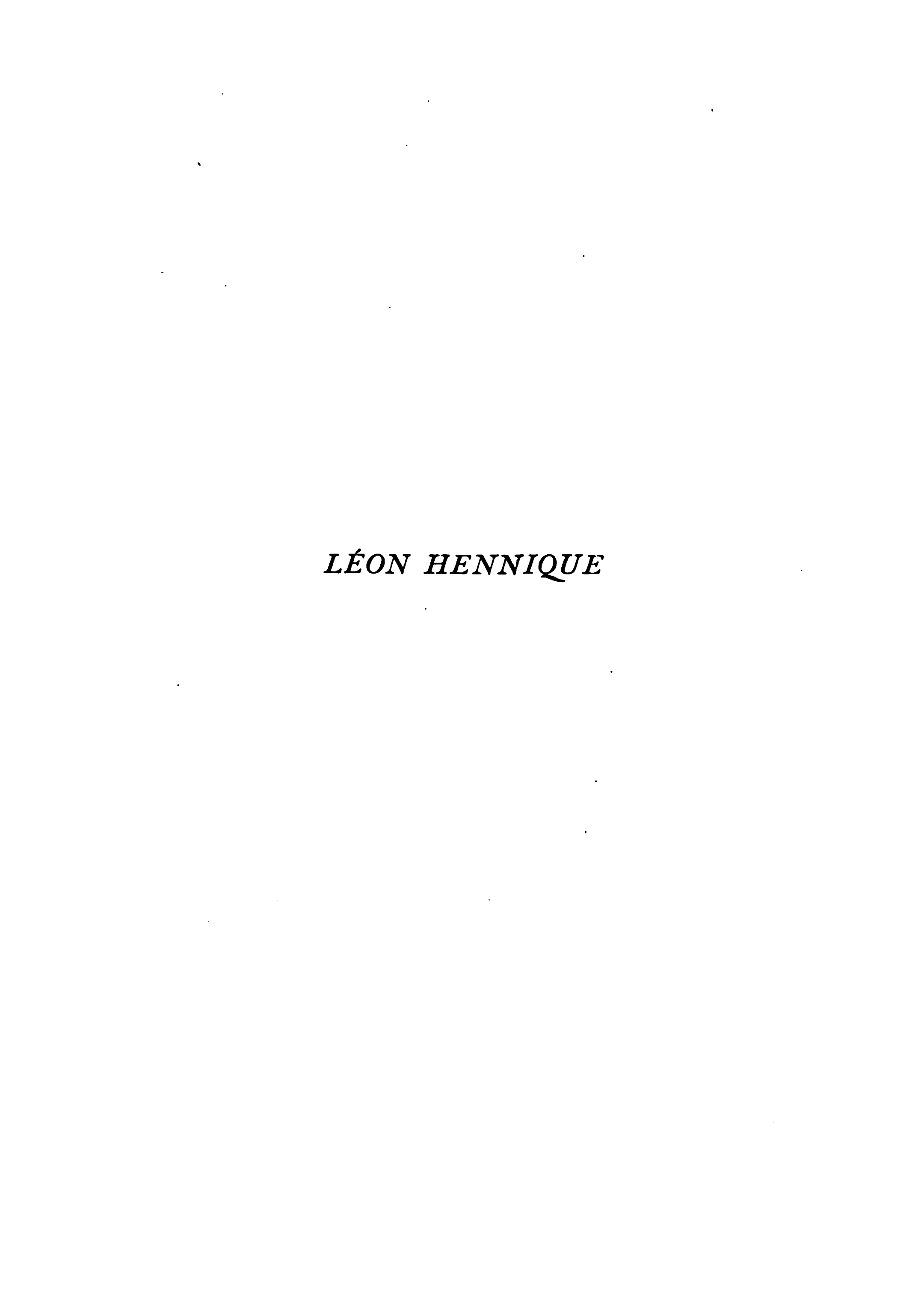
lambeaux de ciels en deuil, des bouts de ruelles balayées par la pluie, des coins de Paris haletant sous le soleil, des échappées de banlieue lamentable, des fiacres cahotant dans la poussière, des théories de réverbères clignotant dans la brume.

Notre manie d'embrigadement, qui condamne un homme à tourner la même meule jusqu'à la mort, se sent terriblement offusquée de ces affolantes envolées à travers champs. Avec un pareil novateur, il est sage de s'attendre à tout. Dernièrement, lors du concours des vitraux de la cathédrale d'Orléans, n'a-t-il pas failli obtenir l'exécution en s'appuyant sur d'admirables envois, en obtenant les suffrages de Vaudremer et de de Baudot! Non, mais s'imagine-t-on semblable renversement des usages établis? Conçoit-on un instant l'originalité et le talent triomphant de la banalité et de la platitude? Le jugement a fort heureusement maintenu la saine tradition des concours. Dieu protège la France!

Puisque le gracieux *Diderot* du boulevard Saint-Germain a évincé la statue de Rodin, puisque la maquette de Dalou a été culbutée par l'altier pot de moutarde honorant la place de la République, pourquoi donc les cartons de Grasset eussent-ils été acclamés ?

Tout pour la province, alors!

L'artiste a été acquitté, c'est plus qu'il ne méritait. Qu'il nous laisse désormais tranquilles avec ses œuvres d'art, et qu'il suive l'exemple des autres. Seulement... m'écoutera-t-il, l'incorrigible indiscipliné?



LÉON HENNIQUE

LEON HENNIQUE (*)

Un des Médaniens, un des cinq francs-tireurs de lettres qui, grimpés sur la barricade du naturalisme, tiraillèrent avec crânerie sur les folles colères soulevées dans notre beau pays de France, contre toute manifestation artistique nouvelle.

Que sont-ils devenus les frères d'armes qui affirmèrent si virilement leur commune foi, au temps des persécutions ?

(*) Décoré depuis la publication de cet article dans le *Courrier français*.

Les mains, serrées devant l'ennemi, petit à petit se sont séparées après la victoire; les divergences de nature se sont accentuées, et chacun a tiré à soi, se laissant entraîner au hasard de l'instinct par son idéal propre, comprenant, non sans tristesse peut-être, l'inanité des écoles et le danger de l'embrigadement, proclamant inconsciemment le tyrannique principe de l'individualisme.

Par la puissance de son génie, Zola a atteint le faîte des gloires humaines; demain, il se déguisera en Académicien — comme un de Lesseps ou un Brunetière — puisque cela l'amuse.

D'un coup de barre, changeant la direction de son bateau entouré de mystère, ainsi que le Vaisseau-Fantôme, Huysmans cingle vers un compliqué mysticisme, plein de confiance d'ailleurs dans son prodigieux talent qui empourpre l'horizon. Maupassant est mort à temps, en plein triomphe, adoré des lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, de la

prude et cacochyme Revue où l'auteur de *Boule-de-Suif* avait juré de ne jamais écrire. Céard vit de ses rentes intellectuelles ; en propriétaire cossu, il semble se désintéresser du livre, et dépense sa verve pessimiste et son ironie désenchantée dans le théâtre et la critique où il se contente d'une des meilleures places. Cyniquement, Alexis brave le ridicule de rester fidèle aux croyances de sa jeunesse, et charge Lucie Pellegrin — l'impure vestale — d'entretenir le feu du fourneau sur lequel mijote un pendant à l'inoubliable *Monsieur Betsy*.

Hennique, lui, en digne fils de général d'infanterie de marine, est parti à l'aventure, sans guide, sans route, sans s'inquiéter du campement laissé en arrière, son œil de myope scrutant minutieusement les dessous des passions humaines et les mystères de l'inconnu. Dégagé d'influences obsédantes, il a su acquérir une des plus curieuses personnalités de l'époque.

Si la fougue batailleuse — un peu casseuse d'assiettes — dépensée dans l'*Affaire du*

Grand 7, s'est assagie, les qualités du littérateur ont, par contre, gagné, en solidité et en souplesse. En sûre possession de lui-même, Hennique a produit, entre autres, deux chefs-d'œuvre — *Pœuf* et *La Mort du duc d'Enghien* — qui présentent, sous des jours très différents, ce merveilleux tempérament d'artiste.

Un bijou, peut-être unique, que *Pœuf*, ce petit roman raconté par un enfant et saturé de ces impressions du premier âge si spéciales, si vagues, si ténues, si délicates, si difficiles à fixer à cause de leur éphémère fugitivité, impressions qu'aucun écrivain, même Dickens, n'a rendues avec une fraîcheur aussi naïve et une aussi stupéfiante vérité.

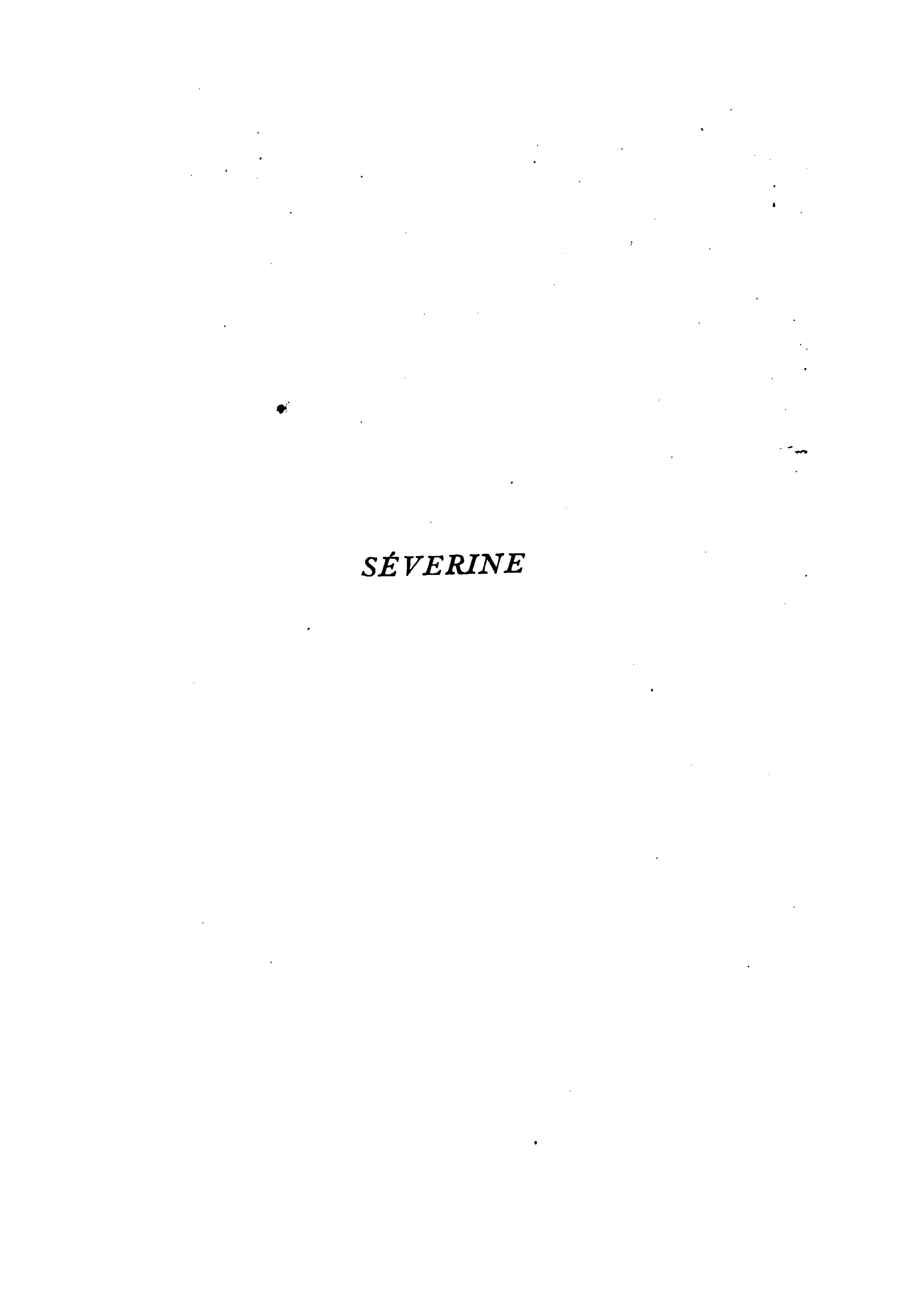
Quant à *La Mort du duc d'Enghien*, c'est une des œuvres les plus parfaites qui aient été représentées sur la scène française. Au milieu des Napoléons de pacotille dont le déballage écœurant inonde nos trottoirs, à côté du héros en stéarine dont une légende roublarde et une presse fortement appointée cherchent à redo-

rer les lauriers pourris dans le sang, le Bonaparte d'Hennique se détache avec la splendeur rayonnante d'un marbre grec égaré dans l'éventaire d'un mouleur italien. Et pourtant — comme *l'Arlésienne* de Daudet — il ne paraît pas, le principal personnage; mais on flaire ses relents de crapule, on le devine, il plane, invisible et malfaisant, on comprend que c'est lui qui *fait le coup;* les autres personnages sont des fantoches dont l'impresario tient les ficelles et qu'il agite dans l'ombre, de loin, afin de se garder un alibi devant la postérité.

La Mort du duc d'Enghien est une tragédie fière comme du Corneille, une page d'histoire dialoguée plus poignante, par son implacabilité documentaire, que les plus effroyables mélos. A cause de sa grandeur hors ligne, peut-être a-t-elle nui au succès de *L'Argent des autres,* la satire persiflante et vengeresse que donna l'Odéon. Et puis, devant l'écroulement du Panama, devant la culbute de la Chambre en plein égoût, le public n'a-t-il pas trouvé la

fiction forcément fade à côté de la réalité? C'est probable. Seulement le public ignorait que l'auteur avait écrit sa pièce quatre ans avant la mort du Von Reinach et la fuite du Cornelius Herz. De sorte qu'en réalité *l'Argent des autres* n'était plus un constat, mais une terrifiante prophétie.

Diable!... Hennique, fervent adepte du spiritisme, aurait-il raison de croire aux révélations d'un autre monde? Dans ce cas, qu'il ne se brouille pas avec l'esprit familier auquel il doit ses inspirations; c'est un esprit de premier ordre qu'il ne remplacerait jamais.



SÉVERINE

SÉVERINE

Pas moderne, pas fin-de-siècle pour deux liards; ignore l'art lucratif de faire des chatouilles dans le cou des puissants avec sa plume, dont le bec de fer — pas plus souple que son épine dorsale — pique comme une épée et cingle autant qu'une cravache; se refuse, avec une obstination ridicule, à vendre son talent au « plus fort et dernier enchérisseur » ; s'entête à ne jamais se mettre du côté du manche et pousse l'originalité jusqu'à sacrifier sa vie à un tas de pauvres diables inca-

pables de lui rendre le moindre service. Une révoltée agaçante qui finira sur l'échafaud ou sur la paille humide des cachots, car le Gouvernement — Liberté, Egalité, Fraternité and C° — ne prise guère cette empêcheuse de danser en rond, et cherche cauteleusement l'occasion de la mettre à l'ombre, ne serait-ce que dans le but de préserver son teint de jolie femme. On est très galant dans la magistrature.

A la mort de Jules Vallès — le « patron » comme elle appelle l'immortel écrivain si bêtement méconnu par la génération actuelle — Séverine, en disciple respectueux et passionné, a continué l'œuvre du Réfractaire. Dès qu'elle eut conquis, en quelques années, une situation prépondérante dans la presse parisienne — et cela sans bassesse, sans lâcheté, sans concession, sans faillite de conscience — elle s'attela généreusement à la tâche, et pas un jour elle n'a déserté le champ de bataille. Dans ce siècle de tôle ondulée, dans ce siècle égoïste, implacable, hypocrite et lâche, elle est la voix qui

jette — dans le désert hélas! — un cri de justice et de colère; elle garde la main qui panse les plaies, les yeux qui pleurent, le verbe qui console, le cœur qui compatit.

Pleine de tendresse pour les petits, les humbles, les faibles, les déshérités, sa pitié, toujours inassouvie, la pousse à prendre la défense du vaincu contre le vainqueur, quel que soit son drapeau et son parti. On sent bouillonner en elle la foi ardente de l'apôtre, l'exaltation sainte du croisé, et, dans la conversation, son œil clair de paysanne se brouille subitement quand on parle de notre mécanisme social dont la férocité nous amène à regretter les naïves brutalités du Moyen-Age.

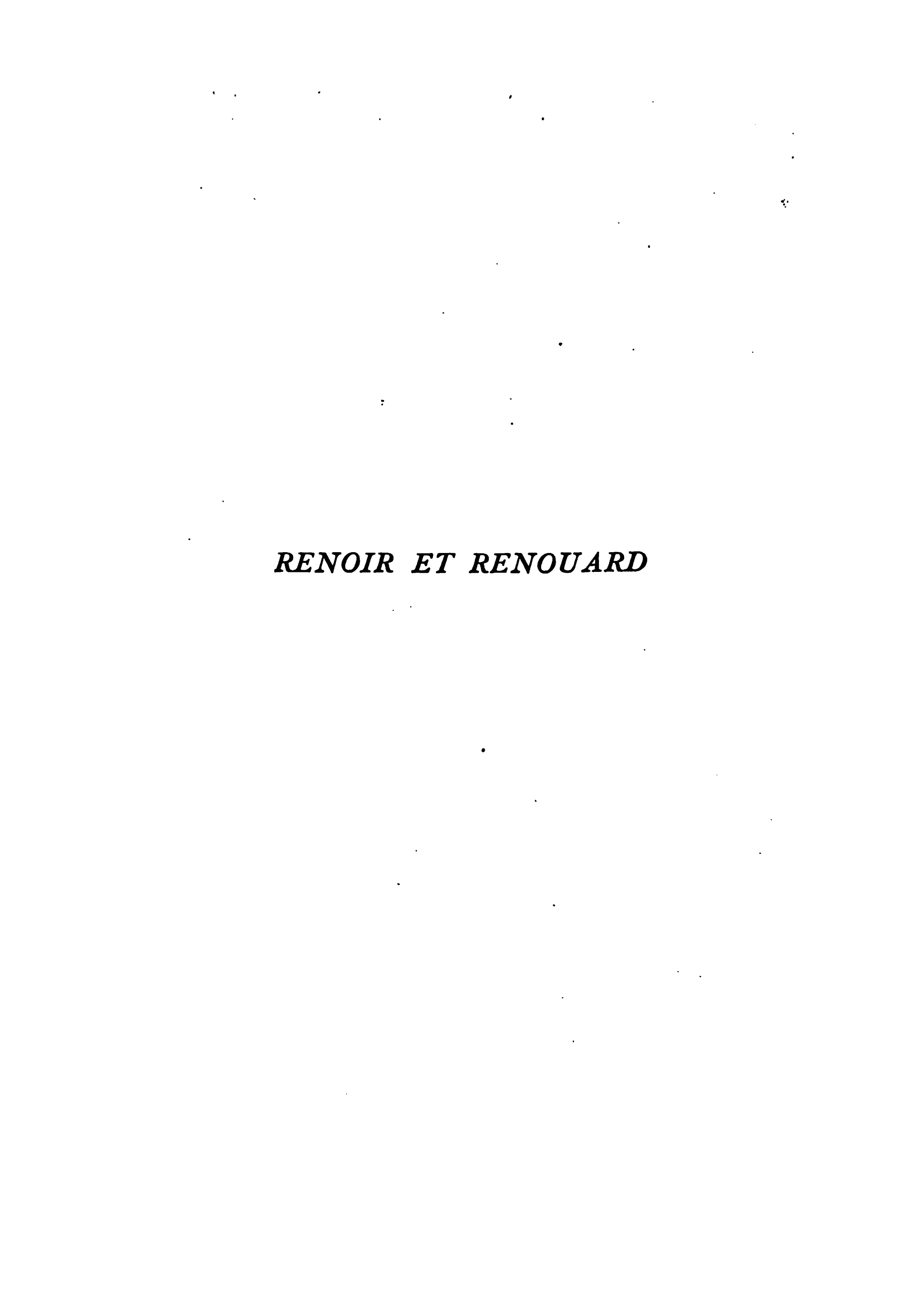
La sincérité de ses convictions, l'énergie de ses revendications, l'élévation de ses idées, la personnalité incisive de son style, vivifient les sujets les plus banals, et drapent parfois d'une superbe éloquence le plus insignifiant fait-divers. Ses articles détonnent étrangement à côté des insipides papotages qui forment

l'habituel menu de gargote du journalisme.

Aussi, les bons confrères — dont le *betit gommerce* est ébranlé — ne sont guère ravis de ce gênant voisinage. Pour la plupart, habitués à vernir les bottes d'un politicailleur, à vider les cuvettes d'un financier, à épiloguer sur les déliquescences d'un sport quelconque, à détailler les secrets d'alcôve d'une fille publique en vogue, à narrer les hilarantes péripéties d'un vaudeville, ou à mériter les largesses des fonds secrets, en collaborant aux malpropretés de la Police, ces messieurs esquissent un sourire plein de commisération dès qu'on prononce devant eux le nom de l'intrépide artiste. Ils déclarent qu'elle les ennuie, Séverine, avec ses jérémiades en faveur des miséreux; plaisamment, ils lui conseillent de s'installer, en compagnie d'un caniche, sur le pont des Arts, et la traitent de Don Quichotte en jupons.

Don Quichotte? peste! un type qui n'a pas dû user beaucoup l'asphalte du boulevard,

sous la présidence de Casimir — premier et dernicr du nom — Don Quichotte ? très *select* ce paladin-là, eh, eh, moi je le gobe. Dites donc, Sévérine, est-ce qu'il y a de la place sur Rossinante ? Laissez-moi monter en croupe, j'emprunterai le ventre de l'ami Dailly, et je tiendrai l'armet de Mandrin, rempli d'encre, où vous trempez votre plume. Si vous me permettez d'être de « mèche » avec vous — comme on dit dans le monde officiel — je demanderai pour vous la Légion d'honneur, histoire de le requinquer, notre pauvre ruban ; seulement, pas de mauvaise blague, un soir de détresse où vous n'aurez plus rien à distribuer aux meurt-de-faim, n'allez pas vendre le bibelot ; les « honnêtes gens » ne vous le pardonneraient pas, et je me brouillerais avec le Ministre.



RENOIR ET RENOUARD

RENOIR ET RENOUARD

On les confond fréquemment, à cause de la consonance du nom, quoique leur tempérament, leur talent, leur facture ne soient guère semblables...; et pourtant — je n'affirme rien — je soupçonne les deux artistes de se rencontrer parfois dans la même cathédrale, dans l'église où l'un officie pompeusement au maître-autel, où l'autre, dans une chapelle latérale, dit la basse messe pour les loqueteux, les petits, les humbles, tous les malchanceux dissimulant, derrière un pilier de pierre aussi

grise que leurs haillons, la honte de la souffrance et l'avilissement de la misère. Certainement ils s'estiment fort, les deux prêtres de l'art, et je serais bien surpris si leurs prières ne s'unissaient pas dans un culte commun.

Renoir est un maître, un de ceux dont s'honore l'école française; la clarté de sa vision, la souplesse de son pinceau, la grâce de son dessin, la lumière de sa coloration, la sincérité de son observation, l'ont porté à une place d'honneur qu'il n'a d'ailleurs pas escaladée sans luttes âpres et amères. S'il avait eu l'ingéniosité de naître à l'étranger, il y a belle lurette qu'il dormirait sous des poutrelles en staf, qu'il collectionnerait des obligations multicolores, qu'il portraiturerait des dames suaves ou des boursiers véreux, et qu'il posséderait suffisamment de médailles pour organiser, entre intimes, une partie de tonneau, dans le hall Renaissance de son hôtel.

Sa nationalité malencontreuse ne lui suffisant pas, le malheureux aggrava son cas en affi-

chant, dès ses débuts, une déplorable indépendance. Coude à coude avec Manet, Pissarro, Cals, Claude Monet, Lépine, Sisley, Sézanne et autres détraqués du même genre, il attaqua la vieille Bastille — si solide alors! — dont les ruines jonchent aujourd'hui le Salon des Champs-Elysées. A l'époque où florissait un prix de Rome de paysage exécuté — sans rire — entre quatre murs, où les figures étaient passées au jus de pipe, où l'on représentait un tas de braves gens très comme il faut déguisés en pompiers, en marquis Louis XV ou en ténors Moyen-Age, Renoir se lança à corps perdu dans le plein air et la modernité. Amant respectueux de la nature, il s'entêta à la copier telle qu'il la voyait, refusant de la déshonorer par des arrangements et des maquillages sacrilèges; bravement il rendit la vie contemporaine, la campagne au saut du lit, les fleurs en déshabillé, l'ivresse du soleil et des ciels infinis, brossant canotiers, bourgeois, grisettes, saltimbanques, étudiants, noceuses et rentiers,

fixant sur la toile le milieu dans lequel nous vivons, se grisant de la jouissance presque physique d'exécuter un beau morceau de peinture, d'une pâte solide et d'un modelé délicat.

Encore plus que la foule, les artistes ressentent de la haine pour l'indompté qui lâche le troupeau et marche à l'écart; aussi la docte cabale ne se gêna-t-elle pas et démontra-t-elle à l'insensé le danger de quitter les sentiers battus. Les excellents confrères inventèrent, en sa faveur, toutes les rosseries possibles. Malpropretés inutiles. Renoir continua à foncer droit devant lui, loyalement, logiquement, l'œil rivé sur un point unique, l'esprit dominé par la passion de l'art, l'absorbante et unique préoccupation de son existence, en somme.

Il y a trois ans, l'exposition de l'œuvre du peintre, chez Durand-Ruel, tourna à l'apothéose. M. Roujon, qui avait brillamment inauguré sa direction aux Beaux-Arts en accro-

chant, au Luxembourg, un Whistler, un Besnard et un Carrière, s'empressa de commander une toile à l'impressionniste, afin de consacrer officiellement l'éclatante valeur du dédaigné d'autrefois.

Maintenant qu'elle est enfin venue, la gloire administrative, Renoir est-il heureux? Mon Dieu, oui... et non. Le bonheur parfait n'existe pas sur terre; à présent, ce sont ses cheveux gris qui le chagrinent. Oh! il ne regrette pas les jours navrants de sa jeunesse, et sa robuste gaîté nargue la vieillesse à l'affût, mais... voilà : comme il n'emploie jamais de modèles de profession, il avait l'habitude d'accoster dans la rue, pour les emmener à son atelier, les ouvrières dont la fraîcheur et le type lui plaisaient. Ses allures rondes et un peu peuple, son cou tanné, son aspect de paveur, ses grosses mains, son dos rond, n'effrayaient pas, et l'affaire se concluait rapidement. Aujourd'hui — inexplicable anomalie! — la respectabilité de sa chevelure le rend suspect, et

ses anciennes clientes lui rient au nez en l'appelant : « Vieux polisson! »

On le prend pour un sénateur! C'est humiliant.

*
* *

Renouard (*) — l'autre Renouard — n'a pas à craindre de pareilles avanies, d'abord parce que « les années n'ont pas neigé sur sa tête » — comme écrirait un auteur lyrique — et ensuite parce que l'artiste ne fait pas poser ses modèles. Son œil est doué de la précision d'un cliché instantané, et son crayon possède les qualités du plus subtil, du plus inquisiteur, du plus intelligent, du plus psychologue, du plus impartial des reporters. Jules Huret lui-même, Jules Huret le maître du genre, envierait la prodigieuse vision de l'illustrateur qui se changerait, s'il le voulait, en juge d'instruction de premier ordre.

(*) Décoré depuis la publication de cet article dans le *Figaro*.

Dans une figure, Renouard choisit d'instinct le trait révélant la nature de l'être; il souligne le geste démasquant l'impression, il résume en quelques coups de crayon tout un état d'âme. Il se garde bien de prévenir le sujet — j'allais dire le patient — qui se composerait une attitude et singerait une émotion dans une grimace. Non, il le laisse passer, son modèle, sans lui parler, sans l'arrêter; il le regarde, le suit, l'observe, le happe, et crac, — ne bougeons plus — il a opéré en pleine sincérité, avant que le cabotin ait eu le temps de « faire sa tête ». Aussi les dessins de Renouard, toujours enlevés de verve et sur le vif, sont-ils empreints de l'éloquence, de la grandeur, et aussi de la tristesse qu'engendre la stricte observation de la vérité.

En effet, la jovialité n'est pas précisément la note de ce dessinateur qui rappelle certains humoristes anglais. De ses remarquables études sur la souffrance — soit en France, soit en Angleterre — sur les asiles de nuit, les

hôpitaux, les prisons, les usines, les bouges faubouriens, émane une pitié angoissée qui met un âcre plaisir à étaler au plein jour les ulcères et les abominations de notre ordre social. Même dans le monde franfrelucheux de l'Opéra, dans ce milieu pimpant et fêtard, si admirablement interprété par l'artiste, on retrouve une semblable morosité : pantalons rapiécés de choristes, bottines boueuses de figurants, dessous sales de marcheuses, contorsions martyrisantes de danseuses, maquillées de sourires provocants, tout cela mêlé aux tulles, aux satins, aux paillons, aux ors, aux clinquants, aux palais en carton, aux trônes en voliges, aux cuirasses en fer blanc, aux épées en zinc, aux orfèvreries et aux appas en toc, aux flamboiements de l'électricité, aux mensonges bêtes du théâtre. Vrai, c'est plus lamentable qu'excitant.

Jusqu'à vingt-quatre ans, Renouard, petit employé de commerce, ficela des paquets et livra des marchandises à des clientes variées,

en prononçant le sacramentel : *Et avec ça, madame?* Le hasard d'une flânerie dominicale au Louvre — pas aux magasins, au musée — aiguilla brusquement sa vocation. Si, un beau matin, les calicots parisiens se révélaient artistes comme le collaborateur du *Graphic* et de l'*Illustration*, quelles pages cruelles et amusantes ils pourraient buriner sur la féminité et la coquetterie vues à l'œil nu!

Allons, Renouard, un bon mouvement, divulguez-nous les secrets professionnels.

PAUL MARGUERITTE

8

PAUL MARGUERITTE

Un beau nom évoquant des chevauchées épiques, des chocs titanesques d'escadrons, des charges de héros fonçant vers d'invisibles canons, des galopades de fous écrasés sous la mitraille et piquant des deux vers la mort, le sabre au poing, la bride aux dents, sacrifiant leur vie pour rien, pour le plaisir, pour un mot : l'honneur, pour un chiffon : le drapeau ; un nom altier qui sonne clair comme un appel de trompettes et brille comme l'éclair d'une épée ; le nom du général qui tomba, dans les

plaines de Sedan, la figure et la poitrine trouées par les balles prussiennes ; un nom qu'on prononce avec un petit frisson au cœur, et le chapeau à la main.

Paul Margueritte est le fils du soldat martyr dont le sang a lavé la honte des capitulations.

Réservé, modeste, timide, silencieux, le tendre rêveur, de prime abord, contraste étrangement avec les traditions militaires de sa famille. Mais, si l'auteur de *La Tourmente* manque de bottes éperonnées, si sa voix mélodieuse et assourdie semble malhabile à lancer de tonitruants commandements sur un champ de bataille, il serait téméraire d'en déduire que la chaîne ancestrale est rompue, car on retrouve, dans l'enfant-écrivain, la loyauté, la crânerie, l'énergie, le courage du père-officier.

Il ne faudrait donc pas se fier à l'extérieur de ce mince jeune homme boutonné dans sa longue lévite noire, à la tête légèrement penchée de côté, aux gestes sobres, et dont l'œil, — sous le miroitement du pince-nez — paraît

considérer dans le vague un monde invisible et mystérieux. Oh! très correcte, toujours courtoise, presque froide, sa conversation ; aucun emballement, aucune boutade, aucun gros mot, aucune manifestation bruyante. Seulement... lisez ses œuvres, et vous serez frappé de la hautaine franchise, de la tranquille audace de ses idées. Sous la forme élégante et colorée d'un styliste de race, sur le ton de la meilleure compagnie, avec l'air de ne « pas y toucher », l'écrivain arrive à en faire avaler de raides au lecteur et à implanter des théories que certains littérateurs fougueux — se posant en casseurs de vitres et en tombeurs de préjugés — n'ont jamais osé aborder.

Sans parler de *Tous-Quatre*, un livre de début d'une superbe netteté psychologique, dont force vieux routiers de la plume auraient hésité à affronter le sujet, Margueritte s'est attaqué à des conventions sociales qui, jusqu'alors, avaient été scrupuleusement respectées au théâtre et dans le roman. *Amants* met en

scène la liaison d'une jeune fille du grand monde, riche et élevée chrétiennement, avec un homme marié ; *Jours d'épreuves* et *Ma grande* dévoilent l'égoïste tyrannie des affections familiales ; *La Force des choses* distribue à la maîtresse éphémère, à la petite modiste qui se livre par tendresse, un rôle adorable de dévouement, de délicatesse, d'abnégation et de désintéressement ; *Ame d'enfant*, fustige l'autorité paternelle et stigmatise les tortures imposées à l'enfance dans les boîtes à instruction, le martyre enduré pendant ces années qu'on est convenu d'appeler : « le plus beau temps de la vie ».

Nous voilà loin des clichés imbéciles dont nous sommes gavés depuis la naissance !

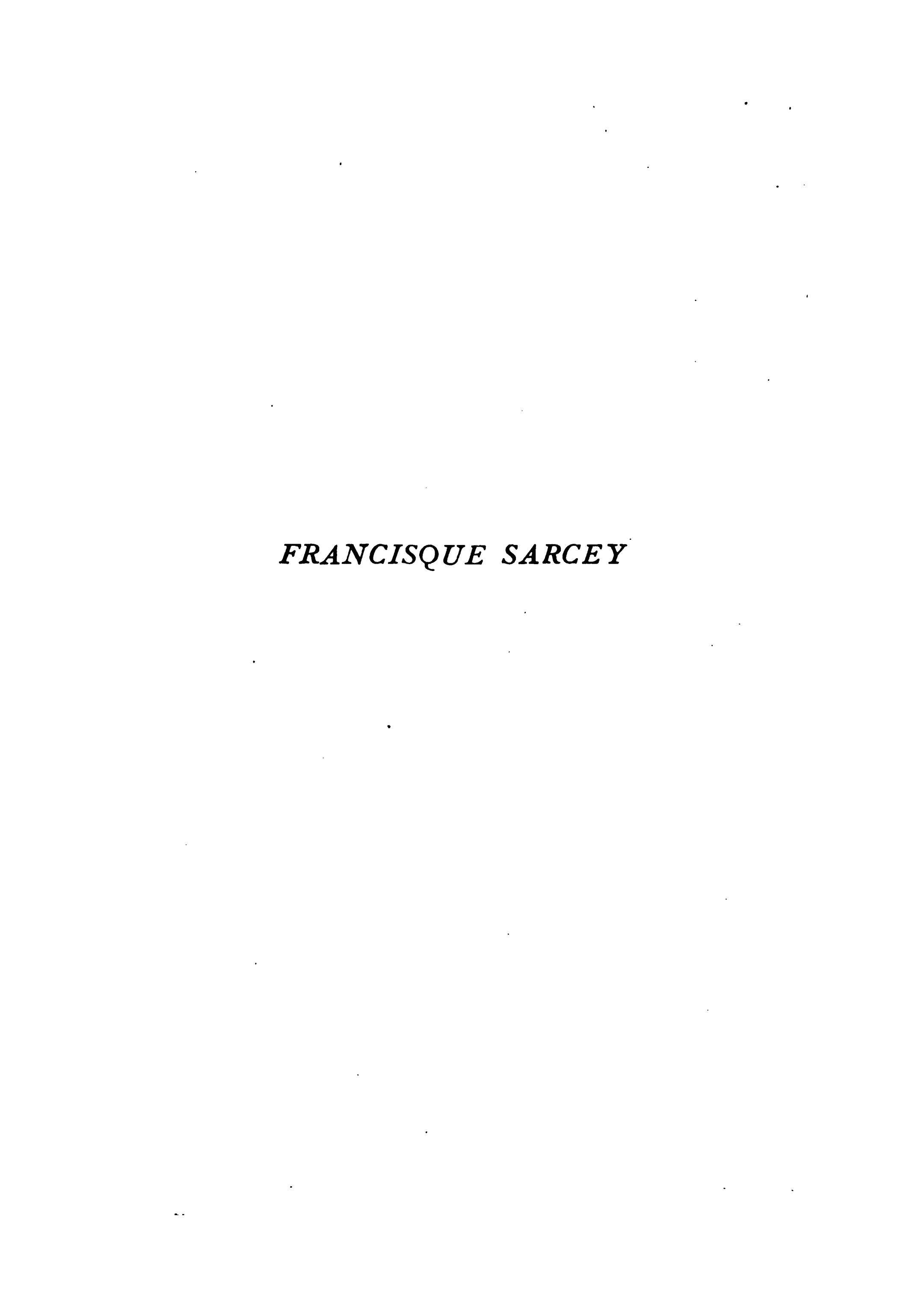
Ces vérités amères sont, il est vrai, présentées avec tant de talent, de grâce, de tact, de modération et de légèreté de main, que le public le plus réactionnaire accepte sans broncher ces doctrines carrément révolutionnaires et subversives. Mais s'il découvrait le pot aux roses !

Margueritte qui professe une respectueuse admiration à la fois pour Mallarmé et pour de Goncourt, ne s'est confiné dans aucune petite chapelle; sa libre esthétique va d'Alphonse Daudet à Tolstoï, de Dickens à Rosny. Ouvert, compréhensif, indulgent, suprêmement délicat et bon, il considère l'existence avec une philosophie mélancolique et pitoyable qui le rend réfractaire aux attaques empoisonnées si fort à la mode depuis quelques années chez les gens de lettres. C'est une âme d'élite incapable d'une vilenie, un honnête homme dont l'amitié honore.

Si je ne craignais de me fâcher avec cet ami de choix, je dirais que le maître écrivain est doublé d'un mime incomparable; les intimes et quelques privilégiés se rappellent avec quel génie de l'horreur il a autrefois interprété sa propre pantomime *Pierrot assassin de sa femme* — un chef-d'œuvre terrifiant comme de l'Hoffmann. — Mais Margueritte aimerait peu voir sa personnalité d'artiste polluée par la gros-

sière réclame du théâtre; il fuit la foule et le bruit. L'hiver, dans le Midi ou en Algérie, l'été à Samois, à côté de ses fidèles Elémir Bourges et Maurice Bouchor, il traverse rapidement Paris dont l'agitation trouble sa radieuse vision et son paisible labeur, et ne vit en somme que pour l'art et les siens.

Le jour où un décret, beaucoup trop tardif, le nommera chevalier de la Légion d'honneur, il sera capable de s'effarer et de renvoyer le municipal chargé de la missive officielle, en lui affirmant qu'il s'est trompé d'adresse.



FRANCISQUE SARCEY

FRANCISQUE SARCEY

Quelques esprits chagrins prétendent qu'on pourrait préciser, en quelques mots, la physionomie du sympathique critique : physiquement une outre pleine, moralement une outre vide.

Cette description sommaire ne me semble ni suffisamment respectueuse, ni rigoureusement exacte. En consultant le dictionnaire de l'Académie, je constate en effet qu'une outre n'est agrémentée ni de lunettes, ni de canne, ni de petites femmes ; or oncques ne vit Francisque

sans lunettes, sans canne et sans petites femmes. La définition précitée pèche donc par la base. De plus, si notre «éminent» confrère a quelques travers, il reste enguirlandé d'indéniables qualités dont il est juste de tenir compte. D'ailleurs, l'homme n'est pas parfait — comme l'a finement décrété Labiche ou Sancho-Pança, à moins que ce ne soit de Bornier — Que celui qui n'a pas péché lui jette donc la première pierre — a écrit Alexandre Dumas dans *Zaïre* ou... dans *Le Château de Tire-Larigot*...

Un des charmes de Sarcey, c'est la bonhomie, la fine bonhomie, la vraie bonhomie gauloise. En voilà un qui ne causerait de peine ni à une mouche, ni à une jolie fille!

Tenez, quelque temps avant la guerre, à l'Odéon — m'a-t-on raconté, — il avait éreinté une actrice dans un rôle que, par un fâcheux hasard, elle n'avait jamais rempli. Vous croyez qu'il s'est obstiné? — Par le moins du monde. De son propre mouvement — et grâce à une assignation en règle — le brave homme a reconnu

ses torts. Peut-être, ce soir-là, sommeillait-il dans sa stalle; et, je vous le demande, qui ne dort pas un tantinet au spectacle et au sermon? Les entr'actes sont là pour se couper les ongles, se ratisser le crâne avec son couteau, lutiner les demoiselles du Conservatoire, et causer avec l'ouvreuse qu'on appelle : Mon bébé!

D'ailleurs, « l'illustre » écrivain est le personnage le moins entêté de la création; il suffit qu'une pièce éreintée par lui ait le moindre succès, pour qu'il la porte aux nues un jour ou l'autre. Oh! il ne vous la fait pas à la barre de fer : tout rond, tout franc, le cœur sur la main, à la bonne franquette. Voyez plutôt : Pendant la Commune, dans un journal réactionnaire de Tours, il adresse des noms d'oiseau au général Ducrot; mais dès que le radicalisme reprend le dessus, il retrousse ses manches et, avec cette bonhomie chevaleresque dont je parlais plus haut, il écrabouille des religieuses sans défense et dévore chaque matin un prêtre à la croque-au-

sel. Cela du reste ne l'empêche pas, à l'heure où il a besoin de soins dévoués et sûrs, d'aller se faire opérer et soigner par ces « calotins » qu'il méprise et qu'il injurie. Ah, le brave homme !

En résumé, si un peuple a le gouvernement qu'il mérite — a dit Tertullien ou Gandillot — par déduction, le public est affligé de la critique qui lui est due. Après tout, que demande Sarcey ? Exprimer l'opinion de la foule. Donc ça fait l' compte ; vivent la joie et les pommes de terre — comme s'écrie le subtil styliste dans le langage bossuétique dont il garde le secret, l'égoïste.

Pour ce délicat, l'esthétique littéraire se résume en deux états d'âme et de corps : se tordre ou ne pas se tordre. *To be or not te be.* — Ne lui parlez pas de raseurs tels que Eschyle, Dante, Shakespeare, Gœthe, Pascal, Balzac, Tolstoï, Ibsen, et autres fumistes incapables de pondre un vaudeville un peu rigolard ; tout ça, c'est des croque-morts honoraires qui

affublent leurs personnages d'un tas de noms bizarres, quand il serait si simple de les appeler Balandard, des Poiretapés, Belle-en-Cuisse ou Topinard. Zut, à nous la folle vie et les petites femmes!

Inutile d'insister sur les avantages d'une doctrine expérimentale aussi suggestive et aussi facile à suivre — en secret même en voyage. — Comme conséquence, avant même de connaître les romans d'une haute cérébralité ayant pour titres : *Etienne Moret* et le *Piano de Jeanne,* on peut constater que Sarcey n'a pas perdu son temps à l'Ecole Normale.

En résumé, les attaques dont cet excellent homme est l'objet ne portent pas : le précurseur génial qui nous a fait connaître Molière et qui arrivera, un beau soir, à découvrir Victor Hugo, mérite la reconnaissance de l'humanité entière. En outre, je lui trouve une qualité colossale, primordiale pour un critique : il ne se trompe jamais. Vous connaissez ces vieux baromètres représentant un moine en carton

qui se couvre quand le temps se met à la pluie et qui laisse tomber son capuchon dès que le soleil pointe sur nous ses rayons. Eh bien — que le Maître me pardonne une comparaison cléricale qui blessera peut-être ses convictions voltairiennes — eh bien, « le prince de la critique » rend, au moral, le même service, et ses appréciations remplissent le rôle du couvre-chef de mon moinillon. A moins d'une détérioration du mécanisme, on est renseigné d'une manière irréfragable :

Quand Sarcey encense une œuvre, elle est détestable ; quand il la vilipende, elle est remplie de qualités.

Essayez, la recette est infaillible et basée sur vingt années d'expérience ; impossible de se tromper.



ADOLPHE WILLETTE

ADOLPHE WILLETTE

Encore un qui retarde, encore un qui ignore la manière — simple et lucrative — de s'amasser dix mille livres de rentes en élevant des lapins ou... en en posant.

Mon Dieu, mon Dieu, que ces aborigènes de Montmartre sont donc mal organisés pour la vie pratique ! Comme ils auraient besoin qu'on fondât, à leur intention, une chaire d'économie professionnelle où l'on leur apprendrait à « traiter l'art comme il le mérite »; avec projections électriques représentant les

plus somptueux ateliers de nos Maîtres — peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et musiciens — brevetés S. G. D. G. !

A vous, Monsieur Poincaré.

Pourtant, si Willette, ce doux et mélancolique décrocheur d'étoiles, a choisi Montmartre pour patrie d'adoption, encore ne se montre-t-il pas bien subversif. En jeune homme rangé, il est entré à l'école des Beaux-Arts, il a académiquement dessiné les figures servant au cours de Charles Blanc et a sollicité les conseils de Cabanel ; il professe une estime particulière pour M. Maurou, le lithographe le moins révolutionnaire du globe et l'auteur de l'ineffable affiche de la Société des Artistes Français ; il ne s'est cloîtré dans aucune petite chapelle et il expose respectueusement aux Champs-Elysées où l'année dernière, pour récompenser vraisemblablement sa patiente assiduité, on lui a octroyé une vague mention. — Attrape, Pierrot !

Non certes, Willette n'est pas un sectaire

farouche; mais voilà, il possède un talent de quarante-cinq mille diables, un talent gênant pour les voisins, et il se permet d'avoir un tempérament, une indépendance, une originalité qui détonnent dans les milieux bien pensants. En outre, un de ses dessins, un modeste petit dessin, un bout de croquis, accroché dans un coin perdu du Luxembourg, écrase, de sa supériorité, une quantité de toiles énormes et nauséabondes signées des noms les plus avantageusement connus sur la place de Paris et dans les cours étrangères. Et vous comprendrez que ce n'est pas agréable pour les noms avantageusement connus; mettez-vous un moment à leur place, si toutefois j'ose risquer cette métaphore hardie. Puis, l'audace licencieuse de son crayon... eh, eh! — La liberté cynique de ses compositions... ah, ah, ah! — Sa collaboration au *Courrier Français*... oh, oh, oh, oh! — Le deshabillé gaulois... Taisez-vous, si M'sieu Bérenger nous entendait, nous serions propres. Si-

lence, et remettons nos feuilles de vigne.

De sorte que l'artiste qui, avec Puvis de Chavannes, Besnard, Carrière et Chéret, représente en somme la décoration moderne, en est réduit à se tourner les pouces ou à enluminer des cabarets, tandis qu'un tas de barbouilleurs sans valeur déposent leurs prétentieuses malpropretés le long des murs officiels — gouvernementaux et municipaux — le tout à des prix exorbitants.

Oui, après l'épidémie dont nous avons tant souffert, après l'invasion des Heim, des Picot, des Court, des Signol, des Hesse, des Mazerolles et autres italianisants du même bocal, nous avons le bonheur inespéré de trouver un peintre vraiment français, un fils de Fragonard et de Lancret, un poète adorable ramenant la tradition en fleurs du dix-huitième siècle, une personnalité exceptionnelle offrant des témoignages indéniables d'une caractéristique maîtrise dans la décoration murale et les vitraux du *Clou*, de la *Palette d'Or* et du *Chat noir*,

manifestant son individualisme dans mille dessins dont la plupart sont de purs chefs-d'œuvre et dont la collection devrait être précieusement réunie dans un musée, et l'Etat le laisse de côté, le rare et cher artiste, il l'ignore, il n'exige rien de sa palette parfumée, il le couvre de son dédain ! Quelle pitié !

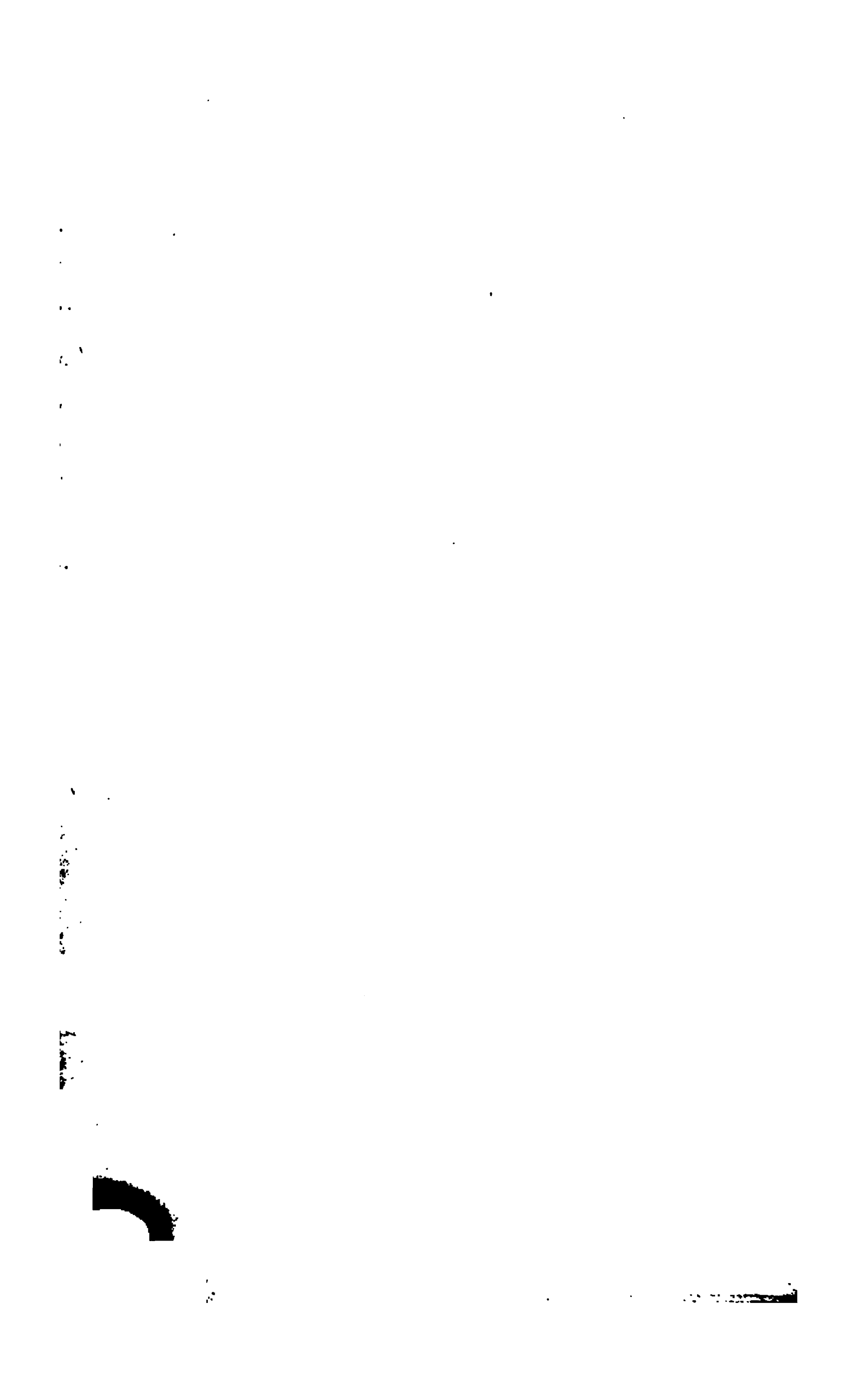
Ah ! rêveur, je ne m'étonne pas que ta chanson, toute imprégnée pourtant de grâce et de jeunesse, s'embrume parfois de désespérance ainsi qu'un crépuscule d'hiver; je ne m'étonne pas qu'une goutte de fiel soit mêlée au joyeux vin de France moussant dans ton verre; je ne m'étonne pas qu'on te sente hanté par les angoisses des vaincus ; je ne m'étonne pas que tu aies trouvé, une nuit de deuil, cette légende, grande comme la douleur, qu'un de tes loqueteux jette au Christ, en lui montrant le poing : *Descends donc de ta croix, eh ! feignant !* Tu as compris, tu as rendu la souffrance en souffrant, et ton talent plus tendre, plus apitoyé, d'une philosophie plus pla-

nante, moins ras-le-trottoir que celle de Forain, ton ancien compagnon d'armes, synthétise la mélancolie désenchantée des âmes fières. Sous l'habit noir, correct et râpé de ton Pierrot — un Pierrot chétif qui ne dîne pas tous les jours, mais dont l'élégance dissimule les navrances — on devine que le cœur est blessé, et qu'un peu de sang empourpre la peau.

Si j'étais magicien, pour le remercier des joies qu'il nous a causées, le divin amoureux de la lune, l'ami enfariné qu'eût chéri Baudelaire encore plus que Watteau, l'être fantasque et charmeur ressuscité, enfanté par toi, je changerais en ruban moiré les gouttelettes suintant de sa blessure, et ce ruban remplacerait la faveur violette que, ne pouvant faire mieux, Roger Marx lui noua autrefois à la boutonnière.

Qu'en dirait Pierrot?

MAURICE ROLLINAT



MAURICE ROLLINAT

Je vis Rollinat pour la première fois chez Alphonse Daudet. Quelques jours auparavant, un article d'Albert Wolff, paru dans le *Figaro*, avait brusquement transformé l'obscur et petit employé de mairie en « homme du jour ». Si on l'avait trop longtemps ignoré, par contre, on en parlait maintenant avec un emballement agaçant. Sans le connaître, il m'était antipathique, ce monsieur à succès.

Quelqu'un s'assit au piano et préluda.

Un habit de la Belle-Jardinière, une che-

mise ravinée, une cravate de travers, des cheveux touffus et rebelles, des yeux d'une profondeur attendrie, une figure franche et bonne, la bouche crispée par un rictus amer, le nez pincé de quelqu'un qui a souffert, l'aspect naïf d'un paysan endimanché, avec un je ne sais quoi d'inspiré dans le front qui était magnifique. — Qui est-ce? — Rollinat.

Ah! ce ne fut pas long! Mon parti pris imbécile chavira, emporté comme une paille par une avalanche. En cinq minutes, ce diable d'homme m'avait retourné, pris, accaparé, envoûté, et je trouvais les éloges d'Albert Wolff terriblement tièdes. Ah! dame, pas d'erreur, ceux qui n'ont pas écouté Rollinat chanter les *Yeux morts*, *la Cloche fêlée*, *la Mort des Amants*, *la Chanson de la perdrix grise*, ou *l'Ame des fougères*, ceux-là n'ont rien entendu de leur vie. Une existence manquée à recommencer.

Rollinat n'est ni musicien, ni poète, ni prosateur, ni remueur d'idées par métier,

comme tant d'autres; il incarne en lui l'entité: art, d'une impeccable façon. Et l'émotion extraordinaire, indéfinissable, quasi magnétique qu'il procure, vient justement de la passion ardente dont il est constamment consumé et à laquelle les auditeurs les moins bienveillants sont incapables de résister.

Sa musique présente d'ailleurs une homogénéité symptomatique avec sa poésie, regorgeante d'élan, de couleur, de sincérité, d'étrangeté, de profondeur, de passion, de tristesse et de terreur.

Rebelle aux emprisonnements d'école, Rollinat aime à la fois George Sand et Edgar Poë, Walter Scott et Daudet, Baudelaire et Pierre Dupont. Mais sa vraie maîtresse est la nature pour laquelle il réserve les tendresses de son âme de campagnard épris d'air, de lumière, de ciel et de verdure. Il sait lui parler et la comprendre; elle le console et panse son cœur blessé.

Les poétaillons qui peinent à aligner des

mots les uns à côté des autres, en oubliant de placer une pensée sous ce travail de prisonnier, n'ont pas su museler leur exaspération en face de ce simple dépensant fastueusement son imagination dans *les Brandes*, *les Névroses*, *l'Abîme* et *la Nature*. Ces constipés ont tellement jappé, que Rollinat, ahuri, s'est sauvé de Paris et s'est enfoui dans un trou de la Creuse..

Loin du papotage boulevardier dont la méchanceté lâche l'épouvante encore plus que les feux follets de son Berri, il vit seul là-bas, au milieu de cultivateurs, avec un piano, des livres, des chiens, des pipes, un fusil et des lignes. Les jours de fête, il tient l'orgue à l'église et déjeune avec le curé, un excellent et charmant homme qui l'adore.

De plus en plus, il se désintéresse de notre vie si niaisement agitée, et la prise d'une belle truite le passionne autrement qu'un changement de ministère.

Si le cabaretier ou quelque lettré de son

village lui apporte — par hasard — mon bout de croquis au moment où il sera en train d'amorcer un brochet :

— Chut, — dira-t-il sûrement — taisez-vous donc, je crois que ça mord !

ALEXANDRE CHARPENTIER

ALEXANDRE CHARPENTIER

Une figure de jours de barricade, — comme l'a finement silhouetté Ajalbert. — Un mâle, maigre, musclé, leste, solide, d'attaque et capable de se faire casser la g..... tête pour ses convictions, mais aussi prêt à détériorer celle des autres quand on l'embête. Par exemple, après la bataille, ramassera les blessés auxquels il distribuera le fond de sa gourde. La rondeur d'un ouvrier, la peau tannée d'un loup-de-mer, un parler brusque où la pensée a l'air de chasser les mots à coups de pied, le clignement

d'œil narquois d'un gavroche, un sourire en tire-bouchon, et un amusant foncement de tête en avant lorsqu'il exécute, d'un mot, un spécialiste quelconque en idéal.

Extérieur négligé : feutre caboché, pantalon de haute fantaisie, maillot de laine, veston sans mode, le tout ne sortant pas de chez les fournisseurs attitrés de M. le Prince de Sagan.

Charpentier ne pouvant arriver à solder son terme, s'était résigné, il y a quelques années, à s'enrôler dans les proprios. Sur un vieux bachot, il avait installé sa femme, ses enfants, son ménage, et, suivant les caprices de sa fantaisie, il visitait Mantes, jetait l'ancre à Vernon, villégiaturait à Corbeil, ou hivernait au Pont-Royal. Une voie d'eau mit fin à cette existence imprévue et fastueuse de yachtman.

Descendant direct d'une des plus vieilles branches du prolétariat français, petit-fils et fils d'artisans, l'auteur de *Gommorhe* est venu, au monde en plein faubourg Saint-Marceau.

Décidé à ne pas rester à la charge de parents fort pauvres, il quitte, à quinze ans, la maison paternelle, et, sans un sou, sans un appui, sans un ami, sans un métier, se jette en pleine bataille de la vie.

— Ceux qui ont connu les couchers problématiques, les repas de hasard, les nuits hétéroclites, les hivers en espadrilles, les étés en pardessus ouatés, la fascination des flots d'encre de la Seine pendant les nuits neigeuses, ceux-là traduiront, *aperto libro*, le sens exact de ces mots, encore parés d'un vieux panache romantique : « La bataille de la vie. » — Passons.

Entraîné d'instinct vers l'art, le gamin fréquente le Louvre, les bibliothèques, les cours. Il voit, s'émeut, s'interroge, s'oriente et entre à l'Ecole des Beaux-Arts, dans un atelier de graveur en médaille, atelier choisi parce qu'on y est exempt du paiement de la masse et de la bienvenue. Les âneries pédantes débitées dans le lazaret de la rue Bonaparte s'émoussent

10

sur cette carapace résistante. Du fumier académique où croupissent toutes les formules en putréfaction et d'où s'exhalent les pestilences qui empoisonnent tant de jeunes gens, la personnalité de Charpentier se dégage. Rapidement, en Parisien qui la connaît dans les coins, il comprend que l'automatique imitation des Grecs et des Romains, le sempiternel remâchonnement du passé, le fanatisme sectaire pour des religions mortes amènent à l'impuissance et au gâtisme. Poussé à la révolte par la saine logique de sa race, il se passionne pour les manifestations artistiques de notre terroir, préfère la cathédrale de Chartres au Temple de Jupiter Stator, reste sourd aux aguicheries de la Renaissance italienne et livre toutes ses tendresses au Gothique et au Louis XV, les plus belles, les plus nobles filles de l'Art français.

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite,

a dit Scribe. Charpentier prouve, d'une irréfu-

table façon, de quelle vérité brille l'aphorisme du subtil poète cher à M. Sarcey: bientôt il aggrave son cas en jugeant, au nom de l'unité de l'Art, qu'un émail de Pierre Rémond, une buire de Benvenuto, une pendule de Gouthière, un candélabre de Meissonier valent toutes les figures sculptées du monde ; que le premier des Arts est celui qui s'applique rationnellement, étroitement à la vie et qu'il semble puéril de modeler une statue ne coopérant pas à un ensemble décoratif, uniquement dans le but de reproduire une Vénus ou un Apollon.

L'artiste affirme victorieusement ses théories par une suite d'œuvres admirables qui placent leur auteur hors pair. Qui ne se rappelle l'extraordinaire bas-relief des *Boulangers?* — un mur sculpté, comme l'a appelé Rodin. — Et la *Mère allaitant son enfant?* Et *Gommorrhe?* Et la *Femme à la baignoire ?* Et les cinq cents médaillons? Et les superbes étains, si caressants, si souples, si larges, si adorables? Et

les brocs, les serrures, les brosses, les corbeilles à pain, les bougeoirs, les programmes gaufrés du Théâtre-Libre, les mille objets d'intimité magnifiés par le talent de cet imaginatif touche-à-tout, les merveilles de goût, de style, de délicatesse, d'ingéniosité, créées par ce maître à la fois délicat et puissant ?

Et dire que si Charpentier avait suivi les conseils de M. Paul Dubois — l'illustre directeur de l'Ecole des Beaux-Arts — peut-être, aujourd'hui, aiderait-il les maçons ou vendrait-il des billets à la porte des théâtres !

« Quand on est aussi pauvre et aussi mal mis que vous — lui jeta un beau matin à la figure le célèbre Académicien — on reste à sa place, on ne cherche pas à devenir artiste » (*sic*).

Mais voilà, malgré ces tendres et fraternelles remontrances, il s'est *ostiné*, l'entêté, il n'est pas « resté à sa place », et il se permet maintenant d'être une des gloires de la statuaire contemporaine. Du reste, s'il avait lâché l'ébau-

choir, Charpentier, qui est excellent musicien, serait peut-être actuellement un compositeur de premier ordre, et c'est M. Ambroise Thomas qui, à son tour, n'aurait pas été ravi de compter un homme aussi « mal mis » parmi ses confrères.

Charpentier, mon ami, pondez force navets, si vous le voulez, mais, en grâce, prenez un couturier *chic;* l'Institut a l'œil sur vous.

JEAN RICHEPIN

JEAN RICHEPIN

Une des victimes de la magistrature que l'Afrique Centrale nous envie, car on doit posséder une dose colossale de naïveté dans ces contrées dépourvues de tramways et d'émissions panamiques.

Comme pas mal d'écrivains d'une certaine valeur — tels que Baudelaire, les de Goncourt, Flaubert, Bonnetain, Descaves et d'autres que j'oublie — Richepin a été traîné sur le banc de l'*infamie*, à côté d'escarpes et d'escrocs.

Afin d'éviter une fâcheuse confusion, je tiens

— en passant — à prévenir les étrangers désireux de visiter nos tribunaux et de se tenir au courant de nos mœurs, qu'il existe un moyen excellent de distinguer un homme de lettres d'un aigrefin : la plupart du temps, les premiers ont la boutonnière vierge de décoration, et les seconds sont officiers, commandeurs ou grand-croix de la Légion d'honneur.

Au dix-huitième siècle on comblait de faveurs « les beaux esprits » ; actuellement on préfère leur octroyer des casiers judiciaires. C'est plus économique.

Je reprends. Accusé, non sans fondements, d'avoir publié la *Chanson des Gueux* — un livre superbe de fougue et de crânerie, — le poète alla pourrir sur la paille humide des cachots.

Il aurait composé pour un café-concert une inepte obscénité qu'il se serait vu gratifié des palmes académiques, au jour de l'an. L'événement eût été désagréable, mais plus hygiénique, car l'air raréfié de la prison devait étioler ce

robuste garçon à la poitrine et aux bras de discobole, aux cheveux crêpus, aux yeux de braise, au teint cuivré, qui ressemble à un Indien égaré dans un complet européen.

Et cependant je ne sais si, à cause de son imprévu, cette villégiature forcée — *intra muros* — n'a pas amusé Richepin. Du sang bohémien, du sang tzigane coule dans les veines de ce « Touranien » qui se promena longtemps avec un bracelet d'or au bras, qui préfère la robe de chambre écarlate à l'habit noir, qui joua, à la Porte-Saint-Martin, le principal rôle dans son drame de *Nana-Sahib*, et dont les sautes brusques déroutent l'observateur le plus perspicace.

Pas facile, en effet, d'immatriculer cet irrégulier qui n'a retenu de chaise à l'année dans aucune église ; son talent à facettes multicolores brille et s'éteint sans qu'on sache pourquoi ni comment. Naturaliste dans *la Glu*, romantique dans *Monsieur Scapin*, romanesque dans *Miarka*, il culbute lourdement

dans le vieux mélo en compagnie du *Chien de garde*. Après avoir trouvé des accents admirables quand il écrit les *Blasphèmes* et *la Mer*, il commet un roman sensiblard comme les *Braves gens* où, dans le ronronnement d'une intrigue éculée, surgit — à propos de bottes — une pantomime qui vous étreint et vous passionne, une pantomime de rêve, folle, terrifiante, extraordinaire, angoissante, enthousiasmante. Est-ce donc le même homme qui, en 1873, passe en correctionnelle pour avoir lancé ce vaillant cri de pitié et de révolte appelé *la Chanson des Gueux*, et qui, en 1888, offre *Le Flibustier* à l'admiration des demoiselles bien sages ?

On pourrait affirmer qu'il existe un, deux, trois, quatre Richepin, que dis-je ? une compagnie de Richepin, Richepin and C°. — Je serais médiocrement étonné d'apprendre que l'auteur des *Morts bizarres*, socialiste hier, soit allé aujourd'hui s'enterrer à la Grande Chartreuse ; qu'il ait été faire sauter, à

coups de dynamite, la monarchie chinoise ou qu'il se soit placé à la tête d'une bande de partisans dans le but de reconquérir le saint sépulcre ; qu'il ait accepté une chaire de littérature dans un lycée de jeunes filles ou qu'il ait produit un chef-d'œuvre. Demain, sera-t-il Dieu, table ou cuvette? Oublions *Vers la joie*, et demandons à sœur Anne si elle ne voit rien venir.

Mais ces à-coups n'ont jamais pour mobiles de bas calculs d'intérêt personnel ; car Richepin reste aussi sincère dans ses accalmies que dans ses tempêtes, dans ses reculades que dans ses emballements.

En résumé, un consciencieux, un probe, un fier, un véritable littérateur doublé d'un brave homme.

AUGUSTE LEPÈRE

AUGUSTE LEPÈRE

Parisien?... Plus que nature — Artiste?... Tout le temps.

Parisien vif, alerte, débrouillard, compréhensif, souple, nerveux, personnel, inventif et suprêmement intelligent, mais n'incarnant nullement le type répugnant auquel rêvent les lectrices hystériques de Paul Bourget. Artiste tel qu'on devait en rencontrer au Moyen-Age, rêvassant autour de Notre-Dame, le pourpoint râpé et le maillot rapiécé, les pieds dans la boue et l'âme dans les étoiles.

Oh! rien de commun avec le produit incestueux de Cabanel et de M. Prud'homme, le monsieur qui *fait* dans l'art, comme on *fait* dans les draps ou le porc salé, qui possède pignon sur rue, dîne en habit tous les soirs, dirige des tableaux vivants chez les banquiers, et trafique de ses œuvres « au plus juste prix » et suivant « le goût du jour ».

Son œil brillant de malice, son sourire de gamin, sa franche poignée de main, son sang peuple coulant rouge sous la peau, ses enthousiasmes intransigeants, son parler net, son horreur des mensonges, sa haine des habiletés mondaines, détonneraient ferme dans les quartiers somptueux. D'ailleurs d'où sort-il cet être-là? Quels sont ses titres, ses grades, ses parchemins?

Elève de son père — sculpteur de talent — Lepère n'a pas connu le régime cellulaire de l'Ecole des Beaux-Arts. Comme Courbet, Millet, Degas, Manet, Raffaëlli, Claude Monet, Baffier, Chéret, Grasset, Bartholomé, Brac-

quemond, Desboutin, Puvis de Chavannes et pas mal d'autres personnalités dont nous nous enorgueillissons, il a échappé à l'abêtissant régime de la rue Bonaparte, et, d'instinct, il a repoussé l'influence de l'Italie, cette terre néfaste qui, sous Louis XII, a empoisonné nos soldats de maladies fâcheuses, et a lâché sur notre patrie ses architectes — *phylloxera devastatrix* — dont nous ne sommes pas encore guéris, cet abominable pays qui nous a dévoyés, dévirilisés, annihilés, assassinés en nous inculquant cauteleusement des théories en opposition radicale avec notre tempérament et la logique de notre race. Au physique comme au moral, Lepère rappelle ces incomparables artisans du quinzième siècle, à la fois gais et rêveurs, praticiens et poètes, dont les mains adroites, guidées par de hardis cerveaux, ont enfanté tant de chefs-d'œuvre!

Graveur sur bois et aqua-fortiste de premier ordre, il ne s'est pas enterré dans une spécialité. Se rappelle-t-on ses récentes et auda-

cieuses tentatives de gravures en couleurs, si verveuses, si larges, si amusantes dans leur simplification chromatique, si curieuses par leur indépendance à côté des estampes japonaises, dont l'auteur a su adroitement s'éloigner? Délaissant parfois le burin pour la brosse, il s'est attaqué à la peinture, et ses paysages, traités d'une pâte solide et lumineuse, le placent parmi les plus sincères évocateurs de la nature. Attiré, depuis quelque temps, par la décoration, il a demandé au cuir des impressions nouvelles ; avec un couteau, un fer chaud, un pinceau, un outil quelconque improvisé au hasard du caprice, il a enluminé et paré cette belle matière souple et mate dont il a fastueusement décoré des panneaux d'appartement et des reliures.

Aujourd'hui, le rêve de Lepère se résumerait à composer un livre de toutes pièces. Avec la presse à bras installée dans le soussol de sa maisonnette perdue au fin fond de Vaugirard, il l'imprimerait lui-même, en em-

ployant des encres spéciales, des caractères fondus exprès, un papier choisi; il l'illustrerait de vignettes et de bois gravés au canif, plein de dédain pour les finasseries roublardes et mesquines du métier, très emballé par le procédé d'une âpre simplicité qu'employa Holbein, assez fort, assez sûr de lui pour oser cette terrible synthèse du dessin à laquelle les cacatoës de l'Institut préfèrent le maquillage et le blaireautage, parce qu'on se casse les reins fréquemment en tentant pareil saut périlleux. Puis, l'enfant parachevé, il le revêtirait d'un vêtement élégant et magnifique.

Hélas! un rêve qui ne se réalisera jamais, car je ne vois guère un seul des millionnaires dont le génie embrase notre horizon social, abandonner l'amélioration de la race chevaline, le noble jeu du polo, la conduite des mails et la conversation avec les horizontales, pour commander une œuvre unique, vraiment exceptionnelle, à un artiste de valeur. En fait de livres, ces messieurs ne ressentent

de sympathie que pour les carnets de chèques, et le billet de banque est la seule gravure à laquelle ils comprennent quelque chose.

Et dire que, dans un moment de vivacité regrettable, on a guillotiné Louis XVI afin d'organiser l'âge d'or! O mes aïeux, quelle gaffe!

CAMILLE PISSARRO

CAMILLE PISSARRO

Notre « doux pays » aime auréoler ses grands hommes de pommes cuites, avant de les sculpter en marbre ou de les couler en bronze. Il n'a pas rompu cette suggestive tradition avec Pissarro dont les toiles ont mérité l'insigne honneur de dilater autant de rates que celles de Manet, de Degas et de Puvis de Chavannes.

Il faut bien rire un brin, la vie est si courte!

D'ailleurs, quand on admire, avec des frissons d'enthousiasme les bonnes femmes en savon de M. Bouguereau et les bonshommes

en charbon de M. Bonnat, il paraît logique de se tordre devant un beau morceau de peinture. Les cinq cents représentations du *Maître de Forges* devaient entraîner comme corollaire le four des *Corbeaux*, et on avait, autrefois, trop applaudi *La Fille du Régiment* pour ne pas siffler à gilet déboutonné *Les Troyens*.

On est ou on n'est pas le peuple le plus spirituel de la terre.

Dans l'histoire de l'art, Pissarro restera un des précurseurs du paysage moderne, un des chefs de l'impressionnisme, un maître peut-être incomplet, hésitant, se fourvoyant parfois dans de puériles recherches de procédés, mais un maître consciencieux, probe, novateur et hautement personnel, un convaincu qui n'a jamais commis une lâcheté dans le but de plaire au chaland ou d'attirer la vogue sur sa marchandise. Son atelier modeste, pauvre même, perdu dans un fond de banlieue, ne s'est pas métamorphosé en boutique à la mode

où des messieurs du dernier gratin vont flirter avec des dames suaves en débitant quelques stupidités sur la peinture.

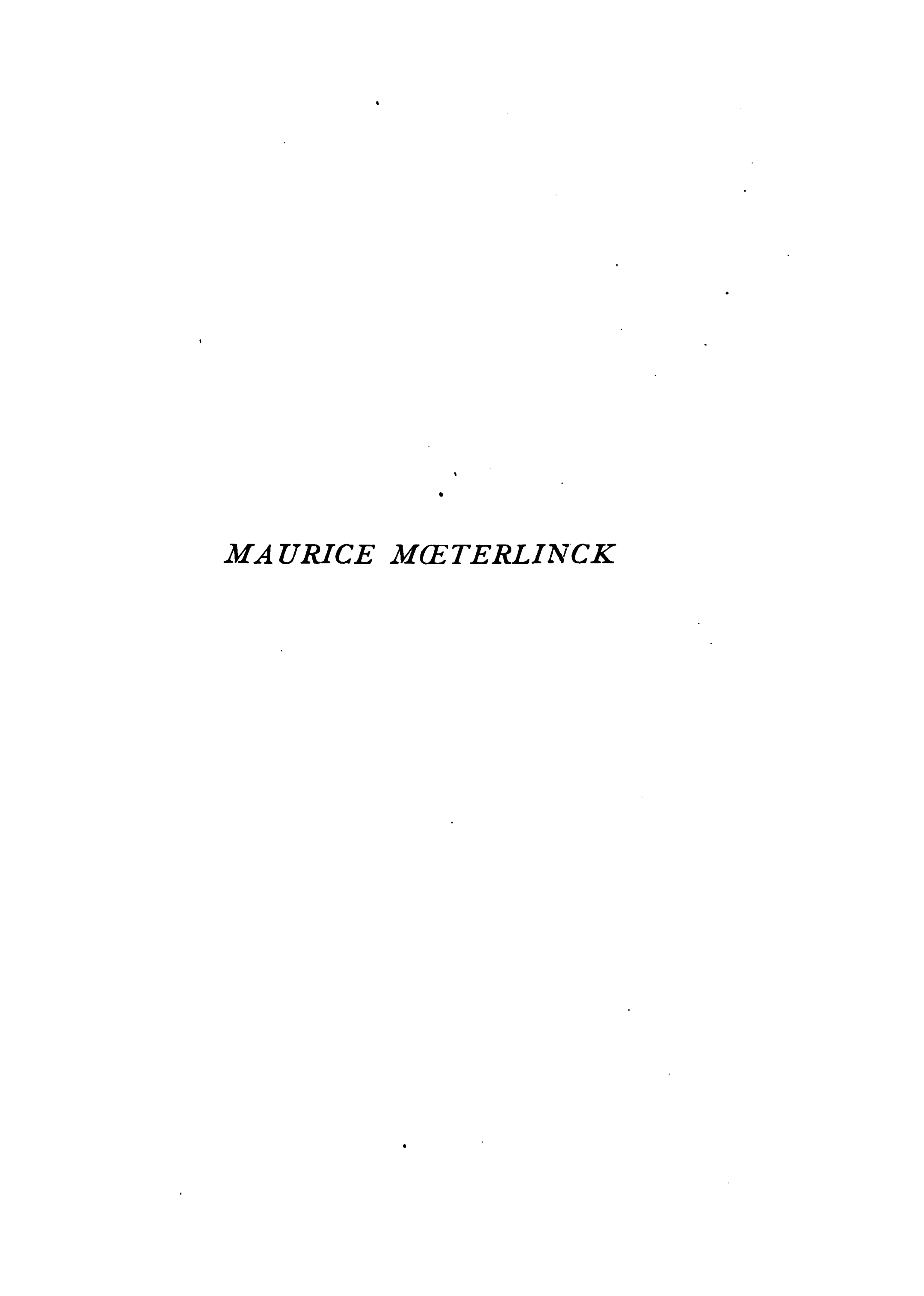
Nous lui devons des œuvres définitives; plus que toutes autres, elles ont élucidé et formulé la théorie générale des impressionnistes, de ces artistes longtemps méconnus qui ont eu — comme l'a excellemment écrit Gustave Geffroy. — la vraie sincerité, celle d'hommes de ce temps, regardant les choses avec le souci de les bien voir et d'en jouir, cherchant à s'en emparer pour leur joie, et non pour satisfaire un programme, ne voulant rien d'étranger, de combiné entre ces choses et leur désir de vérité, leur amour de nature. Ils se sont donc servis de ce que savait leur temps; ils n'ont pas essayé de faire naïf, mais de faire vrai.

Pissarro est avant tout élève de la nature, ainsi que Sisley, Claude Monet, Cézanne et Van Goh. S'il a étudié les « flambés » de Turner et les rêveries des Japonais, il a su résister à

un entraînement ensorceleur, il a pu se dégager d'une influence tyrannique dont le charme présentait le suprême danger; il a tenu à éviter les conceptions historiques à la Claude Lorrain du peintre anglais et l'exécution un peu sèche, un peu hiératique des aquarellistes de l'Extrême-Orient. On retrouve en lui le paysan qui aime la terre avec une sorte de sensualité brutale et puissante, le rustre qui adore son champ, d'instinct, sans ratiociner, sans chercher à parer sa passion de phrases sonores ou de métaphores romanesques.

Très apprécié des délicats, le vieil artiste vit loin des clabauderies et des vaines querelles d'écoles; il fuit le galvaudage des expositions annuelles, évite les interviews, ne cultive pas le mot spirituel, ne se pose pas en victime et, — sûr de son talent, sûr de la justice immanente qui remet, tôt ou tard, chaque être à sa place, sûr de la cimaise qu'il occupera au Louvre — il sourit dans sa soyeuse et longue barbe grise du mal que se donnent, pour ob-

tenir de leur vivant un peu de gloire, tant de pitres enrubannés dont la postérité dispersera le nom, comme le vent d'automne balaie la feuille sèche et décolorée.



MAURICE MŒTERLINCK

MAURICE MŒTERLINCK

L'occupation, fort empoignante d'ailleurs, de considérer notre nombril, d'en admirer avec orgueil les délicieux méandres, les harmonieux contours, les chaudes colorations, les majestueux méplats, présente un inconvénient : elle nous empêche de regarder autour de nous et de nous préoccuper tant soit peu de ce qui se passe au-delà de la frontière. Aussi, quand Mirbeau, avec sa déplorable manie de dénicher un tas de gens de valeur qu'on ne connaît pas, claironna, dans *Le Figaro,* la venue de

Mœterlinck au monde intellectuel, un sourire d'une ironie ineffable et condescendante voltigea-t-il sur les lèvres — comme une abeille sur les roses, soupirerait le doux Theuriet.

Le Boulevard, ce fameux Boulevard qui se compose de filles plus ou moins soumises, de souteneurs superchic, de journalistes au rabais, de calicots en congé, de commissionnaires en marchandises, de boursiers, d'escrocs, d'idiots, d'étrangers, de gobeurs et d'une forte dose de provinciaux — agiter avant de s'en servir — le Boulevard protesta.

Qui ça Mœterlinck? — Un Belge? — Oh ! là, là! — Et ta sœur? — S'il était Russe au moins, ce Flamand ! — A-t-il écrit un vaudeville en collaboration avec Toché, Gandillot, Ferrier, Bisson, Blondeau ou Monréal, avec une de ces gloires nationales qui font regarder la colonne (Morris) d'un œil fier et serin? — Il nous embête, ce raseur-là. — Enlevez-le. — Oh c'te tête! — Renvoyez-le à Sarcey, asseyez-vous dessus.

Et Mon Oncle s'est assis dessus, magistralement.

Or Mœterlinck, quoique Belge, est un admirable artiste. Par exemple, très brumeux, très du Nord, très en dedans, très dans le rêve. Pareilles aux figures si caractéristiques de Carrière, les évocations de son cerveau semblent glisser au milieu du mystère ; ses personnages vivent d'une vie imprécise, s'expriment en *lamentos* assourdis, n'épanchent leur douleur qu'en chuchotements plaintifs, ébauchent des gestes larges mais lassés qui se dissolvent en vapeur, pensent plus qu'ils ne parlent, livrent seulement un lambeau du secret muré au fond de leur cœur, possèdent plus d'âme que de corps, fuient les attouchements brutaux du soleil, recherchent les caresses glacées de la lune, et préfèrent aux girandoles joyeuses des soirs de fête les cierges des catafalques. Ses héros, plus effacés, plus fanés que des tapisseries anciennes, nimbés d'une indéfinissable tristesse, évoluent derrière une gaze légère

atténuant les brutalités du réel. Un inconnu, implacable et terrifiant, plane constamment sur ce qu'on ne voit pas, dans ce qu'on n'entend pas, et ses drames exigent des spectateurs une part de collaboration, une entente tacite, permettant à l'auteur de voiler d'ombre une partie de ses œuvres.

On sent en Mœterlinck beaucoup de lectures, trop peut-être. Evidemment, à pleines lèvres, il s'est abreuvé de Shakespeare et d'Edgar Poë; toutefois, de cette ivresse s'est dégagée une personnalité curieuse, très subtile, très exquise, une personnalité plus affinée que puissante, mais d'une valeur littéraire de premier ordre.

Au milieu de la cohue des efflanqués et des ratés qui jouent la parade du symbolisme, à côté des snobs qui déjeunent d'un lis et dînent d'un cygne, le père de *La Princesse Maleine* apparaît comme un écrivain d'essence supérieure. Si son mysticisme militant bat en brèche avec fureur le naturalisme — quitte

à s'écorcher la peau — du moins sa rêverie septentrionale, d'une humaine et planante envolée, nous délivre-t-elle des cigales, des félibres, des oliviers, des farandoles, des brandades et autres scies méridionales dont M. Paul Arène nous assassine depuis trop longtemps — oh combien! oh combien!

L'*Intruse*, les *Aveugles*, *Péléas et Mélisande*, *Intérieur*, ont été joués à Asnières, au Théâtre d'Art, aux Bouffes et à l'Œuvre, à la grande joie des délicats dont les oreilles ni la cervelle ne sont guère habituées à pareille fête. Inutile d'ajouter que ces œuvres d'art n'ont pas tenu l'affiche autant que *Madame Sans-Gêne*.

Mœterlinck s'inquiète médiocrement du reste des suffrages du public. Très absorbé par la métaphysique qui finira par le conquérir entièrement, il vit fort retiré à Gand l'hiver, à Oostacker l'été, étudiant Plotin, Carlisle, Emerson, Fischte, Ruys-Brœck l'Admirable, correspondant avec des amis de choix, tels que

Mauclair, Marcel Schwob, Verlaine, Mallarmé, Van Lerberghe, le remarquable auteur des *Flaireurs*, et se livrant avec passion à tous les sports imaginables.

Car — la vérité avant tout — ce mystique émacié, ce sombre évocateur de cauchemars, cet exilé, torturé de la nostalgie de l'Au-delà, cet amant de la mort, cette fluide silhouette de vitrail, culotte des pipes énormes, absorbe une quantité innombrable de bocks, canote et pédale comme Recordman lui-même. Hélas! la réalité trouve toujours le moyen de se faufiler par la fenêtre, quand on l'a chassée par la porte, et de ressaisir sa proie; la bête gratte toujours à l'huis verrouillé.

C'est égal, le jour où Mœterlinck proposera un match à Terront ou à Hermann, dans un vélodrome quelconque, j'irai voir ça pour la première et la dernière fois de mon existence, et ce jour-là, néophyte repentant, je proclamerai peut-être le charme esthétique et la haute intellectualité de la bicyclette. Tout arrive!

HENRI

DE TOULOUSE-LAUTREC

HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC

Ohé, ohé! — En voilà un qui ne s'embête pas. Ah! il les secoue ferme les grelots de la folie. — Ohé, ohé! — Connu du Tout-Paris qui rigole, habitué assidu du Moulin-Rouge, du Casino, des Folies-Bergère, des brasseries montmartroises, des beuglants dans l'train, des cafés excentriques, des bouis-bouis pimentés, il est le Juif-Errant de la noce, le galérien de la fête. Et avec ça — de front — très intellectuel, fin lettré, artiste raffiné,

homme du meilleur monde, portant un des plus vieux noms de la noblesse toulousaine.

Pour mener une existence aussi effroyablement folichonne, je me demande parfois si Toulouse-Lautrec n'est pas la victime de quelque vœu ancestral. Un de ses aïeux qui a été aux Croisades n'aurait-il pas imposé à son descendant l'abominable supplice du plaisir à perpétuité, afin de racheter, dans le Purgatoire, une faute grave commise en Palestine? On avait l'imagination si perversement cruelle au Moyen-Age, qu'il faut s'attendre à tout de ces sombres tortionnaires.

Ce qui me porterait à accepter volontiers cette hypothèse, c'est l'impression de tristesse morne émanant des œuvres — œuvres admirables d'ailleurs — du jeune artiste. Les milieux qu'il fréquente, les personnages qu'il coudoie sont rendus, par lui, avec une extraordinaire âpreté, une féroce rancune, une haineuse rage, une sourde soif de vengeance. Ah! il ne les voit pas d'un œil bienveillant ses confrères en

godaille! Son crayon, qui brûle et qui mord, rend des arrêts implacables, comme ceux d'un justicier inflexible.

Ces souteneurs aux crânes de poisson, aux bajoues flasques, aux groins rasés, aux lèvres baveuses ; ces mondains hébétés dont la chétivité chlorotique se dissimule mal sous l'habit noir ; ces calicots en bordée dont les moustaches trop cirés coupent en deux les faces gélatineuses, et dont les pantalons collants accusent les genoux cagneux et les mollets zébrés de varices ; ces filles aux tétines boursouflées, aux gueules sabrées de carmin, aux tignasses badigeonnées d'ocre, aux regards pourris; ces rouleuses phtisiques dont les panaches évoquent, en avance de quelques jours, la pompe macabre des corbillards ; ces vendeuses d'amour, goules sorties de l'égout, qui feraient lever le cœur à un Aïssaoua, oui, toute la bande est stigmatisée, d'une façon superbe et définitive, dans des croquis, des pastels, des lithographies, des toiles, d'où s'éva-

pore un relent de crime, de vice, de bêtise et de basse matérialité.

Toulouse-Lautrec, qui s'impose comme un des plus volontaires et des plus personnels talents de l'époque, est un satirique formidable, mais sa verve corrosive s'éloigne radicalement de la bonhomie railleuse des petits maîtres hollandais, et ne procède ni de Daumier, ni de Gavarni. Il ne déforme pas la nature, il la caricaturise à peine; cauteleusement il la guette, patiemment il l'attend, et il lui saute à la gorge au moment précis où, dans un éclair de défaillance, elle se montre grotesque. La Vénus de Milo ou la Diane de Jean Goujon y auraient passé, bon gré mal gré, et je frémis à la pensée de la posture dans laquelle les pauvres femmes eussent été pincées. Quand il a agrippé sa proie, il se délecte, raffine, ne fait grâce d'aucune tare, souligne les défectuosités, s'attarde aux déchéances, caresse les imperfections, met en lumière les ridicules, se pourlèche des abjections.

Mais de quelle façon il procède à sa vengeresse besogne! Il dessine et modèle avec l'impeccabilité d'un Degas et, en quelques coups de brosse, formule la caractéristique, la synthèse d'un être.

En résumé, si l'Espagne s'empanache de Goya, nous, nous pouvons nous montrer fiers de Toulouse-Lautrec; et encore ce dernier possède-t-il un avantage appréciable sur le graveur fameux de la *Tauromachie*. L'auteur de l'affiche du Moulin-Rouge — un lumineux et original chef-d'œuvre du genre — confectionne des cocktail avec un doigté, un moelleux, un tour de main, un sens de la perfection que lui envierait le plus célèbre barman des Etats-Unis.

Une fois de plus, la France tient donc la corde, — *Sursum corda!* s'écrierait M. Brunetière.


ARSÈNE ALEXANDRE

ARSÈNE ALEXANDRE

Un mouton à cinq pattes : un critique qui s'y connaît, qui a étudié à fond la question dont il s'occupe, qui ne confond ni une eau-forte avec une lithographie, ni un croquis de maître avec un dessin de Machard, qui juge avec autant de compétence un morceau architectural, un tableau, une page littéraire, une statue, une estampe, une œuvre décorative.

Entré dans la carrière en pleine bataille, alors que la lutte présentait le caractère d'im-

placabilité d'une guerre de religion, il a conservé des habitudes de condottière, il s'emballe, voit rouge et frappe parfois des frères d'armes, d'audacieux révoltés dont la colère lui fait oublier les services rendus autrefois à la cause commune. Sa plume reste aiguë comme un stylet : qui s'y frotte, s'y pique.

A l'encontre de Fourcaud — le révolutionnaire devenu conservateur qui veut que tout le monde soit content dans la maison, quand il a bien bu et bien mangé, et qui ne dissimule pas son naïf étonnement en voyant le train continuer sa marche lorsqu'il est descendu de wagon — Arsène Alexandre croit qu'à une évolution succède une autre évolution, et que l'humanité, éternellement en mal d'enfant, ne se repose jamais. Il a ferraillé pour le naturalisme et l'impressionnisme bêtement méconnus, mais il se refuse à accepter que Courbet ou même Manet aient, pour toujours, barré la route aux générations futures. Il se passionne pour toute manifestation nou-

velle, et le salon des Indépendants qui a rendu à la peinture les mêmes services que le Théâtre-Libre à la littérature, n'a pas compté, à ses débuts, de plus chaud défenseur.

Se dégageant de l'influence de sympathies personnelles parfois excessives, fréquemment dangereuses, il a tenu à devenir le champion non d'une école, mais du talent. Aussi, malgré la divergence de leur tempérament, malgré l'opposition flagrante de leur idéal, a-t-il éloquemment et virilement manifesté en l'honneur de la belle floraison d'artistes modernes tels que Denis, Anquetin, Toulouse-Lautrec, Gausson, Ibels, Guillou, Vallotton, Bonnard, Ranson, Maufra, Vuillard, Luce, et tant d'autres que les critiques officiels et chamarrés ignorent même de nom.

Que MM. Yriarte et Havard — entre autres — n'accaparent pas l'allusion pour eux seuls. Ils sont légions les messieurs brevetés par le gouvernement pour discerner les talents en fleur, qui n'y voient goutte, s'ankylosent, se cram-

ponnent à la Renaissance italienne, ne comprennent rien au mouvement contemporain ou — ce qui est peut-être plus drôle — s'hypnotisent devant les mièvreries bourgeoisement émasculées de Galland et s'intitulent de fougueux anarchistes parce qu'ils acceptent les aimables toiles de Gervex.

La souple compréhension d'Arsène Alexandre se résume dans deux ouvrages où il a étudié, d'un côté, la maîtrise géniale de Daumier et, de l'autre, où il a subtilement détaillé les qualités de l'incomparable charmeur qu'est Willette.

Admirer hier et rendre justice à aujourd'hui, n'est-ce pas là le rôle unique et vraiment noble du critique?

ANDRÉ ANTOINE

ANDRÉ ANTOINE

Ne connaissant David que de réputation, il m'est impossible de savoir si, physiquement, le directeur du Théâtre-Libre ressemble au roi juif; mais, moralement, il me rappelle le jeune imberbe — doué d'un colossal toupet — qui régla son affaire, en cinq sec, à Goliath, l'homme-canon de ces temps reculés.

Se souvient-on du premier coup de fronde lancé par le pygmée, en 1887, dans une salle de spectacle large comme le vestibule des Nouveautés, un trou crasseux et humide, —

enfoui dans les flancs de Montmartre — qui évoquait le souvenir d'une baraque foraine?

Les rares excentriques et les quelques journalistes blasés qui s'aventurèrent dans ce taudis comptaient s'en payer une « bien bonne ». La pierre, c'était *Jacques Damour* — le drame d'Hennique que Porel accapara aussitôt. — Elle fut dirigée avec tant de force et d'adresse, qu'elle frappa en plein front le géant Tout-Paris. Malgré l'effarement des uns et la fureur des autres, le succès prit de telles proportions que David victorieux s'installait, l'année suivante, au théâtre Montparnasse, sur une vraie scène et devant de réelles cravates blanches. Depuis, repassant les ponts, il a planté aux Menus-Plaisirs sa tente sur laquelle on aurait pu écrire : *Quo non ascendam?*

Fort inattendu, ce foudroyant triomphe, car la Ville-Lumière — une ingénue passablement défraîchie — ne se laisse pas facilement séduire.

Antoine, il est vrai, n'ayant pas été trituré

dans le moule à gaufres d'un lycée, jouissait d'une entière indépendance cérébrale ; il ne se sentait empêtré dans aucune routine, et il avait adroitement évité l'influence dévirilisante du Conservatoire, en se privant de son enseignement néfaste.

Comment, toutefois, l'ancien élève de l'école communale, obligé de gagner son pain à treize ans, l'ex-troupier qui, avant d'entrer au régiment, avait misérablement besogné chez un petit agent d'affaires, chez Didot et chez Hachette, le chétif employé de la Compagnie du Gaz qui, perdu dans Paris, ne comptait ni relations ni soutiens, ni influences, comment ce pauvre diable parvint-il à mettre, un beau soir, son nom en vedette sur l'affiche du succès?

Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple, la recette est infaillible, et je suis heureux de la divulguer à mes concitoyens : il suffit de se montrer exceptionnellement intelligent, d'être doué d'un flair artistique hors ligne, de posséder les

qualités d'un comédien de premier ordre, de pousser le goût et la science de la mise en scène jusqu'à la perfection idéale, d'ouvrir largement la porte aux talents inconnus qui pullulent dès qu'on daigne lire leurs œuvres, et ne pas s'hypnotiser sur des noms rancis.

Par la tâche accomplie, il est d'ailleurs facile de juger l'ouvrier.

Les œuvres d'étrangers tels que Tolstoï, Ibsen, Hauptmann, Strindberg, Bjornson qui, sans Antoine, sommeilleraient en France dans le plus complet oubli, ont été révélées au public. En sept ans, tout ce qui porte un nom dans notre littérature contemporaine a été acclamé sur la scène du Théâtre-Libre, toute notre brillante phalange a fait là ses premières armes : Hennique, Rosny, Alexis, Céard, Margueritte, Ajalbert, Descaves, Bonnetain, Lavedan, Guiches, Le Corbeiller, Mullem, Lecomte, Couturier, de Curel, Pierre Wolff, Ancey, Courteline, Jean Jullien, Fèvre, Méténier, Vidal, et je ne parle pas des anciens

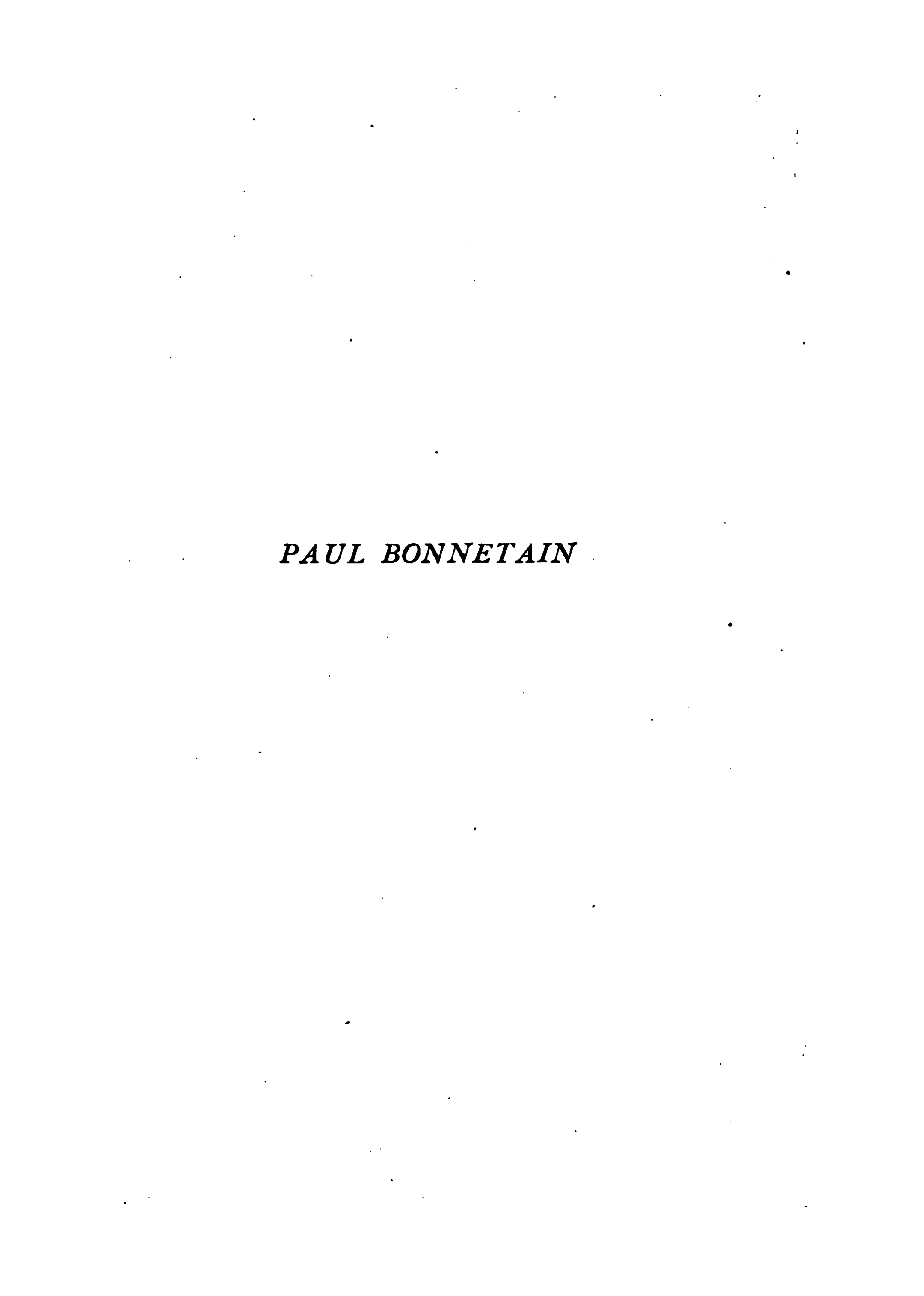
déjà glorieux, de Goncourt, Zola, Villiers de l'Isle-Adam, Banville et Aubanel.

Les directeurs dont la plupart s'étaient fort égayés des efforts de ce « toqué » et avaient spirituellement nié son influence — influence tyrannique et prépondérante pourtant — ont fini par lui subtiliser acteurs et auteurs. C'est d'un haut comique : tous y ont passé ou y passeront, depuis la Comédie-Française jusqu'aux Bouffes-du-Nord.

Souvent hommes varient.

Antoine, qui était, à la fois, lecteur, impresario, secrétaire, metteur en scène, administrateur, régisseur et acteur, menait l'existence d'un forçat... qui travaillerait énormément. En outre, il fut fréquemment vilipendé, de droite et de gauche. Impassible, comme un beau lac, il s'est longtemps consolé des petites malpropretés humaines en louchant sur le ruban violet qui s'épanouit à sa boutonnière depuis 1887 — en attendant mieux.

Mais, brusquement, le combattant a jeté son fusil, et s'est rendu à l'ennemi qui l'a accueilli les bras ouverts. Découragement, lassitude ou attirance de l'existence joyeuse menée par l'acteur à la mode?... Hum, qui sait? Peut-être sa fuite n'est-elle qu'une ruse de guerre, comme celle d'Horace? Peut-être reverrons-nous un jour Antoine et le Théâtre-Libre, en pleine apothéose, aux Français ou à l'Odéon? En tout cas ses amis n'oublieront jamais ni l'œuvre entreprise, ni les services rendus à la littérature par le petit employé du Gaz, et, malgré tout, comptent encore sur lui!



PAUL BONNETAIN

PAUL BONNETAIN

Lorsque je rencontre Bonnetain touchant barre à Paris pour quelque mois — ou quelques heures — entre deux escales, impossible de m'ôter de l'esprit qu'il est déguisé. Avec son tube luisant comme la portière d'un coupé, sa jaquette irréprochable sortant de chez le bon faiseur, son col droit, ses escarpins vernis et ses gants clairs, il a l'air de se rendre à un bal costumé. Le vrai Bonnetain est coiffé d'un casque en toile et chaussé de lourdes bottes

fauves; à la ceinture qui serre sa vareuse, pend la gaine d'un revolver, et un remington lui sert de stick. Quant à l'autre, au mondain, au boulevardier..., il y a maldonne, connais pas. Sans se l'avouer, l'invétéré nomade aime peu notre grande ville, qui pourtant le choye et le gâte — l'ingrat — dès qu'il daigne nous favoriser de sa présence.

Mais, sous des allures décidées, se cache un timide, préférant affronter une tribu d'anthropophages plutôt qu'entrer dans un salon où coquètent et caquètent une vingtaine de dames décolletées; et puis, en véritable oiseau de tempête, la monotonie de notre existence si banale — malgré l'inutile agitation de chaque jour — l'énerve et l'ennuie. Pour se sentir heureux, il a besoin de braver le danger, de se lancer dans quelque périlleuse aventure, de se créer d'inextricables difficultés. Fantasque, nerveux, primesautier et sensitif, ses tendances, et même ses affections, subissent des sautes brusques, des bouleversements dont il serait

inutile de chercher les causes rationnelles. Pourquoi, par exemple, Bonnetain, dont la bégueulerie n'est pas le péché mignon et dont le mâle talent ne présente aucun symptôme de mysticité, a-t-il signé, le malencontreux manifeste contre Zola ? Impossible de répondre. Un cyclone avait passé; voilà tout.

A peine le nid tant désiré est-il terminé et douillettement paré, que notre Juif-Errant trouve la vie lamentablement grise; il s'étire, boucle sa valise et saute dans le premier train en partance pour n'importe où. Il s'offre une petite ballade dans le centre de l'Afrique, comme nous irions à Saint-Cloud, et il connaît mieux le fleuve Jaune[1] que l'Oise ou la Seine.

Ne nous plaignons pas trop de cette monomanie de mouvement; qui sait si elle n'apporte pas à la facture de l'auteur de l'*Extrême-Orient* un caractéristique coloris, une saveur excitante, une ambiance absolument originale? L'originalité!... peste, une qualité qui ne

court pas les livres, en l'an de grâce 1895.

Son ouvrage de début, *Le Tour du Monde d'un Troupier*, marque la première étape, de Bonnetain, quand il parcourait les Antilles et la Guyane, sous la capote du *marsouin*. Passé sergent, il refuse l'épaulette afin de se consacrer librement à son vice : la littérature. Seulement, à peine de retour à Paris, l'asphalte lui brûle les pieds et il repart.

En qualité de correspondant du *Figaro*, le voilà au Tonkin où il accompagne les colonnes françaises et où il tiraille à côté des anciens camarades ; il parcourt la Chine et l'Indo-Chine, puis revient prendre l'apéritif à Tortoni : — Voyez terrasse. Boum ! — Le garçon n'a pas le temps de lui rendre sa monnaie, pschit, il fait voile pour Tien-Tsin, taille une bavette avec le vice-roi Lé-Hung-Tchang, regagne la capitale, s'installe *définitivement*, déménage, se terre à la campagne, vend ses malles, plante des choux avec recueillement, élève des poules et des lapins avec passion, se voit presque

menacé du Mérite Agricole, quand, brusquement repris par la nostalgie des voyages, il accepte une mission du gouvernement qui l'envoie au fin fond du Soudan, où il emmène en croupe sa jeune femme et son amour de fillette.

Des gens bien informés m'affirment qu'il est de retour; je crois même lui avoir serré la main, hier, sur le boulevard, mais des malins prétendent qu'il pêche la sardine à Lorient; d'autres, avec un clignement d'œil mystérieux, chuchotent qu'il s'est fait élire empereur du Maroc. Hum!... il en est fort capable, ce diable de d'Artagnan moderne, car on retrouve du Fernand Cortez dans cette énergique et jolie tête, dans ce regard noir qui reste terriblement dur quand le rire, plutôt persifleur que bienveillant pourtant, n'en adoucit pas l'éclat.

En tout cas, si l'on regrette la présence réelle de Bonnetain, de ce généreux, de ce dévoué, toujours prêt à défendre ceux qu'il

aime, la plume ou l'épée à la main, de cet emballé qui pousse le culte de l'amitié jusqu'à se passionner pour la musique et la peinture, — auxquelles il est à peu près fermé — dès qu'il s'agit de musiciens et de peintres amis, on s'en console en lisant les pages exquises rapportées de là-bas, pages imprégnées d'un exotisme troublant, d'un parfum grisant, d'un charme étrange, d'un talent viril, qui placent l'écrivain à part, dans l'état-major des lettres. Personne n'a su pénétrer autant que lui dans l'âme même des pays lointains sur lesquels se sont fixées et son observation de naturaliste et sa vision de poète. Dans ce genre, l'*Opium* et surtout *Passagère* vivront comme deux œuvres d'une tonalité exceptionnellement charmeresse. Ces chants d'amour lancés à plein cœur sous des cieux radieux, près de flots miroitants, au milieu d'une nature dont l'artiste évoque magnifiquement le fastueux décor, font passer un frisson de volupté à fleur de peau du lecteur.

Ah, quel charmeur que ce maître écrivain!

Les femmes devraient élever un temple au féministe passionné qui les a si subtilement comprises et si tendrement dépeintes. Qu'elles s'abstiennent toutefois d'orner l'autel du lierre symbolique; la plante qui « meurt où elle s'attache » représenterait mal l'humeur vagabonde de l'infatigable explorateur dont la devise restera jusqu'à la fin : *Tout passe, tout lasse, tout casse.*

ODILON REDON

ODILON REDON

Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts.

Il marche dans la vie, solitaire, digne, silencieux et grave. Certains, en le voyant passer, s'effacent afin de ne pas troubler sa rêverie, et disent : Voici celui qui revient de l'Enfer! Mais la foule ne tourne même pas la tête pour regarder l'évocateur de mystère, car la foule l'ignore, et son nom, méprisé par la renommée avinée des carrefours parisiens, n'est pas illuminé des fulgurances apothéotiques irradiant autour de Paulus et de Georges Fey-

deau. D'ailleurs lui et elle ne parlent pas la même langue : comment arriveraient-ils à se comprendre ?

Toujours et partout, la foule se délecte à la farce abjecte, au vaudeville niais, à l'obscénité ordurière, à la sentimentalerie gâteuse, au chauvinisme idiot, à tout ce qui abaisse, à tout ce qui déprime, à tout ce qui avilit, à tout ce qui corrompt, à tout ce qui dégrade, à tout ce qui déshonore. Elle se vautre dans l'imbécillité avec des gloussements voluptueux, et l'ancestral tourlourou en gants blancs trop longs du café-concert lui procure des joies aussi pures que les calembredaines de MM. Vibert, Frappa and C°, les flons-flons de *Miss Helyett*, l'architecture de l'Olympia et le groupe en terre cuite de Paul et Virginie abrités sous un parapluie, dont nous avons été dotés, il y a quelques années, par notre amie l'Italie. Logiquement, mathématiquement, Odilon Redon doit donc garder son aristocratique et hautain anonymat, car, pas un instant, je ne vois son

œuvre, imprégnée de grandeur terrifiante et de symbolisme troublant, discuter le succès à *Déjà passé* ou à *Seuls enfin!* dans les vitrines des industriels.

Si le public reste indifférent, les artistes (?) se montrent agressifs. Exaspérés de voir un homme faire de l'art uniquement pour le bonheur de produire, indemne de toute préoccupation pécuniaire, esclave de son propre idéal, ils polluent cette figure sereine du plus abominable outrage. « Odilon Redon — déclarent-ils négligemment — n'a aucune conviction, et son étrangeté ne formule, au fond, qu'un bas cabotinage. »

Ces plaisantins se trompent sciemment.

On ne risque pas toute une carrière, on ne renonce pas, volontairement, à sa part de fortune et de gloire pour la douteuse satisfaction de se mentir à soi-même et de poser devant une galerie qui vous couvre de huées. L'audacieux poète qui a essayé de matérialiser l'irréel, de corporiser le rêve, de formuler l'impos-

sible, de fixer l'éphémère, de lutter contre le vertige de l'inconnu, celui-là est peut-être un halluciné, mais c'est à coup sûr un convaincu et un sincère.

A ses côtés, emporté par son imagination tourmentée et maladive, on voyage dans un monde enténébré d'épouvante. Ces yeux sans orbites roulant éperdus dans l'infini, ces faces privées de crâne, figées dans une extase fantômatique, ces têtes chevelurées de flammes tournoyant dans l'éther, ces bouches sans lèvres crispées d'horreur, ces hippogriffes macabres se ruant vers quelque formidable cataclysme, ces théories de larves visqueuses, mutilées, grotesques et effroyables, ces monstres insexuels rampant dans la nuit, ces nornes indécises et phosphorescentes grimaçant de muettes supplications, ces effarantes évocations de l'enfer, cet infernal grouillement de cauchemar, ces apparitions fantastiquement cruelles, ces dessins conçus dans une sorte de prurit de folie, captivent et passion-

nent, en vous enveloppant d'une lourde et impérative terreur.

Dans ces créations d'illuminé — échos d'un Au-delà menaçant — Odilon Redon ne se départit jamais d'un style de maître. Ses lithographies, colorées et chaudes comme des Gustave Moreau, possèdent des noirs veloutés et caressants d'une admirable facture; les silhouettes effacées de ses évocations affectent des lignes délicatement harmonieuses, et certains profils de ses androgynes rappellent l'énigmatique inspiration d'un Masaccio et d'un Botticelli.

L'artiste — qui n'a jamais obtenu la moindre récompense, le plus léger encouragement — vit très retiré dans un modeste appartement du faubourg Saint-Germain. Sa voix est douce, son regard sensible et son front conserve la jeunesse des bons, sous les cheveux déjà grisonnants. Son âme, trop haute pour garder rancune des amertumes subies, oublie les viles attaques et les lâches méchancetés, et se ré-

chauffe à la compréhension enthousiaste de quelques esprits d'élite, tels que Mallarmé et Huysmans, qui respectent et aiment son talent.

Hé! là-bas, les repus, les arrivés, les chamarrés, les bateleurs, les roublards et les fumistes; ohé, les souteneurs du boulevard de l'Olympe, arrêtez un moment la parade, descendez de vos tréteaux, ôtez vos casquettes à trois ponts et saluez Odilon Redon qui passe.

IBSEN ET TOLSTOÏ

IBSEN ET TOLSTOÏ

— Qui êtes-vous ?

— Henrik Ibsen.

— Votre patrie?

— L'Humanité.

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai égalé Eschyle et Shakespeare ; j'ai bravé l'agressivité des foules qui m'ont ridiculisé, bafoué, injurié et sali, j'ai dédaigné les attaques des sots et la colère des cuistres patentés qui partout, sur cette terre, soufflettent l'originalité et le génie ; rendant le bien

pour le mal et confiant dans la justice immanente des choses, j'ai allumé un foyer qui éclairera et réjouira pour toujours les hommes ; les fils de ma pensée se nomment : *L'Ennemi du peuple*, *Rosmersholm*, *Les Revenants*, *Maison de poupée*, *Solness le constructeur*, *La...*

— Et vous, comment vous appelez-vous?

— Léon Tolstoï.

— Où êtes-vous né?

— Là-bas, dans le Nord... peu importe : je suis citoyen du monde.

— Vos titres?

— Comme Jésus, j'ai aimé les humbles, les faibles, les opprimés, les simples, les déshérités et les vaincus de la vie ; j'ai manifesté ma pitié pour le martyre ténébreux imposé à mes semblables par la Société et la Loi ; j'ai haï l'iniquité, haï le mensonge, haï l'esclavage, haï l'oppression, haï la violence, haï la force brutale, haï le fatras cabotin et sanglant de la guerre, haï les héros qui ont pactisé avec la

mort et le désespoir; dans mes œuvres, résonne un long cri de justice et de revendication cérébrale. J'ai écrit *La Guerre et La Paix*, *La Puissance des Ténèbres*, *La Sonate à Kreutzer*, *Les...*

— C'est bien. Ouvrez le ban!

Au nom de la France, de la vraie France qu'illustrèrent Villon, Rabelais, Pascal, Diderot, Balzac et Hugo, au nom des lettres, au nom de la souveraineté suprême de l'Art, nous vous prions de porter la Légion d'honneur qu'ont jetée au ruisseau une bande d'immondes gredins, entremetteurs, rastaquouères, laquais, proxénètes, maîtres-chanteurs, traîtres, ruffians, banquiers, journalistes, boursiers et politiciens, dont le cynisme tient le haut du pavé; puisse votre planante et pure gloire lui rendre son éclat, à ce cher bout de ruban que tant de braves gens ont payé de leur talent ou de leur sang. Henrik Ibsen et Léon Tolstoï nous vous remercions.

— Fermez le ban!

Sont nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Henrik Ibsen et Léon Tolstoï, hommes de lettres.

L'INCONNU

L'INCONNU

A SÉVERINE,
au meilleur, au plus sûr de mes amis,
en souvenir de celle qui n'est plus.

J'avais frappé trois fois sans obtenir de réponse. Impatienté, je m'en allais en maugréant contre le concierge qui ne savait jamais si ses locataires étaient chez eux, lorsque la porte tourna enfin sur ses gonds. Le sculpteur vint m'ouvrir; ne pouvant me donner sa main, empâtée de terre, il me tendit le poignet que je serrai amicalement.

— Je ne vous dérange pas, lui dis-je, vous n'avez pas séance?

— Du tout; à cette heure-ci, je n'y vois plus assez clair pour travailler avec le modèle. Entrez, ravi de vous voir.

— Voilà dix minutes que je tambourine. Vous ne m'avez pas entendu, vous dormiez donc?

— Non... Je rêvais.

Barcas prononça ces derniers mots d'une voix grave qui m'étonna chez ce grand garçon ordinairement si gai.

Nous traversâmes le capharnaüm sombre servant à la fois d'antichambre et de soute à charbon, et nous entrâmes dans l'atelier. Pas *high-life*, pas Avenue de Villiers du tout, l'atelier. Il avait l'aspect d'un hangar.

Sur les murs, badigeonnés à la colle, quelques sommaires croquis au fusain, des indications de mouvements, des adresses de modèles et de praticiens, un masque japonais, un morceau de faïence persane, deux affiches de

Chéret éclaboussant de soleil le ton cendreux de la peinture. Entassés sur des planches de sapin, des plâtres poussiéreux, cassés, estropiés, minables, honteux de se trouver tellement serrés qu'ils perdaient le prestige d'attitudes séculairement nobles et admirées. Un Antinoüs, coiffé d'une feutre crasseux qui lui cachait un œil, avait l'air particulièrement vexé. Une vieille table de salle à manger, dont le plaqué, découragé, ne luttait plus et se crevassait comme des bottes usées, fléchissait sous un amoncellement d'eaux-fortes, de livres, de journaux, d'albums, de croquis, d'ébauchoirs, de compas, de crayons, de mies de pain rassies, et autres objets qui montaient à l'assaut d'un encrier et d'un monumental pot à tabac, dont le pied disparaissait sous un fouillis plus inextricable qu'une forêt vierge.

L'ameublement était complété (?) par un fauteuil de paille, deux chaises de reps fané, un lit-canapé recouvert d'une étoffe à raies appelée — je ne sais pourquoi — algérienne, un piano

sur lequel trônait, dans un isolement respectueux, un moulage de Rodin. Entourée de cendres et d'escarbilles, une cloche en fonte ronflait en rougeoyant au fond de la pièce, que la brume de décembre commençait à noyer d'ombre. Dans un coin, un balai dont les crins vierges attestaient le rôle purement décoratif, singeait la rigidité d'un sceptre de roi fainéant. Sous le large vitrail qui crevait le plafond, une table à modèles, des espadrilles, un baquet plein de terre glaise, un seau d'eau, une figure empaquetée dans des linges mouillés, et, sur une sellette, un buste de vieille femme à peine ébauché.

Debout, immobile, Barcas fumait sa pipe sans engager la conversation, la pensée ailleurs.

Evidemment je le gênais. Mais que diable avait-il ?

Je pris le parti de rompre le silence :

— Vous savez, je ne fais qu'entrer et sortir.

Pas un mot.

— Je voulais prendre des nouvelles de votre

statue, repris-je, en désignant avec ma canne la figure emmaillotée. Avance-t-elle votre *Hercheuse?*

L'artiste parut se réveiller.

— Ma *Hercheuse?*... Ah oui... parfaitement... C'est que... voilà... ma mère est morte, il y a un mois, et, depuis... je ne m'en suis pas beaucoup occupé, de ma *Hercheuse.*

Ses lèvres tremblaient; ses yeux, habituellement doux comme ceux d'un chien, étaient devenus sombres et durs. Je connaissais l'étroite intimité de ces deux êtres — la mère et le fils — qui ne s'étaient jamais quittés, qui vivaient l'un par l'autre, l'un pour l'autre, et je devinais une cuisante douleur sous cette apparente impassibilité.

— Et vous ne m'avez pas appris le malheur qui vous a frappé? Et vous ne m'avez même pas envoyé de faire part?

— Ni à vous ni à personne. Excusez-moi, mon cher, mais vous connaissez mon horreur pour les banalités mondaines. Ces cérémo-

nies-là, ça ennuie toujours ceux qu'on invite, surtout en novembre ; et puis, sentir qu'on a derrière soi des indifférents qui bâillent, tirent leurs montres, causent de leurs petites affaires ou, quelquefois, rient à demi-voix, pendant que vous... eh bien ! non, j'ai préféré la conduire là-bas tout seul. Pour elle, d'ailleurs, le monde c'était moi ; il me semblait la sentir contente de ce dernier tête-à-tête que personne ne troublait.

— C'est égal...

— Ne m'en veuillez pas, car s'il y avait eu une exception, j'aurais pensé à vous ; je n'oublie pas votre coup d'épaule dans la presse, alors que personne ne s'occupait de mes statues et que nous crevions de misère, la pauvre femme et moi.

— Et de quoi donc est-elle morte ? Quoique âgée, elle était d'une belle santé, madame votre mère.

— Elle ? elle aurait vécu cent ans. Elle est morte... du ruban rouge que je n'ai pas eu.

Ça vous étonne ? C'est que vous ne la connaissiez pas. Tenez, asseyez-vous là un instant, le cœur me crève, il faut que je vous raconte l'histoire ; mais gardez-la pour vous, je vous en prie, car elle est d'un ridicule à attendrir l'obélisque, et ferait vomir de dégoût la plupart de mes camarades, même de ceux qui s'appellent mes amis.

Je gagnai le petit canapé. Le sculpteur se lava les mains, qu'il essuya ensuite après sa blouse, et se mit à arpenter l'atelier en fourrageant ses cheveux, dont les mèches rageuses se refusaient à prendre une tenue correcte.

— Vous connaissez ma vie, commença-t-il ; je vous fais grâce des détails. Vous savez que ma mère, restée veuve et sans ressources, quand j'avais à peine trois ans, exécuta des prodiges pour m'élever et rendre la santé à l'avorton chétif que j'étais. Pas neuf, le récit

de la veuve et de l'orphelin, une vraie rengaine, mais une rengaine lugubre quand on la chante « pour de vrai ». La brave femme était instruite, bien élevée, intelligente; seulement, pas de métier.

Elle donna des leçons de piano et de français, copia des rôles, écrivit des bandes pour les journaux. Avec des cachets à un franc et des écritures à deux sous la page, on ne va pas loin à Paris, surtout, lorsqu'on ne peut porter ni bonnets ni blouses, et que la maladie enrichit le pharmacien. Il y eut plus de jours noirs que d'heures roses à la maison. Je me rappelle encore les injures du concierge quand nous étions en retard pour le terme; les scènes du boulanger et du boucher, lorsque les notes n'étaient pas soldées; les semonces du censeur dès que le trimestre, au lycée, se faisait attendre; les menaces des huissiers criant qu'on allait vendre nos meubles. Et malgré cela, jamais découragée, jamais à terre; c'était une énergique, ma mère; nous nous consolions

tous les deux, et elle avivait son stoïcisme en m'embrassant.

Matériellement, je ne manquais de rien, car lorsque la détresse soufflait en tempête, elle mettait une robe au Mont-de-Piété, afin de m'avoir du bouillon auquel elle ne touchait pas, et, pour dîner, elle suçait les arêtes des soles frites achetées les yeux de la tête à la Halle. L'enfance est égoïste ; je trouvais naturel le bien-être dont j'étais entouré, je ne m'étonnais pas de voir maman, revenant de l'extrémité de Paris, mouillée, crottée, gelée, harassée de ses leçons, manger à la hâte des pommes de terre bouillies, sans même ôter son chapeau, car l'heure la pressait, tandis que je dégustais une aile de poulet ou un bifteack, chaudement pelotonné au coin du feu.

Barcas se tut. Je compris que les paroles s'arrêtaient dans sa gorge.

Il alla fourgonner le feu, ralluma sa pipe éteinte et reprit, comme se parlant à lui-même :

— Pourtant, à seize ans, j'eus conscience que l'existence de bête de somme menée par ma mère ne pouvait durer éternellement. Une fois mon bachot passé, — pour lui faire plaisir, car je m'en fichais pas mal, moi, de ces pitreries-là — je me mis dans la tête de gagner quelques sous. Mon rêve eût été d'être musicien, mais je n'en parlai pas, car la maman Gâteau aurait tenu à me laisser suivre ma vocation, coumme elle disait, et ce métier-là n'eût sûrement pas amené l'eau au moulin.

Je cherchai à me placer dans le commerce. Le commerce dont la signification ne m'apparaissait pas très clairement et dont j'avais l'horreur —par instinct — était pour moi synonyme de fortune. Il n'y avait pas à hésiter. Malheureusement, quand je parlais — en bafouillant et en rougissant — de mes études et de mon baccalauréat, les gens chez qui je me présen-

tais me riaient au nez. Après trente courses inutiles, je dénichai enfin, rue de la Verrerie, un droguiste en gros qui me prit à l'essai. Quel four!

On me gratifia de vingt francs par mois pour ficeler des paquets dans un sous-sol humide, de six heures du matin à sept heures du soir, et on ne chercha nullement à m'inculquer cette science mystérieuse du commerce que j'ignorerai toujours. Au bout de huit mois, exaspérée de constater que mes mains blanches passaient à l'état de pattes de homard, ma mère risqua des reproches au droguiste, qui me flanqua à la porte en déclarant que je n'étais bon à rien.

Je résolus de tâter d'une autre profession. Un ami me mena chez un ornemaniste. Tout en modelant des rosaces d'appartement pour les bourgeois, je m'amusai à dessiner, comme je pus, le soir rue de l'Ecole-de-Médecine, le dimanche, souvent même dans la rue, où je croquais les passants sur un album de poche.

Rodin regarda, par hasard, mes essais, s'intéressa à moi, m'offrit ses conseils, m'apprit à voir et à penser. On me poussa à entrer aux Beaux-Arts. Je n'y remportai aucun succès. Les admirations qu'on ingurgite de force à la jeunesse — comme la pâtée à des poulets à l'engrais — ne passaient pas. Impossible de mettre sur pied un Apollon ou un Spartacus avec la dose de sublime réglementaire ; la mythologie et la ferraille antique m'assommaient. Je comprenais autre chose : un art français, moderne, vivant, nerveux, humain, un art reproduisant les types qui nous entourent, un art fixant, dans le marbre et le bronze, nos passions, nos émotions, nos joies, nos souffrances.

Ma mère, à qui j'égrenais mes théories, les trouvait superbes, naturellement ; son fils ne se manifestait-il pas comme le premier artiste du siècle ? Mes moindres paroles n'étaient-elles pas marquées du sceau du génie ? Du reste, j'aurais été voleur et assassin qu'elle aurait

déclaré que tous les torts étaient du côté des volés et des assassinés.

Le jury du Salon ne partageait pas les admirations maternelles ; mes envois étaient refusés avec autant de régularité que d'enthousiasme. Je ne lui reproche rien, car c'était crânement mauvais ce que je pondais. Une fois pourtant, un des mes plâtres finit par passer. Vous rappelez-vous mon *Insurgé ?*

— Parbleu! c'est cette figure-là qui attira mon attention sur vous.

— Oui, au fait, et votre article si amical, si indulgent, si flatteur pour un inconnu comme moi, lui causa une rude joie, à ma mère. Je la vois encore cette scène-là : en rentrant déjeuner, je lui tendis le journal tout ouvert, d'un air indifférent, sans rien dire.

La chère femme ajusta ses lunettes, chercha le passage, le lut lentement et, brusquement, fondit en larmes. Moi, comme un imbécile, je me mis aussi à pleurer, en la serrant dans mes bras, embrassant cette figure maigre, pâle,

meurtrie et fanée, dont chaque ride représentait une semaine, un mois, une année de luttes pour m'amener où j'étais arrivé, et je pensais que ce rayon de soleil — le premier — payait un long passé d'humiliations et de tristesses. Comme c'est loin, grand Dieu, ce déjeuner-là !

D'un furieux coup de pied, l'artiste envoya rouler, à l'autre bout de l'atelier, une éponge qui se trouvait à sa portée.

— C'est imbécile! continua-t-il, mais je croyais qu'il durerait éternellement ce bonheur à deux. J'avais vu ma mère la veille, je pensais la revoir le lendemain, et éternellement ainsi. Seulement, un soir, on se trouve seul, tout seul, car je ne m'étais pas marié pour ne pas me séparer d'elle, et ne pas blesser sa jalouse et absorbante tendresse ; alors on se demande pourquoi l'on est resté sur cette terre,

si vide depuis que l'autre partie de soi-même, la meilleure, n'est plus là. C'est dur, allez !

Je lui tendis la main :

— Du courage, mon cher Barcas. Vous avez du talent, l'avenir s'ouvre brillant devant vous, l'art vous consolera.

— Le talent, l'art... des mots, des blagues, de la viande creuse. Je deviendrais avec joie un casseur de pierres, une brute, une machine à boire et à manger, pour pouvoir serrer une fois encore ces mains qui ont tant travaillé pour moi.

Le sculpteur s'animait ; une sorte de rageuse révolte secouait sa poitrine qui haletait. Je cherchai à rompre les chiens.

— Mais ce ruban rouge dont vous parliez ?

— Ah ! oui, j'oubliais. Je m'emballe, je m'emballe... Ça doit même joliment vous raser, ce que je vous raconte : un roman du *Petit Journal* écrit pour les cœurs sensibles, illustré par Madeleine Lemaire, avec musique *ad libitum* de Victor Massé.

— Du tout, je vous assure.

— Vous êtes trop homme du monde pour avouer votre ennui; mais prenez courage, je finis. Figurez-vous que la Légion d'honneur était la marotte de ma mère depuis la guerre. Engagé volontaire, blessé, mis à l'ordre du jour, — tout le tra la la, comme vous voyez — j'avais été proposé après Champigny. Seulement on avait besoin d'une croix pour le secrétaire du colonel — un jeune homme très bien qui, par fatalité, le jour de la bataille, était resté en permission à Paris — et j'obtins seulement les... félicitations de mes chefs. Ma vieille maman, moins philosophe que moi, fut exaspérée, mais ne lâcha pas son idée. Dès qu'on me mit hors concours, elle se figura que le ruban allait se nouer tout seul à ma boutonnière. Ma boutonnière garda sa virginité. Après l'inauguration de mon monument à La Rochefoucauld, elle lut tous les matins l'*Officiel*. L'*Officiel* resta muet à mon égard. Alors, elle s'impatienta, conçut des doutes sur l'effi-

cacité des titres, et, en cachette, mystérieusement, elle commença à se remuer.

A l'Exposition universelle, je fus, vous le savez, accablé de travaux, je ne sais vraiment ni pourquoi, ni comment. Je m'attelai de tout cœur à la besogne, car elle m'empoigna cette gigantesque féerie qui flattait mon dada d'art moderne. Pas raffiné, pas délicat le grand bazar, mais amusant par son côté grouillant et rigolard, sa grosse exubérance de bon vivant narguant les constipés de l'Institut. Je piochais pour le plaisir de piocher; ma mère, elle, dressait l'oreille : — « Si cette fois tu n'es pas décoré, me dit-elle un matin que j'allais lui dire adieu avant de partir à l'atelier, tu entends, Pierre, j'en mourrai. » Ce mot-là me jeta un seau d'eau glacée sur le crâne. Je la regardai, inquiet : « — Tu n'es pas malade, mère? lui demandai-je. — Non, mais j'exige que tu sois décoré! » Par hasard mes machines de l'Exposition furent remarquées et...

— Je crois bien, le *Temps*, entre autres, vous a consacré trois colonnes.

— On en parla à droite, à gauche, les critiques s'emballèrent, la presse jabota : Barcas par-ci, l'éminent statuaire par-là; des amis bienveillants et maladroits surchauffèrent cet enthousiasme de rencontre et grisèrent littéralement ma mère de cet encens. Elle ne m'ouvrit pas la bouche de ses projets, dans la crainte de me fâcher; mais, je l'ai appris depuis, elle passa l'été à tenter des démarches insensées. Grâce à cet aveuglement maternel, qui donne aux folies les plus extravagantes un aspect fort naturel, elle s'adressa à des gens qu'elle ne connaissait nullement, mais qu'elle supposait en situation d'aider à ma nomination.

Tous les ministères connurent son châle noir, ses gants de filoselle et le sac de cuir dans lequel elle enfermait « la liste de mes titres », liste qu'elle remettait aussi bien à un garçon de bureau qu'à un député, dans l'espé-

rance que les plus insignifiants appuis lui serviraient. Elle fut rebutée, ridiculisée, bernée ou poliment éconduite. Nous ne connaissions pas d'homme politique, donc aucun espoir de réussite.

Pourtant, la confiance de cette vaillante resta inébranlable. Aussi, lorsque, le 2 novembre, elle ouvrit le journal et qu'en parcourant fiévreusement la liste des croix distribuées à la suite de l'Exposition, elle ne lut pas le nom de son fils, la pauvre vieille reçut un coup terrible. Jusqu'ici, elle avait constamment triomphé pour moi, et contre la maladie, et contre la misère, et contre la vie. La chance tournait : à son tour d'être vaincue. Je tentai l'impossible pour la distraire de sa défaite, mais je me heurtai à une idée fixe, se changeant en monomanie. Constamment, les noms des légionnaires nouvellement promus revenaient sur ses lèvres avec des paroles amères. Intérieurement, j'en étais obsédé et agacé !

A un certain âge, les émotions violentes

pardonnent peu ; l'estomac de ma mère se dérangea, elle ne sortit plus, mangea à peine, s'affaiblit, s'alita, et... ne se releva pas. Voilà aujourd'hui ce qui me reste d'elle : tenez, ce buste que je m'entête à modeler de souvenir et dont la ressemblance que je poursuis m'échappe absolument. Et on prétend que j'ai du talent !

L'artiste se dirigea vers l'ébauche que j'avais remarquée en entrant. Il s'hypnotisa dans une contemplation muette, pendant que, d'un geste automatique, ses mains caressaient la glaise, comme pour lui insuffler la vie. Il m'oubliait, moi et la réalité des choses, plongé qu'il était dans l'évocation douloureuse d'un passé mort à jamais.

La nuit tombait, on ne distinguait plus que la silhouette fantomatique de la statue, enveloppée dans son suaire.

— Allons, Barcas, il faut aller dîner ; je vous

emmène, voulez-vous ? Nous nous arrêterons au premier restaurant venu.

Le sculpteur secoua doucement la tête, l'air découragé.

— Non, merci... plus tard... Je ne suis pas en train. Mais nous partons ensemble ; je mouille ma terre et je suis à vous.

L'eau qu'il lança couvrit le buste de perles brillantes. En serpentant sur le front, une goutte suivit la naissance du nez, coula le long de la paupière et s'arrêta sur la joue. Par un étrange mirage, je crus voir pleurer la mère dont l'œil humide, plein de pitié et de tendresse, semblait fixé sur Barcas qui la regardait, morne et désespéré.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

16

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

